

Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot
2015

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les texte de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015.

Ce livre correspond à l'année 2015. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

ANNÉE 2015

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Les Masques de l'égoïsme

« *Quel est parmi vous le père qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ?* » (Luc, 11)

J'ai dit dans *L'École, un monde fermé*, quel beau souvenir j'ai gardé de Mai 68. Ce fut pourtant un échec total sur le plan politique. On croyait le temps venu de mettre à bas l'étrange régime de monarchie élective institué par de Gaulle ; on criait : « Dix ans, ça suffit ». La Cinquième survit, près d'un demi-siècle plus tard, et ses vices se sont accentués. Mais dans un pays ankylosé, où rien ne bouge sans quelque explosion, les étudiants ont du moins réussi à abolir les mœurs archaïques qui nous étouffaient. Pourtant, cette révolte de privilégiés portait aussi en elle, avec l'esprit de liberté, les poisons monstrueux de l'égoïsme de caste, soigneusement camouflés, et qui n'ont pas fini d'empoisonner les esprits.

Un vieil ami me rapportait qu'il avait lu, dans le journal *Le Parisien*, (je n'ai pas retrouvé ce courrier) le témoignage d'une professeure de lettres à qui son chef d'établissement reprochait de détourner ses élèves de l'essentiel, en leur donnant le goût de la lecture. Cette anecdote, disait-il, lui rappelait la réflexion d'une professeure-stagiaire fraîchement émoulue de l'Université post-soixante-huitarde. Comme un jeune collègue lui demandait de reporter la date d'un exposé, qu'il ne pourrait terminer à temps parce qu'il donnait des cours d'alphabétisation à des immigrés, et comme le formateur lui accordait un délai en le félicitant du motif de sa demande, la jeune femme lança ironiquement : « *On aliène !* » Mon collègue lui demanda : « *Si c'est ce que vous pensez, que faites-vous là ?* » Haussant les épaules, elle répliqua : « *Il faut bien*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

vivre ! » Tous les enseignants qui ont travaillé dans les années 70 à la formation de jeunes collègues peuvent sans doute se rappeler de semblables souvenirs.

Une mode qui, apparemment, n'a pas fini de sévir, venait d'apparaître : il faut, disait-on, soigneusement distinguer la culture bourgeoise des cultures populaires. Et préserver les enfants des classes défavorisées d'une culture qui leur est étrangère et les rend étrangers à leur famille, les « aliène » et les place plus sûrement dans la dépendance de leurs exploiters. À cheval sur deux mondes (mais qui ne l'est pas, de nos jours ?), j'ai effectivement connu, parmi l'espèce disparue dont je suis issu, celle des paysans, de vieux sages dont la vie et la pensée valaient mieux que celles de bien des gens d'aujourd'hui, à la tête bien pleine mais mal faite. Ils étaient plutôt ignorants et n'avaient pas inventé leur sagesse, mais l'avaient héritée de générations d'illettrés. Mais le monde autour d'eux changeait, et leur savoir était de moins en moins adapté à leur environnement. Ils l'ont emporté avec eux ainsi que leur savoir-faire et leur sagesse, qui ne seraient plus d'aucun secours pour personne.

À l'époque dont je parlais, je découvris une clientèle scolaire, celle des collèges d'enseignement technique (aujourd'hui L.E.P.) bien différente du public que je connaissais. Sur les conseils d'un collègue, j'emmenai mes stagiaires à la rencontre d'une équipe qui, disait-on, faisait merveille en appliquant les méthodes de l'enseignement du « Français langue étrangère » à leurs classes multiethniques. Nous trouvâmes des enseignants généreux et enthousiastes, qui mettaient en pratique ce qu'ils avaient appris comme coopérants au Maroc. Adopter leurs méthodes, sur le plan linguistique, était hors de notre portée, mais je retins leur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

discours : il fallait rendre aux enfants la fierté de leurs origines en leur permettant de mettre en valeur ce qu'ils tenaient de leurs parents. À l'occasion d'un cours que je donnais dans une classe de Saint-Denis, où les enfants d'immigrés étaient largement majoritaires, je leur demandai de nous parler de la musique arabe. Je ne pus rencontrer un seul regard : tous étaient muet, les yeux fixant le vide. Au moment de la critique du cours, leur professeur habituel, qui avait de l'expérience, me dit que ses élèves arabes s'intéressaient à la même musique que leurs camarades d'origine française et ignoraient presque tout du pays d'origine de leurs parents. Ils souhaitaient seulement, me dit-il, ressembler à tout le monde, et ma question était mal venue.

Comment ne l'avais-je pas deviné ? Les traditions familiales sont une chose, elles donnent au monde ses couleurs dans nos premières années, et pour cette raison nous leur gardons plus tard, en général, une certaine tendresse. Mais elles ne nous aident pas à grandir, et sont bientôt des obstacles qu'il nous faut vaincre pour nous adapter aux changements perpétuels et accélérés de notre environnement. Appelés à vivre *hic et nunc* dans une certaine société, c'est du meilleur d'elle-même que nous avons d'abord besoin. Cette meilleure part n'est pas détenue, et en aucun pays, par les classes populaires mais, qu'il s'agisse de biens matériels ou de richesses culturelles, par les classes privilégiées qui tendent à les accaparer et à se les réserver. Les enseignants sont comme les pères dont parle l'Évangile : ils doivent donner aux enfants dont ils ont la charge le meilleur de ce qu'ils possèdent, le pain, le poisson et l'œuf, c'est-à-dire la culture dont ils se nourrissent eux-mêmes. Et chercher inlassablement les moyens d'y parvenir.

J'enfonce des portes ouvertes ? Sans doute ! Et c'est bien ce que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

tentent de faire, dans des conditions souvent incroyablement difficiles, la plupart de mes jeunes collègues. Mais s'ils y échouent dans de telles proportions, et s'ils n'exercent bien leur métier de passeurs que pour leurs propres enfants et ceux des milieux favorisés, n'est-ce pas parce que l'institution est contaminée par des sophismes qui servent admirablement, sous des dehors révolutionnaires, la conservation de l'ordre social et sa reproduction ? L'École ne peut que refléter la société dont elle est le produit, et si l'école française est si malade, c'est que la société française, selon son habitude, attend un choc pour évoluer.

Lundi 5 janvier 2015

Le Témoin gaulois n'est pas *Charlie Hebdo*



Des amis très chers nous écrivent d'Israël pour nous dire la part qu'ils prennent à notre peine. Le Témoin gaulois les en remercie du fond du cœur, mais tient à publier sa réponse pour que sa position soit bien claire :

Ce crime ne me bouleverse pas, il m'indigne. Mais Charlie Hebdo alimentait depuis trop longtemps les fantasmes de l'extrême droite. Je ne pense pas que le fait d'humilier et d'offenser en permanence une minorité contribue à la défense des libertés, bien au contraire. Quant aux brutes sanguinaires qui ont saisi ce prétexte pour perpétrer leur forfait, elles ne méritent aucune pitié.

Mais je suis bien tenté de renvoyer dos à dos, dans ce cas, les assassins et celles de leurs victimes qui n'ont cessé d'encourager les sentiment les plus haineux.

Je ne parle ici qu'en mon nom. Mes proches ne sont pas tous d'accord. Certains sont également bouleversés et invoquent la liberté de la presse. Céline et Brasillach aussi, qui hurlaient en leur temps avec les loups et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

encourageaient la persécution. Les intellectuels sont responsables de leurs actes, même s'il s'agit d'articles publiés dans la presse. Il y a des mots et des dessins qui tuent.

Ajoutons ici : et qui ne tuent malheureusement pas que leurs auteurs et ceux, complices ou innocents, qui les entourent. C'est pourquoi on ne verra pas le Témoin gaulois, qui souhaite comme tous les Français que justice soit faite, participer à ce délire collectif.

Jeudi 8 janvier 2015

Raison Garder

On demandait un jour à Sanguinetti, qui fut un redoutable bretteur du parti gaulliste, si Giscard était un homme d'État : « *Non, répliqua-t-il sans hésiter, il ne sait pas que l'Histoire est tragique !* » Est-ce pour cette raison que les Français l'avaient élu ? En tous cas, on pourrait aujourd'hui en dire autant d'eux, dans leur ensemble.

Singulier peuple en vérité, héritier d'un passé « glorieux », c'est-à-dire aussi sanguinolent que possible, tissu de guerres étrangères et civiles, d'épidémies qui l'ont plusieurs fois décimé, de violences politiques et privées ; qui, après avoir fait la guerre à tous les pays d'Europe et l'avoir portée sur les quatre autres continents, vient de connaître pour la première fois de son histoire (qui arrive à son terme en tant que nation indépendante, ce que savait Giscard et qu'ignorent ses successeurs boursoufflés) soixante ans de paix intérieure, à l'exception affreuse mais bien oubliée, sauf de celles et ceux qui en ont été marqués dans leur chair ou dans leur esprit et de leurs proches, de quelques attentats dans les années 1980 et 1990 ; qui a néanmoins continué à envoyer partout dans le monde, et particulièrement en terre d'islam, pour protéger des intérêts financiers qui ne sont pas ceux du peuple, des corps expéditionnaires d'une puissance dérisoire mais d'une portée symbolique évidente, et qui présente tous les signes de l'hystérie à la première alerte qui en résulte, pourtant prévue et annoncée de longue date !

Le Témoin gaulois l'a déjà dit : il partage l'horreur qu'inspirent les violences qui viennent de se dérouler, et s'il ne saurait se réjouir de la mort des assassins, qu'au demeurant ils cherchaient dans

leur folie, il croit bon qu'on les ait mis si vite hors d'état de nuire, par les seuls moyens qui étaient envisageables. Il pense qu'aucune de leurs victimes ni personne ne méritait le sort qu'ils leur ont infligé. Mais il ne saurait pour autant s'identifier aux journalistes de *Charlie Hebdo*, qu'on nous présente comme des héros de la liberté de la presse, dont ils n'ont fait qu'abuser, employant au cours de ces dernières années leur réel talent* à surfer sur la vague réactionnaire et anti-musulmane qui déferle sur l'Europe, soit par inconscience, soit par gloriole ou pour vendre leur marchandise. Et il se refuse à céder au vent de panique qui souffle dans les réseaux sociaux, qu'alimentent les médias, et qui ne saurait être bonne conseillère.

Enfin il ne sait trop ce qu'il faut admirer davantage, de l'esprit moutonnier de ses concitoyens qui s'apprêtent à offrir aux fous d'Allah les meilleurs cibles possibles après les centrales nucléaires en se précipitant dans de grandes manifestations, ou de l'impéritie de leurs gouvernants qui les organisent. Non qu'il recommande de faire le gros dos, de se résigner devant la barbarie et d'attendre que cela se passe, mais enfin il n'est pas difficile d'imaginer des formes de protestation symbolique tout aussi efficaces et moins aventureuses, comme d'appeler conducteurs et piétons à s'immobiliser et à observer quelques minutes de silence. Chaque peuple réagit, bien sûr, selon ses traditions et son tempérament, mais le spectacle de l'hystérie collective que nous donnons manque pour le moins de dignité et ne peut qu'encourager les ennemis de toutes les libertés. Pourtant, la réponse rapide et efficace de la police montre qu'elle est capable de donner une

* Mais ce n'étaient ni Flaubert ni Zola, n'en déplaise à l'énergumène (ancien directeur de *Charlie-Hebdo*, je crois) qui s'exprimait ce matin sur France-Culture !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

réplique sans faiblesse.

Mais il est temps de s'attaquer aux racines du mal : non par des interventions militaires inefficaces dont nous payons le prix, ou par une répression aveugle. La mère La Pine – c'est son papa qui s'est flatté jadis de cette virile signification qu'il attribue à son nom – demande le rétablissement de la peine de mort, qui fait chaque année la preuve de son injustice et de son inefficacité aux États-unis, et de bons esprits seront inévitablement tentés d'ouvrir des camps de concentration comme au bon vieux temps pour neutraliser les « suspects », tandis que des énerguènes s'en prennent aux mosquées et aux musulmans de France. C'est, en donnant à toute notre jeunesse, sans distinction d'origine ou de religion, des chances égales et une égale dignité, au lieu de la traiter comme une variable d'ajustement, que nous lui rendrons l'espoir et la détournerons du fanatisme archaïque et de la haine stérile.

Samedi 10 janvier 2015

Pour en finir ici avec *Charlie Hebdo*

Le Témoin gaulois souhaite mettre fin à cette série. Il espère, s'il n'a pas convaincu, s'être fait au moins comprendre.

Le texte de Victoria :

« Je fais partie de vos proches qui désapprouvent cette idée, l'article "je ne suis pas Charlie" n'a pas le même fond que votre article sur Charlie-Hebdo dans le Témoin Gaulois.

Je trouve que votre présentation ne s'attaque pas au véritable fond du problème de la question "suis-je ou non Charlie".

"Je suis Charlie" ne pose pas la question de la teneur des propos de ce journal. Dire Je suis Charlie n'est pas dire qu'on soutient leurs dessins, mais dire qu'on soutient leur DROIT à réaliser de tels dessins et à tenir de tels propos. #jesuischarlie n'est pas à dire par tous avant l'attentat, avant celui-ci, je ne me serais jamais présentée comme d'accord en ligne droite avec leurs pensées, qui choquent profondément les pensées (mais en même temps, il faut que chacun puisse rire de tout, castigat ridendo mores, comme le dit Molière).

" Mais je suis bien tenté de renvoyer dos à dos, dans ce cas, les assassins et celles de leurs victimes qui n'ont cessé d'encourager les sentiment les plus haineux. "

Il n'y a pas de victimes coupables, comme une femme habillée avec une mini jupe et un décolleté n'est pas responsable du viol qu'elle a subi.

De manière générale, Charlie-Hebdo EST un journal provocateur, qui peut mener à des amalgames, extrême dans sa provocation.

Mais l'attentat a élevé les débats à un tout autre niveau, on ne peut pas dire qu'ils l'avaient mérité, cherché en prononçant des propos violents. Comme dit dans l'article que j'ai publié, Charlie Hebdo ne mérite rien de plus que des messages de colère. L'attentat, la violence, la mort, cette attaque directe n'est pas celle de deux ennemis égaux. C'est un journal qui exerce son droit de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

liberté fondamentale qu'est la liberté d'expression face à des terroristes qui ne comprennent pas cette liberté. Ils ne comprennent pas que la seule réponse valide est de s'insurger contre de tels propos, d'y répondre par des lettres, par la création d'un nouveau journal satirique, par des lettres ouvertes, et non par des meurtres.

De même, dire je ne suis pas Charlie est provocation. La citation de Brassens également. Je pense que la citation de Brassens évoque plus un besoin de dire qu'on a vraiment réfléchi à la question contrairement à la foule, mais l'union d'une foule ne signifie pas forcément que son idée moteur est stupide. Dire je suis Charlie c'est adhérer à une cause, et je le répète, ne veut pas dire qu'on adhère au journal dans ces propos mais dans la liberté qu'il exerce et qu'on a voulu entraver. »

Ma réponse :

Merci de cette longue réponse solidement argumentée. Je crois que les motivations des « *Je suis Charlie* » sont très diverses, et les tiennes me sont à bien des égards sympathiques, mais elles ne me convainquent pas.

La provocation ne me paraît pas illicite en soi. Ce peut être un jeu d'une forme supérieure, mais qui ne peut se pratiquer qu'entre gens civilisés ; étant jeune, je prenais plaisir par exemple aux provocations des femmes, même si je savais que je n'avais rien à en espérer. Ce peut être aussi un moyen de secouer les gens, de les sortir de cette sorte d'hypnose que sont les emballements collectifs, et de les forcer à réfléchir, ou encore la manifestation d'une exaspération devant un conformisme que l'on veut imposer à tous : c'est en ces deux derniers sens que je l'ai en effet pratiquée.

Mais à moins d'être candidat au suicide (ce qui me paraît permis) ou d'avoir la vocation du martyr (ce n'est pas mon cas), on ne provoque pas des forces brutes : on ne provoque pas la montagne en faisant du ski hors piste, on ne provoque pas un taureau ombrageux, à moins de courir plus vite que lui, on ne provoque pas des fous d'Allah, du moins si l'on met autrui en danger, c'est-à-dire qu'on ne conduit pas une classe de neige hors piste ou dans l'enclos du taureau, et que s'il est nécessaire d'argumenter contre les fous d'Allah (s'ils ne risquent pas de comprendre, ceux qui inclinent à les rejoindre peuvent encore être amenés à réfléchir), on ne doit pas les provoquer parce qu'on ne peut ignorer :

1. Qu'on les incite à une réponse violente, qui sera dirigée contre vos compatriotes et, l'intégrisme islamique étant violemment antisémite, plus particulièrement contre les juifs.
2. Que répéter de manière obsédante des caricatures d'un certain islam, c'est alimenter les fantasmes de l'extrême droite et la peur de gens simples qui ne feront pas la différence entre intégristes et autres croyants et mettront tous les musulmans dans le même sac.

Or, si je place très haut toutes les libertés, j'en ai une conception pragmatique, et non pas religieuse : autrement dit, elles ne représentent pas pour moi un absolu, et je crois que toute liberté doit s'exercer dans certaines limites, qui sont définies par le respect de la liberté des autres et en particulier le souci de ne pas mettre leur intégrité physique ou leur vie en danger.

Je reproche également et surtout à l'exploitation éhontée qui est faite de ces drames de permettre à une classe politique déconsidérée de se refaire une virginité, et de la dispenser, ainsi que tous ceux qui se laissent entraîner, de réfléchir aux causes

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

profondes de cette situation, à notre part de responsabilité, et aux moyens de nous réformer, ce qui demande bien sûr beaucoup plus d'efforts et d'imagination que cette vaine agitation.

Dimanche 11 janvier 2015

Le Serment

C'est le titre français d'une « mini-série » franco-britannique (à vrai dire, plus britannique que française, car il semble que nous n'ayons participé qu'à la production, mais l'euphonie commande) dont le titre anglais est *The Promise.*, diffusée en 2011 sur *Channel 4* et *Canal +* et reprise la semaine dernière sur *Arte*. Le réalisateur, Peter Kosminsky, connu comme reporter de guerre, réussit à tenir en haleine le téléspectateur pendant 350 minutes, pour aboutir à prouver la difficulté de traiter le conflit israélo-palestinien avec objectivité.

Une petite Anglaise de Leeds, Erin (Claire Foy), part pour Israël avec sa meilleure amie qui retourne dans sa famille le temps d'une période militaire. Elle emporte dans ses bagages le journal qu'elle a dérobé, contre l'avis de sa mère, à son grand-père mourant. Elle y découvrira progressivement* son histoire, qui est celle d'un jeune soldat anglais ayant combattu le nazisme et découvert l'horreur des camps d'extermination en délivrant Bergen-Belsen. Il a fallu au Témoin gaulois, mieux informé que la moyenne sur la Shoah, découvrir dans une critique remarquable du journal [La Croix](#) que ce camp où périrent pourtant 20 000 prisonniers russes et 50 000 autres déportés ne reçut qu'à partir de 1943-1944 des « juifs d'échange » dont Himmler faisait en secret le commerce, ne fut jamais destiné à l'extermination, si bien qu'on a eu recours à un montage d'images d'Auschwitz pour faire croire qu'au yeux du jeune soldat, les juifs en cours d'extermination ne devaient leur

* C'est-à-dire de façon à permettre au réalisateur de monter en alternance des séquences actuelles et des séquences en flash-back : il aurait été plus vraisemblable mais moins commode pour le cinéaste qu'elle lise d'un trait les cent pages de ce manuscrit passionnant !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

salut qu'à son armée. Mais passons. Les jeunes filles arrivent dans une banlieue résidentielle : « Mais c'est le Paradis ! » s'exclame l'ingénue ! Après une séance de shopping dans un magasin de luxe, qui est un cliché (j'avais déjà vu ça dans un téléfilm de ce genre) la tendre fillette va découvrir le passé douloureux de son grand-père, la violence qui régit les relations entre les deux peuples qui revendiquent la même terre, qu'elle ne soupçonnait apparemment pas, et le péché originel d'Israël^{**}.

Tout concourt, dans ce récit haletant, à donner l'impression de la plus grande objectivité. Les Israéliens (tous très riches, a-t-on remarqué, alors qu'en 2012 la pauvreté atteignait 20% de la population, environ 30% aujourd'hui, et plus de 60% chez les juifs orthodoxes) sont présentés comme un peuple où le débat fait rage à l'intérieur des familles sur la politique à mener à l'égard des Palestiniens ; la violence aveugle est la réplique de ceux-ci aux humiliations et aux empiètements de ceux-là ; les attentats arabes contre les civils répondent aux représailles de Tsahal. Au point de vue des Arabes expulsés est opposé celui du grand-père vétéran de l'Irgoun. Il justifie le terrorisme exercé par son organisation contre les Britanniques qui s'opposaient à l'entrée des rescapés dans le « Foyer juif » qu'ils avaient eux-mêmes créés en Palestine, et contre la population locale qu'elle chassait par la nécessité de créer « une patrie sûre », « un lieu où les juifs n'auraient plus à craindre de persécutions »... Et mille petites tricheries, comme

^{**} Chacun sait que les États Européens sont les fruits de l'amour (voir Shakespeare pour l'Angleterre, la guerre de 1870 pour l'Allemagne, la longue histoire des guerres qui ont forgé le royaume de France et la guerre de Vendée à la naissance de notre République, etc.) de même que les États d'Amérique nés du génocide ou de l'asservissement des « Indiens » et de la destruction de leurs cultures, ceux d'Afrique et d'Océanie nés de la colonisation, etc.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

l'omission de la lutte de Ben Gourion (complètement absent du récit) à la tête de la Hagana, l'actuelle Tsahal, contre les terroristes juifs, passeront inaperçues aux yeux du téléspectateur mal informé ou, comme le fut sur le moment le Témoin gaulois, distrait et emporté par le souffle du récit.

Ajoutons que le personnage d'Erin fonctionne comme une remarquable allégorie de l'Europe en ce début du XXI^e siècle. Née en 1992, la même année que l'Europe des douze (traité de Maastricht), elle n'a pas de passé, ses yeux innocents s'ouvrent tout juste sur un monde et ses déchirements dont elle n'est nullement responsable et que rien ne lui avait laissé soupçonner. Éprise de justice, elle brave tous les dangers, n'hésitant pas à entraîner un jeune Palestinien à Gaza (fastoche !) – usant et abusant de son privilège d'amie neutre des deux camps pour évoluer impunément et avec grâce dans les coins les plus dangereux – à seule fin de tenir l'engagement hautement symbolique de son grand-père : rendre à la fille d'un ami réfugié à Gaza dont il n'a pu sauver le jeune fils des tirs des snipers juifs la clé de la maison dont il a été chassé avec sa famille. Chemin faisant, elle paie généreusement en nature les deux camps, et y trouve apparemment son compte, suivant les lois du commerce équitable.

Trois mots résument l'inconscience, ou la bonne conscience, de nos héros : choqué par la violence d'un attentat de l'Irgoun, le futur grand-père anglais dit au père de la belle juive qui l'a séduit pour lui extorquer des renseignements : « Mais qu'est-il donc arrivé à votre peuple ? » Pourtant il a vu un camp d'extermination et on est en 1946 ! Le même conclut son journal en se demandant si un État fondé sur la violence peut survivre : comme s'il était

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

des États nés dans la douceur, et comme si leur principale fonction n'était pas de canaliser la violence en la confisquant à leur profit ? Sa digne petite-fille, soixante-cinq ans plus tard, prendra congé de ses hôtes penauds en leur déclarant fièrement : « J'ai beaucoup appris ! »

Lundi 12 janvier 2015

Benjamin Constant

Si vous fréquentez *Facebook*, faites-vous un ami de Gérard Müller, il a beaucoup à nous apprendre. Le Témoin gaulois lui doit en particulier d'avoir, ces derniers jours, fait connaissance avec Benjamin Constant, dont il avait présenté le roman *Cécile*.

Les grands lecteurs que vous êtes froncent déjà les sourcils : « Quel est ce ignare qui ne connaît pas ses classiques, s'est permis d'enseigner (entre autres) le français, et se mêle aujourd'hui d'écrire ? » *Mea culpa* ! Vous avez raison, cher lecteur, mais si c'était ma seule lacune, je serais bien malheureux, n'ayant plus rien à lire qui ait une valeur assurée ! Car les auteurs classiques ne sont pas, comme un vain peuple pense, ceux qu'on enseigne en classe – naguère, par exemple, on étudiait Sully Prudhomme, et il serait trop facile et cruel d'énumérer la liste des médiocres que l'on propose aujourd'hui à l'admiration des jeunes, avec les effets que l'on sait – les auteurs classiques sont ceux qui ont assez de classe pour franchir les siècles, et furent assez riches pour que chaque nouvelle génération fasse son miel de la trace qu'ils ont laissée de leur bref passage. Ce qui fait de leur rencontre ou de leur fréquentation un plaisir sans risque, puisqu'on sait avant même d'ouvrir leur livre qu'on a fait un bon choix. À vrai dire, j'aurais pu éviter votre mépris en me flattant d'avoir lu comme (presque) tout le monde, *Adolphe*, mais il eût fallu avouer que je n'ai plus le moindre souvenir de cet illustre roman ! Avancer pour ma défense que c'était il y a peut-être soixante ans eût aggravé mon cas : « Laissons tomber ce pauvre pépé, il était déjà ringard, le voici décidément gâteux ! » Il est vrai que de cette lointaine lecture ne m'était resté qu'un de ces jugements à l'emporte-pièce qui sont l'un des privilèges de la jeunesse : Benjamin Constant,

avais-je décidé, était un auteur assez conventionnel !

Poussé donc par l'entremetteur G. M. à faire connaissance de cette *Cécile* et fort alléché, car notre ami connaît son métier, je suis parti à sa recherche. Guidé ou plutôt égaré par la couleur rouge de la robe (de chez NRF, je crois) dans laquelle il l'avait présentée, j'ai fini par la dénicher au fond du mince recueil dans lequel elle est éditée aujourd'hui, avec deux autres textes autobiographiques du même auteur : *Ma vie* et *Amélie et Germaine*. Le tout est précédé d'une savante* et très instructive présentation qu'on fera bien de ne pas lire... sinon en postface : quelle mauvaise habitude ont les éditeurs de placer en tête d'un ouvrage des pages qui les déflorent ! Aussi, dès que j'ai compris les perfides intentions de cet universitaire, ai-je sauté par-dessus, si j'ose dire, pour aller droit au but, « *Et j'ai vu ma peine, bien récompensée* », comme disait Brassens. Mais je sens qu'après ce trop long préambule, je risque de tomber dans le même défaut que l'éditeur (GF, Garnier Flammarion, publicité gratuite), et vous raconter ce que je voudrais seulement vous faire découvrir et aimer. Je me contenterai donc de signaler que ces trois textes à la première personne relèvent de trois genres, dans l'ordre : le journal (56 pages), le récit autobiographique (36 pages) et le roman inachevé (56 pages). Que la figure principale des deux premiers est le sieur Benjamin Constant en personne, ce qui ne saurait surprendre, mais qu'il a servi également de modèle au héros (ou plutôt au anti-héros) de *Cécile*. Qu'il s'agit, contrairement à ce que je croyais,

* J'ai eu le petit plaisir mesquin de prendre cette science en défaut : M. Jean-Marie Roulin, bien embarrassé, page 132, par le verbe « longer » le traduit par « suivre cette voie » (note 41). Littré, pour les textes de cette époque, est irremplaçable : « 3 Terme de *vénèrie* . Se dit du gibier qui entraîne la chasse bien loin en avant. Entraîner », ce qui correspond bien au contexte et aux mœurs du narrateur.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

d'une personnalité tout à fait hors du commun, et même extravagante. Qu'on y apprend aussi que Mme de Staël, outre qu'elle était névrosée et collectionnait les amants, ce qui n'est pas une grande nouvelle, n'avait « pas de sens », c'est-à-dire qu'elle était frigide, au grand dam de ces messieurs ... Et que les machos de Molière sont de pâles ébauches de notre auteur et héros, qui compense ainsi une incroyable faiblesse. Et enfin qu'il écrit admirablement, même quand il ne se relit pas, ce qui nous vaut d'admirables lapsus.

J'espère ne pas en avoir trop dit. J'ajoute que le petit appareil critique qui accompagne les textes est excellent, même si j'ai taquiné son auteur. Et que si Benjamin Constant est loin d'égaler Hugo, il n'a pas démerité plus que d'autres, après tout, la belle gratification de 200 000 francs (destinée à payer ses dettes) et les surprenantes funérailles nationales que lui a octroyées l'unique et tout nouveau roi des Français, Louis-Philippe, pour marquer les débuts de son règne.

Lundi 19 janvier 2015

École et société

Des professeurs du lycée Le Corbusier d'Aubervilliers, ont publié mardi 13 janvier dans *Le Monde* un article où ils disent combien nous devrions avoir honte de voir nos anciens élèves, « nos fils », tuer nos frères, les victimes tombées la semaine dernière sous les balles des assassins, à *Charlie-Hebdo* et au supermarché casher de Montreuil. Il est vrai que les auteurs de ces forfaits, djihadistes ou pas, sont des Français, nés et élevés sur notre sol, qui ont reçu comme la plupart de leurs compatriotes l'éducation dispensée par l'école laïque, gratuite et obligatoire, et que les enseignants doivent se demander les premiers où est l'erreur, pourquoi elle s'est produite, et quels remèdes y apporter. Il faut d'abord débayer le terrain en dénonçant une idée reçue : l'école ne reflète pas la société dont elle émane mais elle l'exprime. Après quoi, en tenant compte du fait qu'elle n'est pas toute-puissante, on pourra tenter d'évaluer sa part de responsabilité et s'interroger sur les remèdes.

1. L'école ne reflète pas la société dont elle émane.

1.1. L'école de Jules Ferry

Le temps mythique des « hussards noirs de la République » est bien loin et ne reviendra pas, qu'on le regrette ou non. On connaît la légende : ces maîtres étaient des enfants des couches populaires, c'est-à-dire d'abord de la paysannerie, alors nombreuse, comme Ernest Pérochon, et de la classe ouvrière. Les travaux récents montrent qu'en fait ces classes ont toujours été sous-représentés. Beaucoup sont fils d'instituteur ou d'institutrice de l'enseignement public ou privé comme Louis Pergaud et Théophile Maupas. Les ouvriers ne sont représentés que par des fils d'artisans ou de l'élite ouvrière. Et dès les origines,

l'enseignement est recherché par les jeunes filles de la bourgeoisie désireuses de mener une vie indépendante, leurs familles réservant les études longues à leurs frères.

1.2. D'une guerre à l'autre

L'expérience fit de la majorité de leurs successeurs des pacifistes. Accusés par Vichy, qui ferma les écoles normales, d'avoir contribué à la défaite, ils furent nombreux à s'engager dans la Résistance et lui donnèrent des cadres comme Henri Aigueperse, premier Secrétaire Général du SNI¹, Henri Bouteiller, Georges Lapierre, Georges Guingouin, créateur des premiers groupes de FTP², Edmond Proust, fondateur de la MAAIF³, Jacques Rollo, Pierre Weczerka. C'étaient des enfants d'instituteurs (Guingouin), de cultivateurs (Lapierre), ou de petits fonctionnaires (Rollo) ou commerçants qui trouvaient comme eux dans ce métier une promotion sociale.

1.3. Dans la seconde moitié du XX^e siècle

Comme le montre le tableau suivant, d'après *L'origine sociale des enseignants par sexe et niveau d'enseignement Évolution entre 1964 et 1997*, ouvrage cité, la part de la paysannerie, déjà sous-représentée dans le recrutement des enseignants, a diminué. La proportion des enfants de fonctionnaires augmente, ainsi que (l'enseignement professionnel est en plein essor), celle de l'élite ouvrière. Mais surtout, le personnel enseignant s'embourgeoise avec la montée des « classes supérieures » et « professions intermédiaires »⁴ :

1 Syndicat national des instituteurs

2 Francs-Tireurs Partisans

3 Mutuelle assurance automobile des instituteurs de France, créée en 1934, devenue MAIF

4 Catégorie très hétérogène de l'INSEE, entre cadres et agents d'exécution, d'une part, ouvriers ou employés de l'autre : agents de maîtrise, techniciens, commerciaux, administratifs, instituteurs, infirmières, assistantes sociales... (niveau BTS en principe, mais au-delà en réalité, et à partir du CAP)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Catégorie socioprof. du père ^a 1964 ^b 1997 ^c	Population active		Enseignants	
	1964	1997	1964	1997
Paysans	27,4	15,9	12,7	11
Ouvriers et contremaîtres	31,8	37,3	17,6	22,3
Artisans et commerçants	10,8	11	12	12
Employés et assimilés	9,5	14,3	14,5	15,4
Professions intermédiaires	3,6	8,6	13,9	18,3
Classes supérieures	5,1	9,4	12,3	18,3
Non déclarés ou inconnus	11,8	11,9	16,9	2,5

^a en pourcentage

^b en 1964, les pourcentages étaient obtenus par enquêtes Formation et qualification professionnelle

^c en 1997, on dispose des pourcentages réels de l'emploi

1.4. À partir de 1993

L'écart se creuse encore entre l'origine sociale des enseignants et la structure sociale du pays, avec une représentation toujours accrue des classes supérieures. On invoque deux causes à cette accélération :

- l'élévation du niveau universitaire exigé à leur recrutement ;
- la féminisation : près de neuf professeurs des écoles sur dix sont des femmes, dont le mari ou le compagnon est cadre supérieur ou exerce dans une profession intermédiaire.

Aussi les enfants de cadres supérieurs représentent

- dans le primaire : plus d'un quart des plus jeunes enseignants contre 16 % pour les plus âgés. L'accès à la profession est de plus en plus tardif (30 % des candidats aux concours ont 30 ans et plus à partir de 1994)
- dans le second degré : plus de 50% des nouveaux enseignants depuis 1993 sont enfants de cadres supérieurs ou de professions intermédiaires et le grade de l'enseignant est corrélé à la position sociale des parents : 56% des agrégés contre

seulement 26% des professeurs de lycée professionnel ont un père cadre ou membre des professions intellectuelles supérieures.

Le monde enseignant est donc principalement issu des catégories sociales moyennes ou supérieures. Dans le premier degré, les enfants d'ouvriers représentent 19% des maîtres, alors que les ouvriers constituent 36% de la population française. Les enseignants issus de cadres supérieurs et de professions intermédiaires représentent 46% des effectifs, alors que ces catégories ne représentent que 18% de la population française.

1.5. Conclusion

On a vu que c'est par une espèce de mirage que l'on a pu croire que les instituteurs furent à l'origine « *les instructeurs du peuple, qu'ils pouvaient comprendre à merveille, car ils étaient presque tous fils de paysans ou d'ouvriers* » comme l'a écrit Marcel Pagnol, fils de l'un d'eux, dans *La Gloire de mon père*. Or, il est bien probable que la distance sociale croissante qui sépare les enseignants de leurs élèves ne facilite pas la compréhension entre les deux parties.

2. L'école accompagne l'évolution de la société

2.1. La République conquérante

Les instituteurs de Jules Ferry furent lancés à la conquête d'un pays encore mal alphabétisé, pour le rallier au nouveau régime. Avec une foi et un dévouement sans bornes, ils ont de leur mieux appris à lire et écrire à leurs écoliers et les ont dotés d'un bagage de culture générale léger mais bien adapté à leur temps. Ils ont aussi préparé les enfants à prendre « la revanche » de la défaite de 1870, c'est-à-dire à l'immense boucherie industrielle que serait la première guerre mondiale. Il faut dire que la moitié d'entre eux y laisseront leur peau, comme Louis Pergaud (tué au combat) ou Théophile Maupas (fusillé pour l'exemple).

2.2. La République dans la tourmente

De 1918 à la Libération, en 1944, on pourrait lui appliquer ainsi qu'à l'école la devise de la Ville de Paris « *Fluctuat nec mergitur* » : l'État français né de la défaite militaire met fin à la III^e République et s'efforce d'asservir son école, mais après une brève éclipse (qui parut certes bien longue à ceux qui l'ont connue) la République, IV^e du nom, rétablit à peu de choses près les institutions précédentes, contre l'avis de de Gaulle qui se retire et entreprend sa « traversée du désert ». Elle prend fin en 1958 par un putsch qui substitue à la démocratie parlementaire dont l'instabilité a fini par lasser la monarchie élective nommée V^e République. Pendant toute cette période agitée l'école poursuivait sur son erre, comme si de rien n'était.

2.3. Les trente glorieuses

Engluée dans son incapacité de procéder proprement à une décolonisation pourtant inévitable, la IV^e s'épuise dans des guerres stériles et coûteuse mais réussit la reconstruction d'un pays dévasté. L'école, comme la société française, s'adapte à son temps, réduisant le rôle des langues anciennes et des lettres, faisant plus de place aux mathématiques, aux sciences, à la technologie, construisant collèges et lycées ouverts aux classes populaires. L'instruction obligatoire jusqu'à 13 ans (1882) puis à 14 (1936) passe à 16 ans en 1959.

2.4. La machine s'enraye

La révolution des mœurs, née de la révolte étudiante de 1968, déstabilise profondément l'école et l'université avant même que le premier choc pétrolier ne brise l'élan économique des trente glorieuses. Le monde occidental entre dans une crise dont il n'est pas sorti, tandis que les pays émergents remettent en cause l'équilibre précédent. En 2015, la Chine est redevenue la première puissance économique, après une longue éclipse. La société

française est frappée par le chômage, la pauvreté s'étend, les inégalités s'accroissent. La « fonction tribunitienne » échappe au Parti communiste et est désormais remplie par le Front national, qui fait son fonds de commerce du racisme latent et de la dénonciation de l'immigration, à laquelle sont attribués tous nos maux.

L'école, où sévit une grave crise d'autorité, tente de s'adapter par de multiples réformes, qui se révèlent toutes inefficaces ou insuffisantes. Cerise sur le gâteau : les différentes formations des maîtres – écoles normale primaires (instituteurs), E.N.N.A. (enseignants des lycées professionnels) et C.P.R. (pour le second degré), qui n'ont jamais formé qu'une partie des maîtres, souvent recrutés comme contractuels et titularisés à la longue – sont réunies en 1990 dans les éphémères I.U.F.M. d'où les universitaires bannissent la pédagogie, jugée inutile ; ils sont intégrés aux universités en 2005 et dans cette logique, avec la « mastérisation » toute formation professionnelle en est bannie, et les jeunes enseignants, bardés de diplômes, sont jetés sans aucune préparation dans les classes. Depuis 2013, les E.S.P.E. (écoles supérieures du professorat et de l'éducation) tentent de remédier à ce gâchis.

Note bibliographique

Ces pages sont le résultat d'une enquête rapide sur Internet, et l'auteur ayant usé et abusé des facilités du copier/collé se rend bien compte qu'il y manque peut-être parfois des guillemets. Aussi tient-il à citer ses sources, en espérant n'en oublier aucune :

L'origine sociale des enseignants par sexe et niveau d'enseignement Évolution entre 1964 et 1997, article de Louis-André Vallet et Annick

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Degenne (CNRS, Caen) paru dans *Éducation & formations* – n° 56
– avril-juin 2000

L'évolution de l'origine sociale des enseignants du primaire sur la
longue durée : retour sur une question controversée (Frédéric
Charles)

Pré-rapport Pochard (25 janvier 2008)

Lundi 26 janvier 2015

(À suivre)

L'École est-elle responsable ? **(suite)**

1. L'École n'est pas toute-puissante

1.1. Question de prestige

Les maîtres d'autrefois devaient une bonne partie de leur prestige au fait qu'ils étaient, aux yeux des élèves et de leurs familles, détenteurs d'un savoir rare (à l'origine) et précieux (pendant longtemps) puisque sa possession assurait la promotion sociale ou, pour les moins défavorisés, le maintien du statut social de leur famille.

C'est une banalité de dire que l'école n'apparaît plus comme l'unique source de savoir : toutefois les jeunes ont la tête farcie d'informations de toutes sortes, qui leur arrivent en désordre et sans qu'ils aient les moyens de vérifier leur fiabilité et d'e les hiérarchiser, mais ils s'estiment souvent aussi savants que les maîtres.

En outre, seules les familles déjà bien installées dans la société française (qu'elles soient « françaises d'origine » ou « d'origine immigrée ») attendent de réels services de l'école. Mais ces familles, dont le statut social est égal ou supérieur à celui des enseignants, ont une attitude de consommateurs, de clients exigeants qui attribuent au génie de leur progéniture sa réussite et à la nullité ou la malveillance du maître ses échecs.

D'autre part, toute une population, souvent originaire des « quartiers difficiles », vit en marge de la société et n'attend plus rien de l'école dont elle ne comprend ni les règles ni même le langage. Le Témoin gaulois a raconté ailleurs¹ comment les perspectives ouvertes par « le bac pour 80% des élèves » et vite refermées par le chômage, aggravé par la discrimination pratiquée

1 Voir *L'École : un monde clos*, page 120

par les entreprises (on n'embauche pas un postulant domicilié aux Francs-Moisins, fût-il bardé de diplômes) ont provoqué un désespoir à la mesure de l'espérance que l'on avait suscitée.

Enfin, comme au temps de la première révolution industrielle, un *lumpen proletariat* est réapparu, composé de familles très pauvres ou jetées à la rue par le chômage, (32 000 enfants S.D.F. cet hiver !) en rupture avec le reste de la société.

1.2. Les élèves sont confrontés à un monde brutal

Les élèves passent beaucoup plus de temps hors de l'école, du collège ou du lycée que dans leurs murs. Leurs parents ont souvent perdu toute autorité, ou y ont renoncé : chacun a pu observer ces jeunes mères terrorisées par un bambin de trois ans qui prétend se servir à sa guise dans les rayons d'un supermarché ; après deux ou trois injonctions inutiles, les malheureuses finissent par se résigner ! La multiplication des familles mono-parentales, souvent très pauvres, le statut inférieur des femmes dans beaucoup de pays d'émigration, qui fait souvent du fils aîné le chef de famille, habilité par la coutume à veiller à la conduite de ses soeurs, ne font qu'accentuer le problème.

En sortant de l'école, ou pendant les congés scolaires longs (15 jours à deux mois) et fréquents (mais les journées de classe sont d'une longueur aberrante), beaucoup d'enfants et de jeunes se trouvent donc à la rue, souvent dans des quartiers très mal ou non desservis par les transports en commun, où les populations d'origine étrangère se retrouvent entre elles, et survivent grâce à une économie parallèle où le trafic de drogue joue un grand rôle, avec toute la violence qu'il entraîne. Les bandes y sévissent. Si un jeune Noir ou Arabe a la chance de vivre hors de ces quartiers, il est continuellement exposé aux humiliations des policiers : fouilles au corps, gardes à vue sans autre justification que de pouvoir annoncer le nombre d'affaires réclamées par la hiérarchie.

L'école n'a évidemment aucune prise sur cette « éducation » parallèle. Pourtant, elle n'est pas non plus totalement innocente face aux dérives de certains jeunes, quels que soient la bonne volonté et le dévouement de la plupart de ses maîtres.

2. Quelle est sa part de responsabilité ?

2.1. Le redoutable conservatisme français

Dans un monde en proie à de brutales mutations, notre « *cher et vieux pays* » n'a pas renoncé à ses rêves de grandeur. Ses dirigeants se plaisent à entretenir cette illusion qu'ils partagent, tout en se voyant contraints à des réformes par les puissances financières qu'ils ne contrôlent plus. Les « changements » qu'ils imposent peu à peu – ouverture des commerces la nuit, travail le dimanche, travail précaire – n'ont aucun intérêt économique ne servent qu'à faire sentir aux salariés leur dépendance, et contribuent à rendre difficile la vie familiale. Ils ne sont pas faits non plus pour donner à un peuple le goût des réformes. Il se réfugie donc dans un passé mythique. Dans cette France où « *Les corbeaux paissent la lisière nord du champ, les pies la lisière sud.* » (Giraudoux, *Suzanne et le Pacifique*), où presque tous, même le moins favorisé, ont fini par obtenir des privilèges, petits ou grands, et s'y cramponnent désespérément, le corps enseignant ne fait pas exception et s'oppose avec acharnement à toute redéfinition de ses tâches et de son métier. Conservatisme et corporatisme sont puissamment relayés par les syndicats, heureusement en perte de vitesse : car si les syndicats, sont indispensables, ils doivent profondément se renouveler. Il est vrai que les enseignants ont été fort malmenés depuis près de cinquante ans par des réformes sans fin, sans efficacité ni contrepartie. Mais quelle lenteur dans l'adoption de l'outil informatique, le passage du travail individuel, où chacun garde jalousement ses petits secrets et ses gros problèmes, au travail en

équipe, quelle fixation sur le modèle du maître prêchant *ex cathedra*, s'acquittant scrupuleusement des 15 ou 18 heures d'enseignement que lui assigne sa catégorie et qu'il s'efforce de regrouper, fuyant le collège ou le lycée dès qu'il a achevé son service pour corriger ses copies et préparer des cours toujours plus savants et plus figiolés qu'il sera souvent bien en peine de faire devant des auditoires sauvages, où il passera peut-être plus de temps à obtenir le silence qu'à transmettre son savoir ! Encore une fois, il ne s'agit pas de faire le procès d'une corporation aux prises avec des difficultés inouïes, mais au conservatisme et au corporatisme qui la paralyse comme il paralyse toute la société française. Le seul élément dynamique semble être le noyau des riches, qui veulent être toujours plus riches, ce qui n'est ni réservé à la France, ni nouveau, mais désormais moins par le travail que par la spéculation, le refus de toute solidarité, en particulier de l'impôt : ne l'ayant jamais payé sur leurs revenus, ils en dispensent progressivement leurs entreprises, avec l'aide de l'État. Aussi toutes les catégories sociales, dans une France habituée à un certain confort, sont-elles également crispées, elles se ferment comme des huîtres et se défendent becs et ongles contre une administration tatillonne qui ne sait que monter des usines à gaz : les ouvriers défendent leurs acquis et leur savoir-faire que l'évolution des techniques a rendu obsolète, les agriculteurs leurs subventions, les fonctionnaires leur statut, les professions libérales leur indépendance – médecins s'en prenant à la sécurité sociale dont ils vivent, notaires et juristes invoquant la défense du Droit pour conserver le statut quo... – même la classe politique, c'est un comble, réduit le nombre de régions mais maintient le nombre des élus régionaux, c'est-à-dire de ses prébendes !

2.2. Le mépris des métiers manuels ou techniques

L'école française stérilise la classe ouvrière, qui ne se reproduit plus, parce qu'elle oriente par l'échec vers ces métiers fondamentaux, dont on s'étonne qu'ils manquent de bras dans un pays durement touché par le chômage. L'enseignement professionnel ou technique est la sanction dont les maîtres menacent les élèves indisciplinés et ceux qui, pour diverses raisons, ne suivent pas ! En revanche, l'école est si satisfaite d'elle-même qu'elle estime indispensable que tous les élèves issus de l'enseignement primaire, même s'ils ne savent ni lire, ni écrire ni compter, passent encore quatre années entre les murs du collège, où ils useront leurs fonds de culottes – c'est sans doute par là que l'on s'imprègne de la cul...ture et de la science – et empêcheront les professeurs et ceux de leurs camarades portés vers la réflexion abstraite de travailler ! Où de surcroît ils sombreront, faute de sens et de perspectives, dans le désespoir. De là, quelques-uns se raccrocheront aux solutions simplettes du fanatisme religieux, et épouvanteront le monde par leurs exploits sanglants. Alors que l'orientation positive dès l'âge de quatorze ans vers un métier pratiqué en alternance avec des études dont ils percevraient enfin l'utilité leur permettrait de s'épanouir, et peut-être même de reprendre plus tard des études plus longues pour lesquelles ils seraient désormais motivés. Cet absurde mépris des métiers manuels ou techniques qui vient de haut (40% des crédits consacrés à l'apprentissage sont absorbés par les universités), jette chaque année une classe d'âge presque complète dans les universités, avec les mêmes effets désastreux, parce qu'il faut préserver à tout prix le sacrosaint baccalauréat, diplôme archaïque qui coûte très cher, qu'on n'arrive plus à gérer, qui raccourcit l'année scolaire et réduit les études du second cycle secondaire à un moyenâgeux « bachotage », ô mânes de Rabelais !

2.3. L'élitisme républicain

*« Quand un soldat s'en-va-t-en guerre, il a
Dans son sac, son bâton de maréchal »*

De même veut-on nous faire croire que chaque bambin a dans son cartable la réussite sociale et les honneurs de la République : il lui suffit de les mériter ! Forte de cette conviction, l'école française privilégie l'enseignement aux dépens du savoir vivre ensemble et de l'éducation (à la propreté par exemple : qui dira l'horreur des chiottes scolaires ?) et l'enseignement des disciplines abstraites aux dépens de l'observation et de la pratique. C'est vrai du CE1 au lycée, où, pour s'en tenir à un seul exemple, on propose des sujets de dissertation qui égalent en difficulté ceux de la licence à des élèves à qui l'on ne demande presque jamais d'écrire. Il est vrai qu'en compensation, on se montrera de plus en plus indulgent au bac, ce qui achève de le vider de toute autre signification que celle d'un psychodrame national et d'un rite de passage. Un tel enseignement ne réussira vraiment qu'aux enfants d'enseignants et à ceux des familles assez savantes et cultivées pour aider les leurs, ou assez riches et attentives pour leur assurer le soutien indispensable des cours particuliers. Sauf exceptions, les autres² ne suivront que de loin, ou resteront au bord de la route. Les initiatives récentes d'ouvrir les Prépas aux élèves des quartiers (donc des lycées) défavorisés sont dérisoires : elles reviennent à élargir un peu la zone de pêche des fameuses « élites » du côté des « quartiers », et laissent intact le problème de l'échec et de la ségrégation d'enfants nés en France mais considérés comme immigrés à la quatrième génération !

2 21,7 % de sortants sans diplôme, et 11,9% de sortants précoces, sans diplôme ou diplômés uniquement du brevet des collèges et qui ne sont pas en situation de formation, quel qu'en soit le type. (d'après le Ministère de l'Éducation, [Note d'information - N° 12.15 - septembre 2012](#))

Notons que la pression des parents « d'origine française » est très forte : beaucoup veulent à tout prix que leurs enfants reçoivent un enseignement aussi proche que possible de celui qu'ils ont eux-mêmes reçu. Cette exigence, toutefois, ne vient qu'en second rang dans le choix qui porte désormais beaucoup d'entre eux à choisir l'école privée, dont le principal avantage est que, parce qu'elles ont la possibilité d'exclure des élèves ingouvernables, la discipline et donc les conditions de travail y sont meilleures.

3. Ouvrir de nouvelles perspectives

Les critiques que l'on vient de faire, si elles sont fondées, dessinent les remèdes en creux :

3.1. combattre le conservatisme

en proposant de vraies réformes de gauche, qui profitent à l'immense majorité et prennent la forme de mesures simples et compréhensibles, à l'opposé des textes abscons que produisent des cabinets ministériels qui ont besoin d'un grand coup de balai. Mais ceci ne dépend pas de l'école !

3.2. réhabiliter le travail manuel et technique

et non l'enseignement professionnel et technique, tarte à la crème de tous les ministres de l'Éducation qui entonnent pieusement ce couplet, sans aucun résultat. Cette réhabilitation passe par un accès plus précoce et plus facile au monde du travail et par une meilleure rémunération des tâches les plus ingrates, mais aussi par un changement d'état d'esprit des enseignants.

3.3. réviser les objectifs globaux de l'école

Il faut rompre avec un enseignement qui semble fait sur mesure, non pour dégager une élite comme on le prétend, mais pour en réserver l'accès aux enfants de celle qui est en place.

Pour cela, il faut privilégier le vivre ensemble plutôt que la compétition, l'éducation plutôt que les savoirs, l'observation et la

pratique plutôt que la pensée abstraite, le travail en équipe plutôt que la solitude du coureur de fond, le dialogue plutôt que le monologue.

4. Des raisons d'espérer

4.1. Vers une prise de conscience des politiques ?

Ce n'est pas l'habitude du Témoin gaulois de faire confiance à nos gouvernants, et au lendemain de l'odieux assassinat des journalistes de *Charlie Hebdo* et des clients du supermarché casher, et de l'émotion que ces crimes ont légitimement soulevés, il a craint que, suivant la pente de la facilité, le gouvernement choisisse la solution facile et illusoire du tout répression. Il a été heureusement surpris par les propos du premier ministre, qui a dénoncé « *un apartheid territorial, social, ethnique, qui s'est imposé à notre pays* » et paraît vouloir y remédier. En ce qui concerne les ghettos urbains, l'une des mesures décisives consisterait à désenclaver ceux qui existent en les reliant aux centres villes par des transports urbains suffisants et assurant un service de jour et de nuit³. L'expérience montre en effet que les « Français d'origine » n'hésitent pas à se mêler à leurs concitoyens issus de l'émigration dès lors que des « quartiers difficiles » deviennent facilement accessibles.

4.2. L'intégration des immigrés est en cours

Une enquête par questionnaires menée auprès de 1 022 stagiaires en deuxième année de l'I.U.F.M. de l'académie de Créteil et conduite par Florence Legendre en 2003 montre qu'elle concerne aussi le personnel enseignant, où les enfants d'immigrés ou de personnes nées à l'étranger sont bien représentés ([Tableau I](#)).

³ ce qui aiderait aussi à résoudre le problème de beaucoup de S.D.F. qui ont un travail en centre ville mais ne gagnent pas assez pour s'y loger et n'ont aucun moyen de regagner, la nuit, les banlieues privées de moyens de communication.

L'interdiction du fichage ethnique en France, compréhensible après l'usage qu'en a fait la police de Vichy, mais désormais peut-être inutile, étant données les possibilités techniques de recoupements des multiples fichiers où chaque individu figure, souvent à son insu, laisse la plupart des analyses dans le flou et désespère les sociologues. En effet un « mariage mixte » entre Français(e) d'origine et immigré(e) d'origine européenne ne se heurte pas aux mêmes préjugés et aux mêmes obstacles que si l'un des conjoints était originaire d'Afrique ou du Moyen-Orient. Dans la présente enquête, cependant, on dispose de précisions très révélatrices que Florence Legendre résume ainsi : « *Dans la population totale de l'enquête, nous avons recensé 17,3 % d'enseignants issus des immigrations (soit 177 personnes sur 1022). Les nationalités des parents des enseignants issus des immigrations reflètent les grandes tendances des flux migratoires qu'a connus la France depuis les cinquante dernières années : 44 % sont issus d'Europe du Sud et 43 % du Maghreb* ». Voir aussi le [Tableau II](#).

La même enquête montre sans surprise que les trois groupes d'enseignants issus de couples français, « mixtes » ou immigrés, ne sont pas monolithiques, adhèrent aux « valeurs républicaines » et que les enseignants issus de l'immigration sont plus conscients des problèmes spécifiques des élèves du même groupe.

Une étude qualitative récente conduite « *auprès d'une population de 20 professeurs des écoles de la région Aquitaine âgés de 30 à 35 ans (10 issus des immigrations – 10 d' « origine française* ») par Pascale Audebert (ouvrage cité) n'infirme pas ces résultats et ajoute que, « *Interrogés sur leur rapport actuel à la religion, la majorité des enseignants [tous issus de familles « où la religion avait sa place* »] s'est déclarée « *non croyants* ». Les enseignants issus des immigrations qui se déclarent « *non croyants* » conçoivent la religion comme un héritage culturel et entretiennent avec elle une relation très distanciée. » ce qui les rapproche

encore des autres Français.

4.3. Le rajeunissement de la profession enseignante

Enfin, une autre enquête qualitative entreprise par la MGEN et rapportée par *Le Monde* va dans le même sens et montre en outre le rajeunissement des équipes éducatives (25% des enseignants ont moins de 35 ans), l'accentuation de la féminisation (82% de cette classe d'âge, dont 58% des conjoints travaillent dans le privé et 15% seulement dans l'Éducation nationale), et surtout, un sentiment dominant d'épanouissement dans le métier.

5. En guise de conclusion

Contrairement à la règle, le Témoin gaulois ne répètera pas ici ce qu'il vient d'écrire. Quand on a plus de deux mille ans, on ne craint plus le ridicule, aussi se permettra-t-il d'offrir aux jeunes qui se débattent dans les difficultés de leur temps ces deux vers d'une chanson de la Libération :

*« Nous ne sommes pas nés pour le désespoir
La joie il faudra qu'on nous la rende »*

et à tout les acteurs de l'école, élèves, parents et maîtres, les paroles ingénues mais optimistes de cette autre chanson qu'on chantait aux carrefours en 1946, au temps de la Reconstruction :

*« Nous avons passé par de durs moments
Nous avons encore des embêtements
Et dans le pays les gens vous diront
Ça ne tourne pas rond.
Moi, pour un peu éclairer leur ciel lourd,
Je dis qu' Paris n' s'est pas fait en un jour
Et simplement, sans façon,
Je viens chanter cette chanson :*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

{Refrain:}

Eh ! hóp... on en sortira

Eh ! hóp... on en sortira

On s'en tirera comme toujours en

Tout remarquera à brève échéance

[France *Il y aura du bonheur et l' printemps*

Ça vient tout doucement

[reviendra

Mais ça vient sûrement

Eh ! hóp... on en sortira »

Nous pouvons convoquer l'espérance.

Annexes

Tableau I. — Comparaison de l'origine sociale des enseignants selon les origines migratoires des parents pour l'enseignement primaire et secondaire. Source : Enquête IUFM de Créteil, 2003.

Profession du père	Primaire			Secondaire		
	Deux parents français	Couples mixtes	Deux parents immigr.	Deux parents français	Couples mixtes	Deux parents immigr.
Classes supérieures	29,2	25	8,3	48,2	45,8	3,7
Classes moyennes sup.	31,1	34,4	11,9	22,9	8,3	3,7
Employés	18,4	3,1	8,3	8,6	4,2	7,4
Indépendants	10,2	9,4	7,1	8,3	8,3	11,1
Ouvriers	11,1	28,1	64,3	12	33,3	74,1
Total général	100	100	100	100	100	100
Effectif	479	32	84	301	24	27

(d'après Florence Legendre, *Représentations du métier et de l'école des accédants enseignants issus des immigrations à l'IUFM de Créteil, Revue française de Pédagogie*, n°149, octobre-novembre-décembre 2004)

Tableau II— Distribution de la nationalité des parents des enseignants issus des immigrations selon l'ordre d'enseignement

Origine	Primaire	Secondaire	<i>Effectif</i>
Europe	68,8	31,1	77
Maghreb	66,6	33,3	75
Afrique hors Maghreb	40	60	5
Sud-est asiatique	90	10	10
Amérique Océanie autres Asie	55,6	44,4	9
Total	67,6	32,4	176

(d'après Florence Legendre)

Bibliographie

1. *Représentations du métier et de l'école des accédants enseignants issus des immigrations à l'IUFM de Créteil*, (Florence Legendre, ouvrage cité)

2. Construction des identités professionnelles chez de jeunes professeurs des écoles issus des immigrations : le rôle des relations interpersonnelles des contextes familial et scolaire

Thèse présentée par Pascale Audebert (soutenue le : 15 octobre 2014)

Les données de l'enquête ont été recueillies à l'aide d'entretiens semi-directifs auprès d'une population de 20 professeurs des écoles de la région Aquitaine âgés de 30 à 35 ans (10 issus des immigrations – 10 d' « origine française »)

3. En 2014, des profs plus jeunes et très connectés (*Le Monde* du 16/10/2014)

Lundi 2 février 2015

Faut-il craindre l'islam ?

Pour répondre à cette question, il paraît de bonne méthode de se demander de quoi on parle : de la deuxième religion du monde, des peuples qui la professent, ou de son implantation en Europe ?

S'agissant d'une religion sur laquelle il ne dispose d'aucune information de première main le Témoin gaulois, qui ne se sent guère motivé pour approfondir le peu de connaissance qu'il en a et ne sait pas l'arabe, est réduit comme bien des internautes à la lecture du *Coran* (traduit), à la consultation de la Toile et à ce qu'il sait en général des religions. Il croit donc avoir compris que son fondateur a su se montrer tolérant et prêcher la tolérance quand il était lui-même rejeté par les grandes familles de La Mecque, mais qu'il s'est transformé en chef de guerre après avoir pris le pouvoir à Médine et que beaucoup de commentateurs musulmans situent dans cette dernière période de sa vie [les cinq versets du Coran](#) et les hadiths qui appellent au meurtre et à l'intolérance. Le dernier des prophètes ne paraît pas avoir été d'humeur à tendre l'autre joue comme le recommandait Jésus, son prédécesseur immédiat, et sa religion s'est répandue par la violence autant que par la prédication. Toutefois, ceux qui ont prétendu suivre les pas du Nazaréen n'ont pas toujours été des modèles de douceur, des conversions forcées opérées par Charlemagne jusqu'aux bûchers de l'Inquisition, en passant par les croisades et les guerres de religion, et l'*Ancien Testament* est passablement sanguinaire, ce qui n'empêche pas que le christianisme se présente comme une religion d'amour et demande qu'on interprète en ce sens les textes sacrés, où l'on trouve également tout et son contraire, ce qui fait l'universalité et le succès de ce genre littéraire. Et il est vrai qu'il n'y a pas de raison de refuser au christianisme ce titre, parce que

c'est bien ainsi que le comprennent aujourd'hui la plupart des croyants. Les musulmans, dans leur immense majorité, font une interprétation semblable de leur religion ; et cela n'a rien à voir avec la pression de l'opinion occidentale : qu'on se souvienne de l'horreur exprimée par les Tunisiens, Algériens, Irakiens, Turcs et autres victimes des premiers attentats suicides, qu'ils jugeaient incompatibles avec leur religion. Nous n'avons pas peur du christianisme et du judaïsme, pourquoi craindrions-nous la troisième religion du Livre, qui en est si proche à tant d'égards ?

C'est pourtant un fait que l'islam, entendu comme l'ensemble d'ailleurs très hétérogène des nations à majorité musulmane, est plongé dans d'atroces guerres de religion, dont les principales victimes sont les musulmans eux-mêmes, sunnites contre chiïtes, et les minorités qu'ils persécutent, anéantissent ou chassent. Si l'on cherche les causes de ces affreux désordres, dont la chrétienté a connu l'équivalent il y a cinq siècles, on en trouvera trois principales, qui n'entretiennent qu'un rapport lointain avec la foi musulmane. La première de ces causes est son instrumentalisation par l'Arabie saoudite et ses alliés dont les souverains, pour pérenniser leur pouvoir, ont sinon fabriqué, du moins alimenté de leur mieux le fondamentalisme le plus réactionnaire et violent qui prétend revenir aux sources mythiques de l'islam – le salafisme – en refusant de prendre en compte les changements intervenus dans le monde en près de quatorze siècles. Les autres causes sont la rivalité des puissances pétrolières arabes et iraniennes et les répliques (au sens géologique) de la colonisation¹, avec laquelle notre époque n'en finit pas de régler ses comptes, et à laquelle le

1 Il ne s'agit pas ici de prêcher la repentance pour un passé dont personne n'est plus responsable, mais de poursuivre le combat contre les poisons qu'il a laissés dans les esprits et contre les politiques qu'ils engendrent.

fondamentalisme le plus archaïque prétend être le seul remède. Il faut dire que l'esprit colonial conduit encore l'action de beaucoup de responsables politiques des pays ci-devant colonisateurs. Il n'y a pas si longtemps (2005) que l'on a voulu mettre les enseignants français en demeure de montrer à leurs élèves « *les aspects positifs de la colonisation* ». Le désir de domination régit encore la politique de ces pays, dont les interventions militaires en terre d'islam, aussi inefficaces que violentes, ont contribué au développement du terrorisme. Enfin, les guerres moyen-âgeuses (déchaînement de bandes armées incontrôlables en l'absence d'un pouvoir central, guerres où les soldats courent bien moins de risques que la population civile) conduites par Daech et Boko Haram remettent en cause les frontières coloniales, parfaitement arbitraires mais déclarées « intangibles » par ce qu'on nomme bizarrement « la communauté internationale ». Bien entendu, ces événements retentissent en Occident de façon sinistre, leurs acteurs cherchant à exporter leur barbarie en y faisant des recrues.

Faut-il donc avoir peur de l'immigration musulmane ? Daech a appelé ses partisans, en France, à commettre des attentats aveugles contre les infidèles, en représailles à l'intervention de leurs armées en Irak. Les événements récents – massacre de caricaturistes « *pour venger Allah* » et attentats antisémites – semblent donner raison aux campagnes haineuses du Front National, qui s'est précisément développé sur le fumier de la xénophobie instinctive, du racisme entretenu par un passé colonial mal digéré et la fable des immigrés « *venus manger le pain des Français* », alors que nos entreprises ne sauraient se passer de leur travail, d'autant moins coûteux qu'ils ont peu d'exigences et qu'ils ont été à la charge de leurs pays d'origine jusqu'à leur arrivée. Il est incontestable que Daech réussit à manipuler

quelques éléments parmi les plus fragiles issus de l'immigration. Mais des « Français d'origine » nouvellement convertis ne se montrent pas moins réceptifs et sont partis aussi guerroyer au Proche-Orient, des filles ont espéré y connaître une aventure romanesque ou pouvoir y participer à des actions humanitaires. Les uns y ont trouvé ou trouveront la mort qu'ils sont allés chercher, les autres reviennent ou reviendront désenchantés ; quelques-uns, fanatisés, présentent un danger exceptionnel. Mais chaque fraction de la population compte des éléments égarés ou asociaux dont il est nécessaire de se protéger et qu'il faut surtout se garder de fabriquer en série, ce qui est l'effet de toute ségrégation ou stigmatisation. L'arbre ne doit pas cacher la forêt. En l'absence de statistiques ethniques, toutes les enquêtes montrent que l'intégration à la française fonctionne bien : *« à milieu social égal, les enfants d'immigrés s'en sortent mieux que ceux de la population majoritaire [...] Lorsqu'on les interroge sur les amis fréquentés dans les quinze derniers jours, 50 % des immigrés et 60 % de leurs descendants ont passé du temps avec des amis d'une origine autre que la leur. C'est la preuve de l'absence d'un repli communautaire. »* note Patrick Simon, directeur de recherche à l'INED (*Le Monde.fr* du 23 janvier 2015, interview de Maryline Baumard), tout en reconnaissant que *« Notre système d'intégration [en particulier l'école] produit des ségrégations en se pensant égalitaire »*. Puisant dans diverses données, Michel Cartiaux relève, le mardi 6 janvier 2015 : *« Selon une enquête de l'Insee en région parisienne, 61 % des immigrés se sentent français. Une proportion qui monte à 90 % pour les descendants d'immigrés². 47 % des immigrés de nationalité étrangère ont aussi le sentiment d'être français ! »* ; l'Éducation nationale évalue comme suit le *« taux de réussite au bac des enfants entrés en France en 1995 en 6ème dont aucun des parents est bachelier : Turquie 22% - Afrique sub-saharienne : 35% - Non immigrée :*

2 Soit la même proportion que parmi les « Français d'origine »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

37% - Maghreb : 37% - Portugal 38% - Asie du Sud-Est : 42% » ; « Les filles de l'immigration marocaine et tunisienne décrochent plus souvent le bac que les jeunes françaises. ». On a déjà noté que l'enseignement est l'une des voies empruntées par les enfants d'immigrés pour s'élever sur l'échelle sociale, ajoutons-y le petit commerce : c'est une évolution proche de celle de ces immigrés de l'intérieur que furent les enfants de paysans pauvres en France du XIX^e au XX^e siècle. Il faut aussi mentionner les voies connexes des médias et de la politique où ils sont de plus en plus présents. Enfin, on peut retenir, avec Michel Cartiaux, que « Le niveau de vie médian est inférieur de 30% au niveau de vie médian en France. Mais l'écart de niveau de vie médian n'est plus que de douze points pour les descendants d'immigrés. Le taux de pauvreté qui s'établit en 2009 à 13,5% pour l'ensemble de la population reste de 37% pour les ménages immigrés mais diminue à 20% pour les descendants. » Ce qui, s'agissant en majorité d'ouvriers, à l'origine, est plutôt encourageant.

Restent ces zones de non droit, ces quartiers abandonnés à eux-mêmes par les gouvernements successifs qui en ont retiré police et services publics, abandonnant l'école à son sort. Reste le chômage. Restent notre égoïsme et nos préjugés (63% des sondés pensent que l'intégration fonctionne mal, selon BVA). S'il fallait avoir peur, ce ne serait pas de l'islam, mais bien de nos négligences et de nos faiblesses. Mais la peur est mauvaise conseillère : en politique, c'est le moteur de l'extrême droite, qui craint toute nouveauté, tout changement autre que le retour en arrière ou le repli sur soi. Il ne faut pas y céder, mais agir³.

Lundi 9 février 2015

3 Hélas, les dernières et molles propositions de François Hollande ne sont pas, et de loin, à la hauteur des enjeux !

Le Chagrin et le venin

Paru en 2011, le livre¹ de l'historien Pierre Laborie remet les pendules à l'heure en ce qui concerne les sentiments, l'attitude et la conduite des Français pendant les « années noires » de Vichy et de l'occupation nazie. Comme le titre le suggère, il prend pour point de départ et pour cible la mode du dénigrement lancée par les sorties concomitantes du film de Marcel Ophüls, *Le Chagrin et la Pitié* (1971) et du livre de l'historien américain Robert Paxton, *La France de Vichy* (1972) et constate que l'histoire de la Résistance n'a jamais été un long fleuve tranquille. Surtout, en montrant que le silence d'un peuple enchaîné ne signifie pas consentement, et que la Résistance ne peut être réduite à une action militaire forcément très limitée, il apporte un éclairage plus juste de l'attitude de la majorité des Français dans les années 1940 à 1944.

Il n'est pas évident de présenter en quelques pages un petit ouvrage si dense, mais si touffu. Car il faut bien dire que l'auteur, paraît se laisser entraîner par l'exemple de la jeune école des historiens français qui ont perdu le secret de cette clarté et de cette concision qui ont fait le charme des grands prédécesseurs, les Philippe Ariès, Marc Bloch, Fernand Braudel, Georges Duby, Lucien Febvre, Jacques Le Goff, Leroy-Ladurie... Certes, le sujet qu'aborde Pierre Laborie est des plus délicats et des plus complexes. Mais reprendre dix fois le même thème, moins pour l'éclairer d'un jour nouveau que pour ressasser des informations déjà données, fatigue inutilement le lecteur sans rien apporter à la démonstration. On ne signalerait pas ici ce défaut s'il était propre à ce livre – d'autre part si important et salutaire – et on

¹ *Le Chagrin et le venin – Occupation, Résistance, Idées reçues* (Pierre Laborie, Gallimard, coll. « folio histoire », édition remaniée et mise à jour en 2014)

l'expliquerait volontiers par la hâte de publier un contre-poison indispensable. Mais il s'agit d'une véritable mode, peut-être due à l'exigence bizarre que l'on a, en France, de produire des thèses de quatre cents pages au minimum, ou du désir de noircir assez de papier pour plaire à l'éditeur. Quoi qu'il en soit, le lecteur qui aura eu le courage de suivre jusqu'au bout ces paresseux méandres n'aura pas perdu son temps. Soulagé d'avoir exprimé son agacement, le Témoin gaulois peut désormais s'atteler à la tâche qu'il s'est assignée, qui est de rendre succinctement compte de cet ouvrage, au risque de le simplifier à l'excès. Pour mettre un peu d'ordre dans ce qui ne veut être qu'une invitation à lire ce livre, on commencera la description que Laborie fait de ce qu'il appelle « la vulgate », à savoir le prêt-à-penser-notre-époque en vigueur depuis les années 1970, on poursuivra par ce qu'il nous apprend des attaques dont la Résistance et son environnement ont été l'objet depuis la Libération, et on finira en signalant les corrections qu'il apporte à une vision qui aboutit, comme il le note, à une culpabilisation des Français curieusement symétrique de celle que le régime de Vichy a voulu imposer en son temps.

« La vulgate », cette vision de la France sous l'occupation nazie, née d'une interprétation émotionnelle du film *Le Chagrin et la Pitié*, interprétation que Marcel Ophüls, a fini par désavouer, et renforcée par certaines affirmations du livre de Paxton², s'est imposée à partir des années 1970, dans le climat de rejet du gaullisme par le milieu intellectuel après mai 1968. Les principaux thèmes sont :

– tous les Français ou presque ont été vichystes, jusqu'à la

2 *Vichy France: Old Guard and New Order, 1940-1944* (Robert Paxton, 1972, traduction par Claude Bertrand : *La France de Vichy*, Le Seuil, collection L'Univers historique, 1973)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

- Libération : l'accueil fait à Pétain dans sa tournée de 1944 en province et à Paris en particulier le prouve ;
- tous les Français ou presque se sont trouvés Résistants après la Libération ;
 - la Résistance n'a jamais rassemblé plus de combattants que la milice de Vichy : il s'agit de deux minorités équivalentes de gens qui ont eu le courage de prendre parti ;
 - l'immense majorité des Français s'est accommodée de son mieux de l'occupation et de la collaboration, n'ayant d'autre souci que de survivre, et en premier lieu de se ravitailler ;
 - de Gaulle a eu le génie de « leur faire don de la Résistance », de leur faire croire que tous ou presque y ont participé ou l'on soutenue, bref de créer une légende qui a fini par masquer la triste vérité.

À cette doctrine ont fini par se rallier des historiens qui lui ont donné leur caution, n'hésitant pas à mettre en accusation pour des crimes imaginaires des personnalités emblématiques de la Résistance comme les époux Aubrac, sommés d'apporter la preuve de leur innocence.

Les affirmations de « la vulgate » tirent leur force du fait qu'elles prennent le contrepied d'une légende à laquelle tout le monde aurait adhéré, depuis la Libération. Pierre Laborie a beau jeu de montrer que, si la vulgate s'appuie sur les exagérations, voire les mensonges de la propagande du parti communiste (« le parti des 75 000 fusillés ») et les discours officiels faisant effectivement l'impasse sur Vichy pour réconcilier les Français, rien ne prouve que l'ensemble de la population ait jamais cru à cette version tronquée de l'histoire. Il démontre que bien au contraire, passée l'épuration et ses excès, l'action et l'importance de la Résistance ont été rapidement contestées. Dès 1947, le vichyste et

collaborationniste non repenté René Maillavin, futur fondateur de Rivarol et compagnon de route de Le Pen, part en guerre sous le pseudonyme de Michel Dacier contre « *Le Résistantialisme* », titre d'un article publié dans sa revue *Écrits de Paris*, pour dénoncer les « *conséquence morbides fatales de cette réaction salutaire* [qu'avait été] *la Résistance* », qu'il rend responsable des déchirements de la nation. Ce terme est repris en 1948 par l'abbé Desgranges, député du Morbihan avant guerre, qui a voté les pleins pouvoirs à Pétain, dans un pamphlet, *Les crimes masqués du résistentialisme* : « *Il doit être hautement affirmé, au seuil de ce livre, que l'auteur n'y attaque en aucune façon l'authentique et glorieuse Résistance. À cette Résistance, qui fut celle de la presque unanimité des bons Français, l'auteur s'honore d'avoir appartenu [...] Il n'en a qu'au RÉSISTANTIALISME. cette abominable exploitation de la vraie Résistance au profit de certains partis politiques, et de la plus éhontée des camaraderies. [...] Il entend seulement dénoncer l'œuvre néfaste. les crimes masqués des imposteurs, profiteurs et usurpateurs, qui, par leurs Iniquités, leurs vengeances inexorables, et leurs scandaleuses spoliations, ont décimé toute une élite française...* » Cet ancien Résistant qui s'est donné pour tâche de réhabiliter des collaborateurs, contribue ainsi à une campagne haineuse. Dans les années 1950 et 1960, le relai de la calomnie est pris par un groupe d'écrivains d'extrême droite patronné par les pétainistes non repentis Jacques Chardonne et Paul Morand, qui fut ambassadeur de Vichy et finit à l'Académie française... en septembre 1968. Les principaux sont Antoine Blondin, Michel Déon, Jacques Laurent, et Roger Nimier, engagé volontaire pour la durée de la guerre... le 3 mars 1945 au 2^e régiment de hussards de Tarbes – composé en grande partie de maquisards – et démobilisé le 20 août 1945). Son roman *Le Hussard bleu* leur a valu, bien malgré eux, leur appellation – les Hussards – tous partageant une haine féroce envers Jean-Paul Sartre et de Gaulle. Nimier affirme que le pays « *s'est vauté dans le*

deshonneur [...] En un éclair, j'ai revu la vocation de trahison chez ce peuple. » (*Les Épées*). Marcel Aymé et quelques autres participent à cette campagne. On voit que dès cette époque, tous les thèmes de la vulgate rassemblés par Henry Rousso, historien « de gauche », en 1987³ sous le nom de « résistancialisme » (avec t ou c désormais) sont en place, avec en plus, chez les Hussards, l'affirmation que l'important, sous l'Occupation, était de s'engager, et que miliciens et résistants ont bien mérité de la Patrie, leurs choix devant beaucoup au hasard et leurs rôles étant d'ailleurs interchangeables. On se permettra seulement de noter ici que si « le venin » n'a cessé de couler à flots depuis la Libération, ceux qui l'ont d'abord dispensé étaient parfaitement repérés comme des hommes d'extrême droite souvent proches des collaborationnistes, et que leur audience était, de ce fait, des plus limitée. Il en est allé autrement avec la reprise de leurs thèmes par une nouvelle génération.

À tant de venin, Pierre Laborie apporte l'indispensable contre-poison. On se contentera de résumer ici les principaux points de son argumentation :

- En premier lieu, il montre que « la vulgate » a été construite par des gens qui, d'une position confortable, et forts de ce qu'ils savent de l'avenir, jugent sans tenir compte du coup de massue que fut pour les Français la défaite sans précédent, acquise en quelques semaines, de ce qu'ils croyaient encore « la première armée du monde » ; il relève que cette armée s'est battue – 58 000 soldats tués en moins de deux mois étant quantité négligeable pour les contempteurs de la « lâcheté » de leurs

3 *Le Syndrome de Vichy : 1944-198...*, (Le Seuil, collection « XX^e siècle » et *Vichy, un passé qui ne passe pas*, (avec Éric Conan, Fayard, collection « Pour une histoire du XX^e siècle », 1994

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

concitoyens (on faisait mieux en 14-18 !) et il note que le nombre colossal de prisonniers est dû à l'appel « imprudent » de Pétain : « *C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat* » (17 juin 1940 : l'armistice ne sera signé que le 22).

- Une critique fort pertinente est avancée à propos des interprétations de Paxton : c'est un Sudiste qui parle, ses sources sont surtout les archives allemandes, et il n'a pu manquer d'être influencé par les préjugés américains à l'égard des Français, tels que le manuel à l'usage des GI's les reflétait.
- Il admet que la grande majorité des Français ont d'abord fait confiance à Pétain, n'ont pas réagi au début de la persécution des juifs, que dans un premier temps on a pu être à la fois pétainiste et Résistant, et que les religieuses qui ont caché et sauvé des juifs traqués par Vichy sont parfois restées fidèles au « maréchal » ; que l'accueil fait à Pétain en mars 1944 peut s'interpréter autrement que par une adhésion à la politique de collaboration, mais pour certains comme une occasion de manifester leur patriotisme (on a chanté la Marseillaise), enfin qu'il y avait quelque chose de religieux dans cette adhésion à sa personne. Le Témoin gaulois, qui approuve sans réserve le doute méthodique que l'historien porte sur les témoignages, se permet pourtant d'ajouter ici que dans ses deux familles, parisienne et morvandelle, l'opposition entre fidèles de Pétain et gaullistes était une question de générations, et que les vieux ne voyaient pas de contradiction entre leur gratitude envers le premier et leur sympathie pour la Résistance.
- La Résistance, comprise comme lutte armée, était si difficile que le responsable du maquis du Vercors déplorait l'afflux de jeunes fuyant le STO : leur protection entravait l'action militaire. Surtout, on ne peut pas réduire la Résistance aux maquis : elle fut intense dans le Nord et la Picardie, où il n'y avait pas place

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

pour de telles organisations.

- Le nombre de Résistants, au sens de combattants armés, a donné lieu à des évaluations aussi fantaisistes que catégoriques. Quel qu'il soit, leur existence dans un pays occupé, dont le gouvernement les traquait, ne se comprend pas sans le silence ou la complicité active de la majeure partie de la population, qui n'a jamais approuvé la politique de collaboration et s'est désolidarisée de Vichy à partir de 1942.
- Les Français, sous la botte nazie, n'avaient guère de moyens de s'exprimer (graffitis sur les murs, sifflets au passage des actualités cinématographiques). Mais les obsèques de fusillés ou de pilotes alliés abattus ont donné lieu à des manifestations silencieuses imposantes, les villageois ont ravitaillé les maquis, toute une partie de l'administration a pourvu les partisans en faux papiers, les Américains ont évalué à 30 000 les membres des réseaux qui ont exfiltré vers l'Espagne les pilotes abattus sur la France et l'Allemagne, le sabotage industriel a causé de grands dommages à l'économie mise au service des nazis, etc.
- L'aide apportée aux juifs par la population peut seule expliquer que le seul pays occupé dont la police a participé à leur arrestation soit aussi celui qui en a sauvé la plus forte proportion : le faible nombre de « Justes » officiellement recensés en France (la Pologne vient en tête) tient largement au fait que la plupart, dans cette action comme dans d'autres, ont trouvé leur conduite si « naturelle » qu'ils ne l'ont jamais revendiquée.

Cette rapide énumération des principaux arguments avancés par Pierre Laborie pour contester l'image que l'on veut imposer d'une « France glauque » et de Français lâches et veules ne peut rendre compte de son argumentation, de ses nuances et de sa force. Pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

les connaître, ils faut lire ce livre. Et le Témoin gaulois se demande si les prétendues « élites » qui ont si largement trahi un peuple qui valait mieux qu'elles cherchent, en défigurant ce que fut la France sous l'occupation, une revanche de leur défaite passée ou une justification de leurs compromissions actuelles ou futures.

Lundi 16 février 2015

Vieux démons

« *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* »

(Paul Valéry, *Le Cimetière marin*)

C'est d'un vent mauvais qu'il s'agit ici. Chaque jour, hélas, apporte son lot de mauvaises nouvelles sur le double front du racisme et de l'antisémitisme. On reste d'abord sans voix devant cette résurgence ou plutôt cette persistance de la haine alimentée par la bêtise à front de bœuf (l'expression est trop faible). À propos du racisme, il n'y a ici plus rien à ajouter. Mais la haine des juifs présente par rapport à cette maladie des caractères spécifiques qu'il faut rappeler avant de se demander comment la combattre.

Sachant combien est lente l'évolution des mentalités, le Témoin gaulois n'a jamais douté que les vieux démons de l'Europe finiraient par se manifester de nouveau, mais espérait que notre génération serait épargnée, et qu'au moins les derniers survivants de la Shoah ne reverraient « plus jamais ça ». Ce retour accéléré du « temps des assassins » est facile à expliquer par :

- la survivance en Europe d'un antisémitisme larvé que la crise politique et sociale et la difficile transition des états-nations à une entité supra-nationale revigorent ;
- l'accueil que nous avons réservé aux immigrants ;
- le racisme hypocrite et diffus qui les brime et freine leur insertion, en dépit de nos lois vertueuses mais jamais appliquées et de notre devise de « Fraternité » ;
- la présence parmi eux de certains éléments arriérés qui n'ont pas encore rompu avec la mentalité de pays où les juifs, avant de les avoir fuis ou d'en être chassés, ont toujours eu le statut humiliant de *dhimmis* ;

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

- la jalousie que suscite, parmi les plus frustes, la bonne intégration des juifs, dont ils ne comprennent pas qu'ils ont toujours fait partie des populations européennes et que, dans ces pays, ils sont depuis longtemps des citoyens à part entière qui ne se distinguent des autres que par leur religion ou par leur sentiment d'appartenance à une communauté que le nazisme leur a brutalement rappelée : c'est le fonds de commerce de démagogues comme Dieudonné ;
- enfin l'interminable et cruel conflit qui oppose Israël à la plupart des pays musulmans, conflit soigneusement entretenu par les régimes fragiles et anachroniques de ces derniers qui peuvent ainsi détourner l'attention de leurs sujets de leurs vrais problèmes, et de l'autre côté par des fanatiques religieux qui en profitent pour accroître leur influence dans le seul pays de droit de la région et agrandir leur petit territoire afin d'annexer les six mille kilomètres carrés de Cisjordanie et de Gaza aux vingt mille actuels afin de créer un « grand Israël » (« grand » comme l'Auvergne !)

Ces diverses causes, jointes aux guerres tribales, camouflées en guerres de religion, qui désolent le Proche Orient, ont produit ces zombies à kalachnikov qui s'imaginent pouvoir terroriser le monde occidental et rabattre les Français et Européens juifs vers Israël, dans l'espoir de faire de ce pays un gigantesque ghetto où, au moindre signe de faiblesse, les éternels assassins pourraient reprendre l'œuvre de Hitler.

Encore une fois, il faut insister sur le fait que ce poison coule aussi et toujours dans les veines de la société française, comme l'atteste l'augmentation des actes antisémites, et les propos ignobles de politiciens, dont le dernier en date (jusqu'à quand ?) est le triste Roland Dumas, montrent qu'il pollue jusqu'aux allées

du pouvoir. Pourtant, la honte de la Shoah – à laquelle on devrait légitimement joindre la fierté d'un peuple qui, sous la botte conjuguée des nazis et de leurs complices de Vichy est parvenu à sauver plus de juifs qu'aucun autre pays occupé – font que l'antisémitisme, si présent qu'il soit, reste très minoritaire, réprimé par la loi et dénoncé (ou dénié) par tous les partis, situation très différente de celle d'avant-guerre. Pourquoi tant de haine ? Le racisme y a sa part : la diversité actuelle de familles qui ont tant bourlingué au cours des siècles et se sont inévitablement mêlées aux peuples parmi lesquels elles ont vécu devrait exclure qu'on puisse en faire une « race », mot qui ne peut d'ailleurs s'appliquer scientifiquement à aucun groupe humain. Hélas, les fantasmes n'ont rien à voir avec la science ou la simple observation. Mais ce n'est que le dernier avatar d'une haine dont les racines profondes sont religieuses.

Le peuple d'Israël, inventeur dans un monde païen tolérant de cette bizarrerie qu'est le monothéisme, s'est d'abord attiré la haine du conquérant romain parce qu'il était le seul à refuser de sacrifier au culte civique de l'Empereur, alors que Rome recevait dans son panthéon tous les dieux des peuples vaincus, au point de les identifier aux siens ou de les confondre : pareille opération était impossible à « *ce peuple au cou roide* »¹, qui y perdit pour la seconde fois son indépendance et son temple. Mais cette première cause d'une judéophobie dont l'humanité n'est pas guérie appartient au passé. En fait les fidèles du judaïsme, n'en finissent pas de souffrir des deux enfants qu'on lui a faits dans le dos : deux nouveaux monothéismes qui revendiquent leur filiation et leur héritage mais, comme dans le drame freudien (dont cette situation est peut-être l'une des sources), ne rêvent que de tuer leur père. À

1 Exode 33,3,5 et 34,9 Deutéronome 9,6,13

partir de là, les souverains chrétiens et musulmans se sont souvent faits les protecteurs intéressés des juifs, dont les plus savants ou les plus habiles (les « juifs de cour ») accédaient à de hautes fonctions. Mais ils n'empêchaient pas et quelquefois provoquaient ou encourageaient (au moins en Occident) les manifestations hostiles du sentiment populaire, sentiment exacerbé par le fait que les deux religions interdisant le prêt à intérêt, confondu avec l'usure, les juifs se trouvaient les seuls à pouvoir faire office de banquiers et, toujours menacés de massacres ou, en pays catholiques, d'expulsion, étaient généralement confinés dans certains métiers, commerce et artisanat. Bien que leur masse fût pauvre, voire misérable, l'image du riche usurier se superposa bientôt à celle du juif, ce qui aboutira à l'apparition, au XIX^e siècle, en France, d'un antisémitisme au sein d'une certaine gauche qui associe judéité et exploitation du peuple. C'est aussi l'époque où se mettent en place les théories pseudo-scientifiques du racisme, dont on connaît les développements. L'inventaire rapide des sources de cette vieille névrose permet d'envisager les remèdes.

Aucun ne doit être négligé, de la répression, insuffisante mais indispensable pour limiter les dégâts et assurer le présent, à l'information médiatique et à l'enseignement pour préparer l'avenir.

– Il est évident que la République ne doit pas baisser la garde, mais appliquer sévèrement les lois à tous ceux qui les enfreignent par la violence physique ou verbale, y compris aux politiciens qui « dérapent » et aux journalistes qui les y encouragent et se flattent d'avoir créé l'événement du jour, sans même songer à désapprouver leurs propos : car on n'est plus dans le domaine de la liberté d'expression, mais dans celui de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

l'appel au meurtre ;

- Une action politique efficace doit être entreprise pour aider à l'intégration des immigrés, au lieu de la contrarier : ce sujet a été développé dans un précédent article ;
- On attend sans doute beaucoup trop de l'enseignement de la Shoah par l'école et par les médias : à l'école, le choc salutaire provoqué par la parole directe des derniers rescapés ne sera bientôt plus qu'un souvenir, avec la disparition des derniers témoins. D'autre part cet enseignement, relayé de façon obsessionnelle par les médias, est souvent perçu par les populations défavorisées comme l'un des privilèges accordés aux juifs, dont la bonne intégration fait naître des jalousies que Dieudonné et consorts exploitent à leur profit, et comme un élément de la propagande sioniste. Il n'est certes pas question d'y renoncer mais, pour contrer ces effets, de cesser de présenter la Shoah comme une catastrophe inattendue et de la remettre en contexte en l'associant à la découverte des origines très lointaine de la persécution des juifs et de l'ostracisme qui les a poursuivis sous des prétextes divers et à l'enseignement de leur l'histoire en France, sans faire l'impasse sur la colonisation ; on peut la résumer ainsi :
 - longtemps humiliés et souvent persécutés, ici comme ailleurs, ils ont accédé à la citoyenneté française en 1791 (loi votée le 28 septembre par l'Assemblée nationale et ratifiée le 13 novembre par Louis XVI) ;
 - le décret Crémieux de 1870, qui concerne les 35 000 juifs d'Algérie, en est la suite logique, non sans arrières-pensées du colonisateur, qui exigera des musulmans qui souhaiteraient aussi devenir citoyens français qu'ils en fassent la demande à l'âge de vingt ans, démarche que l'administration se gardera bien d'encourager : diviser pour régner est une vieille recette,

et l'on ne pouvait donner la citoyenneté française à des « indigènes » qu'on venait de coloniser et que l'on continuait à spolier et opprimer ;

- les Français d'origine juive ont joué le jeu, et ont préféré se désigner non plus comme « juifs » mais comme « israélites », signifiant par là qu'ils ne se distinguaient des autres citoyens que par leur religion, sauf bien sûr pour les antisémites, minoritaires mais virulents, comme dans l'affaire Dreyfus, dont le parti judéophobe sortira finalement écrasé ;
- la défaite de 1940 est pour les anti-dreyfusards l'occasion d'une revanche inespérée, le régime de Vichy abroge le décret Crémieux dès le 7 octobre en soumettant les juifs à un statut particulier, et charge sa police de les livrer aux occupants pour les déporter. Pourtant les juifs, parce qu'ils sont depuis longtemps français, reçoivent du reste de la population une aide assez efficace pour échapper dans leur majorité (75%) au sort qui leur est promis². Les juifs étrangers ou récemment naturalisés, plus faciles à repérer et restés groupés, ont fourni le plus gros contingent de victimes.
- Si ces diverses formes de lutte contre l'antisémitisme sont indispensables, sa virulence dans nos sociétés ne diminuera que lorsque la crise multiforme dont on a parlé, qui égare tant d'esprits, sera résolue.
- Restent à extirper les racines religieuses du mal, tâche qui échoit aux seuls croyants. La papauté s'y est employée, les protestants français, religion minoritaire, ont reconnu depuis longtemps dans leurs concitoyens juifs des frères persécutés comme ils l'ont été. Du côté de l'islam de France, on voit se dessiner les mêmes efforts. Mais l'intégrisme, qui fait les ravages que l'on sait dans l'islam, survit parmi les chrétiens. Il prend la forme

2 Écouter à ce sujet le [débat Sémelin-Paxton](#)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

étrange et perverse du « sionisme chrétien », en particulier parmi les protestants évangéliques qui, croyant reconnaître dans la résurrection de l'État d'Israël la réalisation de prophéties bibliques, encouragent et soutiennent l'intégrisme judaïque le plus agressif et le plus borné.

L'humanité se délivrera-t-elle un jour de ce cauchemar ? La question se pose pour bien d'autres plaies que l'histoire lui a infligées et qui suppurent encore. Avec la mondialisation, on voit se développer dans certains pays (Japon, Europe orientale) un antisémitisme sans juifs. Faut-il désespérer de notre espèce ? Non, mille fois non, mais lutter sans relâche.

Lundi 23 février 2015

De tout et de rien

Il y a des semaines comme ça, où il ne se passe rien qui mérite d'être commenté – qui se soucie encore des exploits de Daech, chrétiens enlevés, héritage culturel détruit ? – la barbarie, à force de vouloir se surpasser, finit par laisser indifférent, du moins quand elle sévit au loin. Il arrive même qu'elle se banalise à tel point qu'on finit par utiliser des barbares (Assad et sa clique criminelle) contre d'autres... Il y a aussi des semaines où l'on n'a rien fait ou découvert qui mérite vraiment qu'on en parle. Mais un chroniqueur croit n'avoir jamais le droit de se taire : n'ayant rien à dire, le Témoin gaulois se met alors à parler de tout et de n'importe quoi : inutile donc, ô lecteur, de pousser plus loin, il est temps de zapper, en tous cas te voilà prévenu !

Il y a d'ailleurs bien des gens comme l'auteur de ces lignes qui ne savent pas s'arrêter quand cela s'impose. Du moins ont-ils, eux, le mérite d'avoir fait, dans un passé proche ou plus souvent lointain, œuvre belle, ou utile, ou amusante. Mais comme ils ne vous préviennent pas de l'épuisement du filon qu'ils exploitent, et que trop souvent la critique s'en garde pour des raisons diverses – on ne veut pas faire de peine à l'auteur, ou se brouiller avec l'éditeur qui priverait votre journal de ses publicités et vous-même de ses livraisons gratuites, ou tout simplement on n'a pas lu l'ouvrage, faisant confiance à la signature et aux commentaires de l'éditeur, sur lesquels on brode – vous voilà piégé, regrettant moins vos deux ou trois dizaines d'euros que le temps perdu et l'embarras de ne savoir que faire d'un exemplaire qu'on ne peut décemment offrir à un ami, et dont personne ne veut plus, même au kilo ! Tel pourrait bien être le cas d'Arturo Pérez-Reverte dont, ayant lu avec plaisir *Le Tableau du maître flamand* (1993) et émerveillé par *Le*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Peintre de batailles et *Un jour de colère* (2007), on tombe de très haut en ouvrant le superficiel et fastidieux *Tango de la vieille garde* commis en 2012. Cette médiocre histoire d'un danseur mondain vous tombe des mains au bout de quelques pages, et ce serait beaucoup d'héroïsme et de temps perdu que vouloir en achever la lecture : autant le jeter ! Il est vrai que d'autres auteurs vous offrent des surprises inverses : alléché par *Les Hérétiques* (2013), le Témoin gaulois, qui croyait connaître l'essentiel de la vie de Trotsky et n'aime guère les biographies, a lu avec autant de plaisir la vie romancée, mais fort bien documentée, de *L'homme qui aimait les chiens* (2011) ; désireux de connaître les œuvres antérieures de Leonardo Padura Fuentes, des romans policiers que la critique porte au zénith, il est tombé de haut avec le sordide *Electre à La Havane* (1997) : on ne l'y reprendra plus, du moins dans cette veine et pour cette période !

Autant donc revenir à l'Histoire : réflexion faite, le livre de Laborie *Le Chagrin et le venin* dont il a rendu compte doit probablement ses défauts, comme on le lui a suggéré, à l'absence d'esprit de synthèse : dommage, mais cela ne lui retire rien de son intérêt. Lu aussi, à la suite d'une interview télévisée, le livre de Marceline Loridan-Ivens, *Et tu n'es pas revenu* (2015). La première partie était entièrement déflorée par cette émission, et n'est qu'un récit parmi d'autres d'une rescapée d'Auschwitz (convoi 70, 1944 : celui de Léon Ichbiah et de Simone Weil), mais la deuxième partie est l'histoire passionnante d'une réinsertion difficile, et finalement réussie par le choix généreux de se mettre au service des autres, avec l'aide du naïf mais également généreux Joris Ivens, son second mari. C'est une émission de France-Culture qui m'a conduit enfin à lire *Le Paris du Moyen Âge*, petit ouvrage collectif riche en informations sur des découvertes récentes. Ainsi ai-je

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

appris que le haut moyen âge ne prenait ses saints que dans l'aristocratie. Encore fallait-il qu'ils fussent en outre martyrs, si bien que longtemps Paris, converti au IV^e siècle conformément à la nouvelle politique de Rome, et donc sans douleur, n'eut pas de saints ! Il fallut qu'on en invente deux siècles plus tard : Saint Denis, priez pour nous ! Signalons que ce livre est bellement illustré, ce qui ne gêne rien.

À propos d'images, les expositions parisiennes sont d'un accès de plus en plus difficile, surtout en période de vacances, où l'affluence se fait vraiment dissuasive. À telle enseigne que le malheureux Témoin s'est cassé le nez deux fois en une semaine : à la Pinacothèque pour Klimt, jadis découvert à Vienne, mais qui vaut bien un rappel, et au Musée d'Art moderne pour Sonia Delaunay, visite remise à l'avant-dernier jour de l'exposition où une foule stoïque, bravant le froid et la pluie, nous a mis en fuite. L'aurions-nous aimée ? C'est une grande coloriste, mais cela ne suffit pas forcément : depuis le début de l'année, le Témoin gaulois vit dans la familiarité d'un calendrier qui présente de belles reproductions de Picasso, époque cubiste. Cette présence constante des œuvres dans votre environnement est, comme l'indiquait jadis un critique d'art, la meilleure manière de les mettre à l'épreuve. On a dit que le cubisme avait introduit une conception nouvelle de la perspective en multipliant les points de vue sur une même toile : foutaise ! Picasso fait de la « provoque » en dessinant n'importe comment, pour s'amuser et épater le bourgeois ! Il y a parfaitement réussi, et depuis, sous des formes diverses, bien des peintres n'ont pas fait autre chose, y compris les « artistes » en vogue qui ne se donnent même plus la peine de peindre ou de sculpter. Témoin gaulois, décidément, tu vieillis !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Impossible de quitter les images sans revenir sur la destruction des statues assyriennes du musée de Mossoul. On regarde, impuissants, et on s'indigne. Et pourtant, « *il n'y a rien de nouveau sous le soleil* » Tous les révolutionnaires, des sans-culottes qui vandalisaient les cathédrales aux génocidaires de Pol Pot partagent la même croyance : « *Du passé faisons table rase* », disent-ils, et tout ira mieux. Ce qu'ils ignorent, c'est que nous portons en nous les pires pulsions venues du passé, celles de l'agressivité, de la violence, de la destruction et de la mort, qu'ils déchaînent et que l'art transcende.

Lundi 2 mars 2015

De la vraisemblance

Enfoncer les portes ouvertes est, comme on l'a sans doute remarqué, l'un des sports favoris du Témoin gaulois : il s'y livre avec autant d'ingénuité que de bonheur. Je parle du plaisir qu'il y prend, bien sûr, non de je ne sais quelle élégance très improbable dans un tel exercice, et encore moins des sentiments éprouvés par ses lecteurs, qui trop rarement les lui font connaître et sont portés à l'indulgence. Il se posera donc, cette semaine, le problème de la vraisemblance dans la fiction.

À cela, une raison fortuite : vendredi dernier, à quelques heures d'intervalle, il s'est dit à propos d'un film puis d'un livre : « l'intrigue n'est pas vraisemblable » et il s'est rendu compte à cette occasion que, premièrement, il avait toujours eu, dans ses essais de fiction, le souci de la vraisemblance, même quand il s'agissait de nouvelles fantastiques ! Et deuxièmement, qu'il se sentait *a priori* bien en peine de définir ce qui est vraisemblable. Bien entendu, cette inconséquence n'intéresse que lui, et si les livres en question n'ont été publiés que sur Internet, c'est parce que l'auteur avait bien conscience qu'ils ne méritent pas qu'on abatte pour eux de beaux arbres : contrairement au monde animal dont nous sommes l'un des plus vilains spécimens, le monde végétal ne produit que de la beauté. Pourtant, il lui fallait y voir clair, et il ne connaît pas de meilleure manière d'y parvenir que l'écriture, qui favorise la rigueur et la concentration. Voilà donc sous quel prétexte futile il s'attaque à ce problème au risque d'abuser de la patience de ses lecteurs.

La lecture du livre de Pascal Mercier, *Train de nuit pour Lisbonne*, étant à peine engagée, on ne parlera cette fois que du film : il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

s'agit de *Mon Fils*, du grand réalisateur israélien Eran Riklis (*La Fiancée syrienne*, *Les Citronniers*), qui en a écrit le scénario avec le Palestinien Sayed Kashua, avant qu'il ne quitte Israël et s'exile définitivement aux États-Unis pour donner une vie normale à ses enfants, à partir de deux romans de ce dernier : *Les Arabes dansent aussi* (*Dancing Arabs* est le titre anglais de *Mon Fils*) et *La Deuxième Personne*. D'après le site *Allociné* (interview du 15 février 2015) qui sera notre seule référence, le premier livre a fourni la matière de l'enfance d'Iyad, un petit Arabe israélien, fils d'un cueilleur de fruits réduit à ce métier par sa participation à une action terroriste (désignation qu'il refuse, se déclarant combattant) qui a mis fin à ses études. Iyad, envoyé par son père dans un lycée israélien prestigieux, s'imposera par son intelligence et son caractère tout en ayant beaucoup à souffrir du racisme ordinaire, et fera la conquête d'une jeune juive, Naomi, ou plutôt sera dénié par ses soins. Mais on ne se propose pas ici de faire la critique de ce film ou de le raconter. Il suffit donc de saluer l'humour sans vulgarité et la satire sans concessions et sans images brutales ou sanglantes de cette société violente, et la merveilleuse direction d'excellents comédiens comme Tawfeek Barhom (Iyad), Yaël Abecassis (Edna, la mère de Yonatan), Michael Moshonov (Yonatan, atteint d'une maladie rare qui finira par le paralyser – on peut y voir un symbole - et qui sera le seul ami juif d'Iyad) et Ali Suliman (le père d'Iyad), sans oublier Marlene Bajali (Noami) dans un rôle plus conventionnel. Pourtant le scénario, dont le Témoin gaulois ne savait pas alors qu'il était le produit d'un bricolage lui a paru d'emblée tordu et il a cru y relever deux graves invraisemblances. La première concernait le choix de carrière de Naomi – le renseignement – qui cadrerait bien mal, lui semblait-il, avec son choix amoureux non conformiste. Or Eran Riklis se flatte d'avoir raconté « une histoire d'amour réaliste » : « ce qui m'intéressait surtout ici,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

c'était le passage à l'âge adulte. Et c'est amusant car nous connaissons les codes de ces films – le premier amour, qui est d'abord le plus grand amour puis une déception». Au fond, notre spectateur naïf s'était laissé entraîner par le récit (qui à ce niveau fonctionne à merveille), identifier au héros et avait superposé à ces codes, qui en effet correspondent à un schéma souvent vérifié dans la réalité, le cliché suivant : une jeune juive israélienne qui s'éprend d'un Israélien arabe est nécessairement une fille généreuse et dégagée des préjugés de son milieu et de son temps. Mais il se peut aussi bien qu'elle n'ait été attirée que par le piment bien connu que la transgression des interdits ajoute à l'expérience amoureuse et que sa passion sensuelle n'ait jamais eu la profondeur de celle de son partenaire dont c'est la première histoire d'amour et qui lui sacrifie le confort d'études bien encadrées. En révélant à Iyad ses vrais rêves de jeune fille, Naomi achève l'éducation sentimentale du jeune garçon. « *C'est triste, mais réaliste dans ce genre de relations* » conclut avec raison notre auteur.

La seconde invraisemblance, dont le second roman serait donc à l'origine, réside dans le fait qu'Iyad finira par usurper l'identité de son ami, le pauvre grabataire Yonatan, dont le lycée l'a chargé de s'occuper. Dans un premier temps, c'est à l'insu des intéressés, mère et fils, qu'il ouvre au nom de celui-ci un compte bancaire afin de percevoir sa paye de serveur sans révéler qu'il est musulman à son employeur juif. Puis avec la complicité de la mère de Yonatan, il utilise la carte d'identité de son ami pour esquiver les contrôles humiliants de l'armée, opération facilitée par leur vague ressemblance. Passe encore. Mais après sa rupture avec Naomi et son départ pour Berlin où il poursuit ses études, il revient en Israël à la mort de Yonatan, dont il organise les obsèques musulmanes sous son nom, avec la complicité d'Edna,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

et prend l'identité de Yonatan Abrami. Cette conclusion a sans doute une portée symbolique : Palestiniens et Israéliens, ces ennemis irréconciliables que tout paraît opposer et vouer à une haine inexpiable, sont en fait si proches, si semblables, qu'ils sont interchangeables. Oui mais, et c'est là que le bât blesse, on ne voit pas ce qu'Iyad y gagne. S'il a choisi de vivre en Europe, peu importe qu'il soit juif ou musulman. Et s'il revient en Israël, ne serait-ce que pour voir sa famille à laquelle il reste très attaché, et qui continue de l'aimer et de placer en lui tous ses espoirs, il va au devant de difficultés insurmontables. L'invraisemblance de cet échange serait sans importance si le film évoluait dans un registre résolument symbolique, mais on est au contraire, du fait du décor naturel, du jeu sensible et tout en nuances des acteurs et de la conduite du récit, dans l'ordre du « réalisme » le plus traditionnel, aux codes desquels on a vu que le réalisateur, Eran Riklis, se réfère très explicitement. Et ça ne passe pas !

En conclusion, on voit qu'est vraisemblable dans la fiction ce qui correspond à notre attente, c'est-à-dire ce qui est conforme soit à notre expérience, soit à nos préjugés, ce que l'on sait au moins depuis Boileau : « *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable* ». Mais il est une autre source de vraisemblance qui est la présence, dans le style du récit et les codes auxquels il recourt, d'un minimum de cohérence.

Lundi 9 mars 2015

Médecins

*Au docteur N. L.-M. et à tous ses collègues
à qui le Témoin gaulois doit la prolongation
d'une vie qu'il n'est nullement pressé de quitter.*

Les chimpanzés, ces cousins à la fois si proches et si lointains dont nous hâtons l'extinction tout en œuvrant avec ardeur à la nôtre, savent recourir aux plantes médicinales, et les chiens et les chats savent au moins se purger. Mais en instaurant la division du travail, l'homme est passé de l'automédication à la médecine. Si nous ne lui faisons pas l'honneur de la considérer comme le plus vieux métier du monde, celle-ci figure certainement parmi les plus anciens, et nous y avons tous recours, un jour ou l'autre.

À dire vrai, la médecine a fait un long détour, de l'observation avisée pratiquée par les primates à la démarche scientifique. L'ivresse du pouvoir, le charlatanisme et l'aptitude à édifier des constructions intellectuelles aventureuses, caractéristiques d'*homo sapiens*, sont la cause de ces méandres, de même que les fantasmes religieux continuent à égarer une bonne part de l'humanité, avec les effets que l'on sait. Pour nous en tenir à la médecine, on voit aujourd'hui coexister des sorciers assez maladroits pour mutiler leurs patients au cours de bizuthages initiatiques un peu rudes qui culminent en des circoncisions très risquées, et des chirurgiens assez habiles pour restituer leur virilité aux jeunes victimes de leurs collègues en leur greffant le pénis de morts bien frais : l'Afrique du sud n'a pas le privilège de tels contrastes. Entre les deux, il y eut les divagations de cette fausse science qui conduisit les médecins du temps de Molière à tuer leurs patients à force de purges, de clystères et de saignées. Comme toute puissance à la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

fois crainte et sollicitée, le corps médical a été la cible de moqueries souvent justifiées, des ânes savants et solennels du *Malade imaginaire* aux manipulateurs pervers genre *Knock*, autres figures redoutées du totalitarisme triomphant. Et pourtant...

Et pourtant, les médecins ont toujours apporté à leurs patients la guérison de leurs maux ou, à défaut, leur soulagement et l'espoir qui aide à vivre. Longtemps, cela a surtout dépendu de ce qu'on appelle aujourd'hui, d'un mot trop souvent galvaudé mais qui trouve ici son application, de leur charisme, c'est-à-dire de leur aptitude aux relations humaines, de la confiance qu'ils savaient inspirer. Que leur action, comme la plupart de leurs médicaments, ait tenu à un effet *placebo* n'y change rien. Au XX^e siècle, la médecine offrait une galerie pittoresque et étonnamment diversifiée de praticiens, du médecin mondain au médecin de campagne, mais commençait à disposer de moyens très efficaces. Son exercice relevait de l'apostolat : on appelait « le docteur » à toute heure du jour et de la nuit, et il ne manquait jamais de répondre ou de faire répondre, et d'accourir au chevet des malades s'il jugeait qu'il y avait urgence. Notre premier médecin de famille était un petit homme d'une élégance déjà surannée, dévoué et expérimenté, au visage fin, avec de belles moustaches en brosse et une allure – chapeau melon, costume trois pièces et col dur – qui évoquaient à la fois Chaplin et les Dupondt ; chez lui, on était médecin de père en fils, et ses descendants exercent encore. Pendant la guerre de 1939-1945, le jovial docteur Pouget de Montreuillon avait conservé le privilège d'utiliser sa voiture, ce qui renforçait le prestige de l'un des rares notables que fréquentaient les paysans ; mais on n'avait guère recours à ses talents que pour les enfants et les vieillards à l'agonie. Puis mes parents firent appel à un médecin issu d'une lignée aristocratique,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

grand et un peu triste, peut-être parce qu'il n'avait pas d'enfants, catholique fervent qui pratiquait plusieurs tarifs, de l'obole symbolique réclamée aux plus pauvres à la matraque réservée aux plus riches patients de ce quartier bourgeois. Je me souviens encore de son appréhension quand je lui amenai la très jeune fille qui serait plus tard ma femme, et de son soulagement quand il sut que ce n'était que sa gorge qui était enflée !

Aujourd'hui la profession a bien changé de visage : de notables qu'ils furent, beaucoup de généralistes sont devenus des tâcherons mal rétribués par la Sécurité sociale, enchaînant pour vivre les actes à des cadences record et les prescriptions massives de pilules colorées que leurs clients exigent. Mais les meilleurs, au prix d'un lourd travail et de beaucoup de sacrifices, excellent dans leur diagnostic et sont des sortes d'aiguilleurs qui n'hésitent pas à adresser leurs patients aux spécialistes dès que leurs problèmes exigent leur intervention. Mais ce sont aussi des chefs d'orchestre, ayant seuls cette perception globale des personnes qui échappe totalement aux spécialistes, dont les œillères sont d'autant plus serrées qu'ils sont compétents dans leur domaine. Les médecins de campagne ont disparu avec la paysannerie, laissant s'étendre des déserts médicaux dont le développement est favorisé, si l'on peut dire, par les politiques antisociales d'économies menées à qui mieux mieux par la vraie droite et la fausse gauche qui nous gouvernent. Les urgences ne sont plus guère assurées que par des hôpitaux dont les moyens sont toujours plus sévèrement rognés, et les services débordés. La rétribution des médecins dépend toujours davantage du plus mauvais payeur qui soit, l'État, et de l'institution qu'il contrôle. Le patient devient un usager exigeant, qui n'admet pas les limites inévitables de la science. Les étudiants en médecine ne rêvent plus guère que d'exercer en milieu

hospitalier.

On comprend l'inquiétude de cette corporation réduite à suivre hier, sur le pavé parisien, l'un des parcours traditionnels des manifestations populaires. Dans toutes les actions corporatives, se mêlent étroitement les revendications justifiées et la défense de rentes de situation. Mais surtout, justes ou pas, elles sont toutes insensibles à la détresse des plus faibles. Il est vrai que le tiers payant généralisé risque d'entraîner des abus – on le voit avec la C.M.U.* dont beaucoup de bénéficiaires prennent des rendez-vous auxquels ils négligent de se rendre, au grand dam des praticiens – mais pourquoi ne pas s'inspirer des médecins de jadis, et demander qu'on exige une avance strictement proportionnée aux moyens des patients, au lieu de jeter le bébé avec l'eau du bain ?

Lundi 16 mars 2015

* « *C'est la Couverture Maladie Universelle. Le droit pour tous d'accéder à une prise en charge de ses soins.* » (site CMU.fr)

Train de nuit pour Lisbonne

Les livres ont bien des façons de se glisser dans nos mains. Leur couverture parfois suffit à nous attirer, ou le nom de l'auteur, ou le titre. Ou bien c'est la critique ou un libraire qui nous ont incités à les lire ou, plus souvent peut-être, le conseil d'un ami dont nous partageons les goûts. Rien de tel dans ma rencontre du livre de Pascal Mercier* : couverture discrète, auteur inconnu, titre suggérant un banal roman... de gare. Je n'en avais jamais entendu parler, en dépit du « succès phénoménal » dont parlent les quelques lignes consacrées à l'auteur dans l'édition française. Nul conseiller fiable ne m'en a fait l'éloge, et c'est au contraire la curiosité suscitée par l'enthousiasme d'une personne proche mais dont les goûts littéraires coïncident rarement avec les miens qui m'a conduit à le lire. Et je ne l'ai pas regretté.

L'édition française signale seulement, dans une très brève notice, que l'auteur, né en 1944 à Berne, est de langue allemande et professeur de philosophie à Berlin, en dépit de son nom si bien de chez nous qu'il sent la contrefaçon. Plus explicite, la trop brève notice que *Wikipedia* lui consacre explique du moins cette contradiction : Mercier est le « nom de plume » de Peter Bieri ; elle apporte aussi les informations suivantes : il a été « Titulaire de 1993 à 2007 de la chaire de philosophie des langues de l'Université libre de Berlin » et a publié quatre romans à partir de 1995. *Le Figaro* précise que, grand linguiste, il a d'abord enseigné à Berkeley et Harvard. On y trouve aussi quelques détails amusants : comme Gregorius, le héros de *Train de nuit pour Lisbonne*, il tient la culture française pour un modèle d'élégance et a emprunté son

* *Nachtzug nach Lissabon*, Hansen, Munich, 2004, traduction française de Nicole Casanova, Maren Sell Éditeurs, 2008, 10/18

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

pseudonyme français à la firme horlogère romande de luxe *Baume & Mercier* : « *Mercier lui avait toujours plu car ce n'était pas un nom trop extravagant* » et comme Amadeu, son autre double dans le même roman, « *il adore les trains* »; enfin « *Le livre de Simenon L'Homme qui regardait passer les trains, auquel Pascal Mercier fait allusion dans 'Train de nuit pour Lisbonne, n'existe pas* ». En somme, la vie de Peter Bieri, à ceci près qu'il a parcouru une brillante carrière universitaire, est en apparence aussi prévisible et banale que celle de Gregorius, le personnage de Pascal Mercier, et l'éclaire sans surprise. Mais avant d'expliquer tout le bien que je pense de l'œuvre, je voudrais dire pourquoi, au départ, elle m'a agacé.

J'ai signalé voici quinze jours dans cette rubrique que le point de départ du récit m'avait paru hautement invraisemblable : qu'un homme parfaitement inséré dans la société où il vit puisse brusquement, un incident banal servant de déclencheur, rompre les amarres et tout planter là, cela n'a rien d'étonnant mais, me semble-t-il, ce n'est possible que de la part d'un être jeune ou dans la force de l'âge ; cela peut aussi correspondre à la crise qui surgit souvent autour de la cinquantaine. Mais qu'un vieux et respectable professeur de langues anciennes de soixante ans, aimé et respecté par ses élèves et sa hiérarchie, et qui n'a jamais levé le nez de ses précieux bouquins, déraile sans que

« *Le cas parût étrange et contre l'ordinaire* »

à son entourage bourgeois, qui ne l'en estime que davantage, cela m'a semblé bien arbitraire. Autre invraisemblance : la facilité avec laquelle tous ceux dont son enquête indiscrete réveille les souvenirs d'un passé douloureux acceptent de s'y prêter, quand on sait à quelle profondeur de tels faits sont enfouis et avec quelle vigilance ils sont ordinairement gardés. Je me suis déjà expliqué à propos de ce qu'il faut penser de la vraisemblance en littérature,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

j'y reviendrai, mais c'est sur un autre point que j'émet des réserves.

J'ai eu tout de suite l'impression d'avoir affaire à un professeur de philosophie qui avait entrepris de monnayer dans ce livre des bribes de son enseignement, suivant la mode qui sévit dans les arrières-salles des cafés philosophiques depuis que Marc Sautet l'a lancée, en 1992. Elle répond au vide des esprits à qui l'on ne propose plus, pour pâture habituelle, que l'idéologie dominante du marché capitaliste – qui ne peut convenir qu'à des comptables qui auraient perdu leur âme ou à des porcs à l'engrais - ou, depuis moins longtemps, l'ignorance crasse et la folie meurtrière des intégrismes religieux (de tous horizons). Et cette impression persiste en moi, qui n'ai pas la tête philosophique et m'efforce de penser modestement, mais par moi-même et à partir de ce que j'entends, lis et observe, et de mon expérience : la banalité en est le prix, mais je ne suis pas sûr que les professeurs de philosophie y échappent : leur virtuosité verbale peut faire illusion, mais un peu d'attention fait apparaître les lieux communs qu'ils cultivent. Sans doute est-il possible de trouver quelque mérite à ce public en quête de spiritualité, mais il me semble que la recherche d'un gourou n'est jamais loin dans ce genre de démarche. Ce n'est donc pas du philosophe que je ferai l'éloge, mais bien du romancier.

Car en dépit de ces réticences, la magie romanesque opère, le livre ouvert. Rien de plus étonnant que ce récit presque dépourvu d'événements et qui pourtant porte et entraîne le lecteur impatient de connaître la suite, comme le ferait un bon vieux polar. C'est qu'il s'agit ici à la fois d'une enquête sur ce que fut Amadeu de Prado, l'auteur d'un petit livre publié à titre posthume,

et dont Gregorius ne connaît au départ que les pensées qui y sont recueillies et le portrait qui figure sur la couverture, et d'une quête d'identité d'un vieil homme qui a cru longtemps pouvoir confondre sa personne et sa fonction de passeur des belles-lettres. Soit dit en passant, j'ai été amusé de reconnaître dans sa méthode d'enseignement la « pédagogie » pratiquée par mon second professeur d'espagnol, M. Lacaze, et qui consistait à faire lire à haute voix et traduire par ses élèves de beaux textes, en les interrompant par des commentaires que, dans le cas de Gregorius, on devine bienveillants et que l'on sait érudits. Parler de quête, en littérature, renvoie bien sûr à l'*Odyssée*, bien qu'ici l'errance se réduise à un double aller et retour Berne-Lisbonne, avec un crochet au bout du monde, ce *finis terrae* mythique. Au fil de la lecture, les références littéraires affluent. Je n'en citerai que trois. Le personnage d'Amadeu de Prado évoque irrésistiblement, pour le lecteur français, celui d'Augustin Meaulnes, à la fois par la fascination qu'il exerce sur tous ceux qui l'approchent, et par son égocentrisme destructeur. Le thème romantique récurrent du *Voyage en Orient* parcourt l'œuvre, à partir de l'Ispahan rêvée par Gregorius dans son enfance ; mais en citoyen du monde postmoderne, le vieux professeur est parfaitement conscient qu'il s'agit d'un mirage venu du passé. Enfin et surtout, le parcours de Gregorius fait irrésistiblement penser à celui de Hans Castorp, ingénieur hambourgeois dont la vie semble se confondre avec sa fonction sociale jusqu'au jour où il découvre brusquement à la fois le monde qui l'entoure et la vie intérieure. Le Portugal est *La Montagne magique* du professeur bernois. Au lieu d'y recouvrer la santé physique, il y éprouve bientôt des vertiges peut-être annonciateurs d'une mort prochaine, mais les deux romans ont une même fin ouverte, et laissent leur héros partager le sort commun de leur génération : l'un dans la boue des tranchées,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

l'autre dans la chambre d'une clinique. Libre à vous de les en tirer ou de les y faire périr : de toutes façons, leur destin est accompli.

Un beau livre, vraiment ! Et la vraisemblance, dans tout ça ? Je me garderai bien de vouloir enfermer la littérature dans une définition, mais il me semble que c'est au moins l'une des caractéristiques possibles de l'œuvre littéraire et, en général, de l'œuvre d'art, d'exister et de s'imposer dans la durée par sa cohérence interne. On voit qu'il n'est pas besoin d'être montagne (magique ou non) ou philosophe pour accoucher à grand efforts d'une souris ou d'une pensée banale.

Lundi 23 mars 2015

On m'écrit : « *Pourquoi es-tu si sévère et méprisant envers les philosophes ?* »

Reproche justifié, le texte est passablement ambigu.

Je ne songeais évidemment pas aux grands maîtres qui nous ont appris à penser, les Platon, Aristote, Spinoza, Kant, Kierkegaard, sans oublier nos chers philosophes des Lumières et bien d'autres. Mais à la confusion que l'on fait aujourd'hui en désignant par le même terme de simples professeurs de philosophie qui peuvent être d'excellents passeurs mais n'ont rien inventé. Ils ne sont pas plus philosophes qu'un professeur d'histoire n'est historien tant qu'il n'a pas publié d'ouvrage décisif dans sa discipline, ou qu'un professeur de Lettres n'est écrivain du seul fait qu'il enseigne la littérature.

Je crois avec le poète qu'il faut

« *Donner un sens plus pur aux mots de la tribu* »

ne serait-ce que pour combattre les impostures.

Mardi 24 mars 2015

Érostrate

Le récent suicide d'un pilote qui n'a pas craint d'entraîner dans la mort qu'il avait choisie l'équipage et les passagers de son avion, soit cent cinquante personnes, a entraîné une véritable tempête médiatique qui n'est pas encore apaisée à cette heure. Le Témoin gaulois n'est pas le seul à avoir pensé à Érostrate, en apprenant la cause probable du terrible accident, beaucoup de blogs y font référence, mais c'est un fait que peu de journaux y ont songé, et que ce nom n'est guère revenu sur les ondes. Voilà de quoi s'interroger.

Au milieu du XX^e siècle, les études classiques entamaient un déclin inexorable, amorcé dès 1902 par la création d'un bac D (langues-sciences) dit « moderne », c'est-à-dire que latin et grec, langues « classiques », ne figuraient plus au programme. Pourtant, les « humanités » ont longtemps dominé notre enseignement secondaire. Même au cours complémentaire, une sorte de collège du pauvre où l'on poursuivait des études courtes, de la sixième à la troisième, et dont les enseignants étaient des instituteurs, une profonde déférence subsistait vis-à-vis de la culture classique, et je me souviens de l'embarras cruel où je plongeai, bien involontairement, notre excellent professeur de français à propos de la réplique de Vadius s'adressant à Trissotin, à l'acte III, scène 3 des *Femmes savantes* :

« On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*. »

C'était en classe de quatrième, et nous lisions cette pièce dans l'édition des *Petits classiques Larousse*. Une note, au bas de la page, visiblement destinée à montrer l'esprit du commentateur et non à éclairer l'élève ou le maître ignorants, relevait que le discours des deux parasites offrait un bel exemple de leur *pathos*, et que leur

ithos n'était guère édifiant, ou quelque chose de ce genre. Quand je vins demander, après la classe, à mon pauvre maître de m'expliquer cette note, il fut fort en peine de le faire (ce qui peut arriver à tout enseignant, et on s'en tire en reconnaissant sa lacune et en priant l'élève de faire lui-même la recherche), et si honteux de ne pas savoir le grec qu'il me renvoya dans un bredouillement, me disant de ne pas y attacher d'importance. Aussi me demandé-je si l'*ithos* n'était pas une obscénité ! De nos jours, je suppose qu'un élève trouvera tout seul sur Internet l'explication de l'ATILF : « *ANC. RHÉT. Partie de la rhétorique qui traite de l'impression morale que doit produire l'orateur sur l'auditeur, par opposition à pathos (qui traite des moyens propres à émouvoir l'auditeur). (Dict. XIX^e et XX^e s.).* On est bien loin de cet impérialisme des langues anciennes, mais la technologie met plus aisément à notre portée les briques de la culture humaniste tout en la noyant aveuglément dans la masse des données issues d'autres cultures : je relève ce fait, mon constat ne comporte ni nostalgie (et pour cause) ni approbation. Il me semble qu'une nouvelle culture reste à inventer à partir de tous ces matériaux. Peut-être en voit-on l'ébauche chez certains artistes comme Haruki Murakami, l'auteur de *La Fin des temps* ?

On connaît l'histoire d'Érostrate, cet habitant d'Éphèse qui incendia le temple d'Artémis, l'une des sept merveilles du monde, afin de se rendre célèbre. Ses concitoyens crurent le punir en interdisant de citer son nom, ce qui se révéla un excellent moyen de le faire connaître. Cela se passait en 356 avant notre ère, il y a 2371 ans ! L'entreprise du copilote Andreas Lubitz et l'explication qu'on en donne y font irrésistiblement penser : selon son amie Maria M. il se flattait, un jour, de faire « *quelque chose qui changerait le système* » si bien que « *tout le monde connaîtrait [s]on nom* ». On est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

consterné par l'inconsistance du personnage : de quel « système » s'agissait-il ? Le seul qui risque d'être modifié par son geste est le système de sécurité des avions, déjà certaines compagnies placent trois personnes dans le cockpit pour éviter qu'il ne soit à certains moments contrôlé que par une seule. Quant à la renommée, on ne fonde pas deux fois le même mythe : il n'y a pas place dans l'Histoire pour deux Érostrate ou deux Œdipe, tout au plus observera-t-on des sujets qui présentent quelques problèmes avec le complexe d'Œdipe ou le syndrome d'Érostrate. Puis nos sociétés, rassurées par ces étiquettes qu'elle leur auront collées, s'empresseront de les oublier, les passant par pertes et profits. Rien de moins inventif que les figures de la folie.

Celles de la « gloire » ne le sont guère plus, mais leur répétition est écœurante. Érostrate a commis son forfait l'année de la naissance d'Alexandre le Grand. Quel nouveau « grand » conquérant assoiffé de « gloire » et de sang nous est né en 2015, où tant de petits tyrans exercent déjà leurs talents parmi nous ?

Lundi 30 mars 2015

Lutte des classes

Quelle que soit l'issue de la grève en cours à Radio-France, elle aura admirablement illustré l'impasse à laquelle aboutit la prétendue « révolution néo-libérale » des années 1970-1980, qui ne fut qu'une contre-révolution, lancée à la faveur de la défaite sans appel de cette expérience de capitalisme d'État que Staline a osé qualifier de « socialisme réel ». Contre-révolution qui s'est opérée au profit des plus riches, toujours plus riches, et au détriment des plus pauvres, toujours plus pauvres, conformément à la loi marxiste de paupérisation absolue.

Car de quoi s'agit-il, dans ce conflit interminable que la presse et la télévision ont, semble-t-il, longtemps ignoré, comme s'il était possible d'occulter un événement qui touche quotidiennement des millions de téléspectateurs ? L'éditorial sournois du journal *Le Monde* daté du 3 avril, intitulé *Radio France, l'oubli du service public*, feint hypocritement de renvoyer dos à dos « tous les acteurs » :

- « *les directions successives* » responsables de dépenses excessives : ce texte met sur le même plan la masse salariale, l'existence de deux orchestres et la mauvaise gestion des travaux, le service public de la culture étant considéré comme une entreprise comme les autres, sommée de faire des bénéfices (au profit de qui ?) alors que ce n'est évidemment pas son objet ;
- *l'État* qui n'a pas su préparer les esprits car, c'est évident, « *la réduction des dépenses publiques est une nécessité* » ;
- *les grévistes* qui sont expédiés dans un court paragraphe : *Le Monde* trouve « *incompréhensible* » leur mouvement dans lequel « *on ne discerne aucune revendication possible* ». Et de condamner ce « *désir d'immobilisme, pour ne pas dire de conservatisme* » ! Et de rappeler au service public qu'il est « *une entreprise au service de ses*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

auditeurs, qui sont aussi, comme contribuables, ses principaux financeurs. »
On ne saurait mieux ni plus servilement résumer le point de vue de la « classe politique », de l'extrême droite au parti « socialiste », et des maîtres qu'elle sert. Pourtant, si le discours des grévistes n'est guère audible dans les grands médias, il n'en est pas moins clair, et la comparaison permet de mieux comprendre les enjeux non seulement de cette grève, mais de la phase actuelle de la lutte des classes qui voit enfin les travailleurs relever la tête.

On trouvera à ce sujet un excellent enregistrement réalisé en Février - mars 2015, à Radio France, qui réunit des « *Extraits d'Assemblées Générales et de rencontres entre les salariés et la direction de Radio France éclairés et analysés par Danièle Linhart et Vincent de Gaulejac, sociologues du travail.* » Dans une ambiance qui rappelle celle des A.G. de mai 1968, gens de radio et techniciens de tous niveaux affrontent, dans un dialogue de sourds, les médiocres gestionnaires qui les oppriment. D'un côté, des salaires médiocres et bloqués, sans commune mesure avec les traitements perçus de l'autre. Gaulejac relève qu'il en est de même à l'université, où une DRH (directrice des ressources humaines) débutante touche deux fois autant qu'un chercheur en fin de carrière. D'un côté, l'opposition à l'externalisation des tâches, confiées à des entreprises qui font un bénéfice substantiel en exploitant au maximum une main-d'œuvre sans défense de « gens de peu », qui tombent ainsi dans la précarité, de manière à permettre au « service public » de substantielles économies, politique suivie dans toutes les branches, fait remarquer le sociologue, en particulier dans les hôpitaux, où les gens de métier sont subordonnés à des comptables myopes qui n'ont pas d'autre but que de réduire les coûts. À un musicien qui s'indigne d'avoir vu interrompre un concert « *pour faire passer des top-modèles* », ce qu'on

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

n'avait jamais vu, l'administratrice répond par la nécessité de faire de l'argent ! Ce qui s'est développé, à la Radio comme dans tout le service public et dans toutes les entreprises, c'est une culture du mépris fondée sur le renversement des valeurs : désormais, l'entreprise n'est plus au service de l'humanité, ce sont les femmes et les hommes qui y travaillent qui sont à son service. Sous le voile de la rentabilité se cache l'avidité sans limite du petit nombre de personnes qui en profitent, et de leurs dévoués serviteurs. La notion de Service public est si étrangère à ces derniers qu'ils ne comprennent pas qu'une entreprise puisse avoir pour objectif d'éduquer, d'informer et de distraire ou de soigner, le principal étant à leurs yeux d'équilibrer les comptes. Comme ils ne voient pas ou ne veulent pas voir que cet équilibre se fait au détriment de ceux qui travaillent ou sont réduits au chômage, et qu'ils jettent à la rue sans états d'âme, de leurs bureaux climatisés, on voit mal en effet quelles propositions les grévistes pourraient faire qui puisse « *servir de base à une négociation sérieuse* », comme le réclame l'éditorial du *Monde*. À travers le mépris dont font preuve leurs interlocuteurs grassement rétribués, perce le sentiment que journalistes, artistes, techniciens et tout ce personnel par qui l'entreprise existe, sont une sorte de poids mort, et qu'elle se porterait bien mieux sans eux !

C'est contre ce système absurde, cette injustice, cette ignorance et ce mépris que se dressent les grévistes. Et l'État, dans tout cela ? Conformément à sa nature, analysée par Karl Marx (encore lui), il exprime le rapport de forces qui s'est établi dans la société mondialisée à la fin du XX^e siècle. Seul détenteur « légitime » de la violence, cet appareil opprime les plus faibles. Peu importe que le détenteur actuel de ce qu'on nomme le pouvoir se croie, sincèrement ou non, « de gauche », et qu'au nom des ses

« valeurs » il se soit donné pour règle de ne pas intervenir dans le choix, par un C.S.A. dont les membres ont été désignés par la droite, d'un responsable issu des écuries de Sarkozy et de Frédéric Mitterrand, et dont la voracité n'a d'égale que l'incompétence : si la ministre de tutelle ose seulement s'impatienter de son immobilisme, c'est le camp d'en face qui vole au secours de son poulain, conformément à un jeu de rôles convenu. Mais sur le fond, c'est-à-dire sur l'idéologie qui justifie l'appauvrissement et la précarisation des neuf dixièmes de l'humanité, on chercherait en vain la moindre divergence : on sort des mêmes écoles, où l'on a appris que le capital doit fructifier et qu'il est criminel de le soumettre à l'impôt, c'est-à-dire de l'obliger à participer au bien-être de ceux qui le produisent, et ce sont le hasard, les rencontres, l'occasion, qui ont déterminé l'appartenance à l'un des deux clubs, droite ou prétendue gauche. Cette situation ne peut durer, et partout dans le monde se manifestent l'impatience et la colère des victimes, hélas souvent dévoyées par des charlatans comme Le Pen et son clan ! Les médias sont particulièrement sensibles aux mouvements de fond des sociétés, qu'ils pressentent et amplifient. En février 1968 éclatait l'affaire Langlois qui mobilisait le monde du cinéma pour la défense de la Cinémathèque et de son fondateur et opposait – déjà – une conception culturelle du 7ème art au point de vue strictement gestionnaire du Ministère. Ceux qui ont vécu ces événements, que rappelle la première séquence du film *Baisers volés*, de Truffaut, se souviennent qu'ils leur sont ensuite apparus comme les prémices de ceux de mai.

Personne ne croit plus aux lendemains qui chantent, et seuls des démagogues ou des diplodocus s'imaginent ou veulent nous faire croire que le salut est dans le collectivisme. Puisque l'histoire est bien cette balance, cette « *branloire pérenne* » que haïssait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Montaigne, puisqu'il n'est pas de paradis sur terre, il nous reste à renoncer au piège de l'individualisme et à retrouver les voies de la solidarité et le goût du combat pour imposer malgré tout un peu plus de justice, et faire reculer les forces qui ont forgé l'enfer où tant d'innocents sont plongés. Le temps de la résignation est passé.

Lundi 6 avril 2015

Géohistoire

Le petit livre de Christian Grataloup, *Introduction à la géohistoire*, (2015, Collection *Cursus*, Armand Colin) est de ceux qu'on ne peut résumer en quelques pages. Présenté modestement comme la « boîte à outils » de *Géohistoire de la mondialisation - Le temps long du monde* paru chez le même éditeur en 2010 dans la Collection U, c'est un petit manuel (232 pages) d'initiation au nouveau regard que posent les historiens sur leur discipline et aux méthodes qu'ils élaborent. Trop dense pour être résumé, trop technique pour qu'un simple amateur puisse évaluer toutes ses démarches, il ne me laisse pas d'autre possibilité que de livrer ingénuement les quelques réflexions qu'il m'inspire, et à engager le lecteur curieux à y aller voir de plus près.

Commençons à ras de terre. On comprend que les médias, avides de pittoresque, suivent avec passion les hypocrites querelles de la médiocre tribu Le Pen. Mais que la majorité des Français les plus malmenés par la mondialisation cherchent un refuge auprès de la famille d'un millionnaire (comme si l'on pouvait faire fortune autrement qu'en exploitant, par la violence ou par la ruse, le travail d'autrui ?), un histrion qui n'a jamais fait rien d'autre que battre l'estrade et vendre des chants nazis, cela paraît passer l'entendement. L'ouvrage en question fournit la clé de ce mystère en rappelant que l'histoire, telle que l'école républicaine la présente dans l'enseignement primaire n'est qu'un vieux « *roman national* » élaboré en un temps où l'horizon de l'État-Nation (récemment inventé) paraissait indépassable, et qu'il fallait entreprendre des études secondaires pour passer à une vue plus large – euro-centrée – de l'histoire. Soit dit en passant, cette dernière peut très bien s'accorder avec les romans nationaux,

moyennant quelques retouches. Ce qu'ont en commun Le Parasite et ses électeurs, c'est l'inculture : on peut manier avec aisance et ostentation, pour épater la galerie, l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif tombés en désuétude à l'oral et même à l'écrit au siècle dernier et être parfaitement ignorant de l'histoire, sur laquelle tout discours politique repose. Le propos de Grataloup est de passer à un niveau supérieur, celui d'une histoire qui ne s'écrit plus à partir d'un point de vue limité (état-nation, continent), mais de celui de l'écoumène¹, qui seul convient à une humanité mondialisée.

On ne s'élèvera guère plus haut dans la réflexion en notant la satisfaction que le Témoin gaulois, qu'on sait fâché de longue date avec la géographie, a éprouvée en apprenant que le mariage indissoluble qui, chez nous, unit dans l'enseignement histoire et géographie, n'est reconnu que dans un petit nombre d'autres pays : notre auteur ne cite que le Japon et, je crois, le Chili ! Ailleurs, ces deux disciplines vivent séparément leur vie, ce qui n'est que raison : je n'ai jamais rencontré, parmi les enseignants qui m'ont formé ou ceux que j'ai plus tard côtoyés, d'historien qui soit bon géographe, ni de vrai géographe qui soit bon historien ; cette passion française de lier l'eau et le feu ne produit que des sujets boiteux. C'est que les deux disciplines recouvrent des champs différents, et ne font pas appel aux mêmes méthodes ni aux mêmes qualités. Non pas que l'histoire puisse se passer des apports de la géographie : les récits qu'elle produit sont évidemment situés sur terre, jusqu'à nouvel ordre, et ne sauraient être compris ou même construits sans recourir à une localisation précise dans cet espace (mouvant) que la géographie, discipline touche à tout, ou plutôt première science interdisciplinaire, se

1 Ensemble des espaces habités

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

charge de lui fournir, ne serait-ce qu'au moyen de ces fameuses « cartes historiques » auxquelles notre géohistorien adresse d'injustes reproches : « *Plus pernicieux encore* [que le découpage de l'histoire en « *Antiquité/Moyen Âge/temps modernes* », qui ne convient qu'à l'Europe, et que celui de l'espace en régions et continents arbitrairement définis] *est l'usage du "fond de carte". Les planisphères sont des mises en scène du Monde et se révèlent, à l'analyse, lourds d'héritages civilisationnels.* » Soit, mais rien n'empêche de recourir, selon les besoins, à des planisphères qui ne soient pas centrés sur la Méditerranée ? Les États-Nations ont toujours su se représenter au centre de la carte du monde ! Et M. Grataloup sait parfaitement « recadrer » son sujet sur les nombreuses cartes qu'il fournit à l'appui de ses démonstrations. Et puis nous sommes à l'heure de la 3D ! À tout prendre, la bonne vieille carte géographique a des vertus explicatives bien supérieures à celles des nombreux schémas originaux qui émaillent ce manuel et jettent une lumière bien obscure sur le texte !

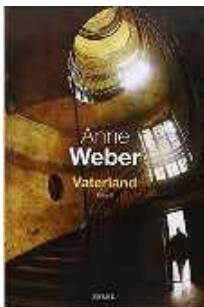
On peut donc s'étonner de l'attachement de l'auteur au néologisme de « géohistoire » pour désigner l'entreprise nécessaire de dépoussiérage, ou plutôt de refondation de la géographie et de l'histoire, trop longtemps écrites dans le cadre étriqué de la nation ou de la région, et d'un point de vue commandé par des intérêts qui n'ont rien à voir avec ceux de l'humanité prise dans son ensemble. Il rejoint ainsi le projet onusien de *Big History*, qu'il cite, ou d'Histoire et de Géographie globales, c'est-à-dire débarrassées de tout un non-dit d'intérêts particuliers et de faux concepts dont la critique s'impose. L'*Introduction à la géohistoire* en offre de multiples exemples, rappelant celles qui ont visé l'utilisation, comme cadre chronologique, de l'ère chrétienne, devenue « ère commune » par la force des armes autant que par l'avance

temporaire acquise par l'Europe dans les domaines scientifique et technique, de l'invention de cette région historico-géographique que nous appelons l'Inde, et qui ne doit son existence qu'à la colonisation par les Britanniques d'un ensemble géographique et historique hétérogène jusque-là, de la position centrale que nous attribuons à la Méditerranée dans le monde antique, alors qu'elle n'était, comme la mer de Chine, qu'une périphérie de l'Océan Indien, alors principal lieu d'échanges. De même, le rappel du rôle prépondérant de l'opposition nomades/sédentaires dans l'histoire de l'Eufrasie (pour ne pas dire « ancien Monde ») et dans la création de ses empires est pleine d'intérêt, comme son absence en Amérique et bien des informations encore peu connues du grand public telle que le peuplement de Madagascar par des populations asiatiques utilisant les pirogues à balancier, ou le caractère au moins partiellement agricole de l'économie des sociétés « indiennes » des plaines nord-américaines avant qu'elles ne domestiquent les mustangs, ces chevaux introduits par les colons venus d'Europe et retournés à l'état sauvage.

On se demandera pour finir si le recours à un jargon spécialisé est toujours bien nécessaire, ou s'il ne s'agit que d'une maladie infantile des sciences sociales : qu'apportent, par exemple, les mots *historité* et *géographicité* ? Surtout, on déplorera qu'un professeur à Paris 7 et à Sciences Po Paris soit aujourd'hui si pressé de publier qu'il soumette à ses lecteurs un texte souvent mal écrit, aux phrases boiteuses et dont l'orthographe ne semble pas avoir reçu d'autre contrôle que celui du traitement de texte. Peut-on réellement saisir dans leur complexité les relations humaines quand on est incapable de reconnaître entre les mots des rapports aussi simples que ceux du singulier et du pluriel ?

Lundi 13 avril 2015

Culpabilité



Le Témoin gaulois a rencontré sur *Facebook* une affichette d'*Amnesty International*, alors qu'il terminait la lecture du beau livre d'Anne Weber, *Vaterland* ; voilà deux manières de poser le problème de la culpabilité : qu'est-ce que se sentir coupable ? pourquoi se sent-on coupable ? et aussi, comment peut-on expliquer que le sentiment de culpabilité, quand il existe, soit si sélectif ?

Après consultation du très précieux [dictionnaire de l'ATILF](#) on peut dire, en résumé, qu'être coupable, c'est avoir transgressé une règle, d'origine humaine ou divine, et que la culpabilité dont il s'agit ici est le regret et la souffrance de se sentir coupable, c'est-à-dire de croire que l'on a commis volontairement ou non une telle transgression. Autrement dit, pour qu'il y ait sentiment de culpabilité, il faut que soit reconnue une autorité extérieure à l'individu et supérieure à lui, dotée du pouvoir d'édicter des lois, et que pour une raison ou une autre on se tienne pour responsable de sa transgression. On voit que, pour se sentir coupable, il faut que soient remplies certaines conditions : celui qui prend pour devise « ni Dieu ni maître » ou qui se proclame « sans foi ni loi », à l'imitation des anciens flibustiers, n'éprouve pas le sentiment de culpabilité, n'ayant à rendre compte de ses actes à aucune autorité, et pas davantage celui qui ne reconnaît que celle d'un autre homme, chef, gourou ou prophète, et qui ne sort pas de l'obéissance qu'il croit lui devoir : aucun nazi conséquent n'a pu se sentir coupable des crimes qu'on lui reprochait, et nos intégristes de toutes religions peuvent en

commettre d'atroces en toute bonne conscience. Anne Weber, très sensible au caractère infranchissable de la distance qui nous sépare des générations qui nous ont précédés, s'étonne à juste titre de la culpabilité ressentie par son ancêtre du fait qu'il a eu dans sa jeunesse, des relations sexuelles avec quelques femmes hors mariage : comment une femme ou un homme de notre temps, vivant dans notre société permissive, pourraient-ils se représenter une relation si « naturelle » comme relevant du péché ? Et si de surcroît ils ont, comme beaucoup de leurs contemporains, évacué toute croyance religieuse, ils auront beau comprendre parfaitement que le péché est le refus d'obéir à Dieu, comment pourraient-ils même concevoir ce que pouvait être pour lui le poids du péché ? On est tenté de dire, dans le cas d'Anne Weber : de la façon la plus simple qui soit, en vous référant à votre propre sentiment de culpabilité vis-à-vis d'un génocide dont votre grand-père s'est rendu complice, mais auquel vous n'avez eu nulle part, étant née près de vingt ans après qu'il y ait été mis fin ?

Car si la culpabilité trouve un terrain particulièrement favorable dans les systèmes de pensée monothéistes, à cause de l'énorme distance qui sépare celui qui énonce la loi de celui qui l'enfreint, elle s'épanouit dans certaines formes du christianisme. En effet, le péché n'a rien d'écrasant dans le judaïsme, à ce qui semble, parce que l'homme, du fait de la liberté que Dieu lui a donnée, parle avec lui d'égal à égal : Jacob lutte avec l'Ange, c'est-à-dire avec Dieu : « *On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre tous les hommes et tu l'as emporté.* » (Genèse, XXXII, 23-32, *Bible de Jérusalem*) ; de même, Job apostrophe sans ménagements l'Éternel. Le *Coran* (sourate 2), où Allah demande aux anges de se prosterner devant Adam, son *Khalifat* (Vicaire), fait également la part belle à l'homme. Mais curieusement,

l'angoisse du jeune Luther face au péché semble s'être transmise à ses disciples et à leurs descendants. Sauf exceptions, les Autrichiens ne paraissent pas avoir éprouvé la même repentance de leur passé nazi que les Allemands. Pareillement, les Français, autres catholiques, n'ont jamais été très sensibles à l'appel au repentir, et ne se sont jamais sentis comptables des crimes de leurs pères, ils préfèrent jeter dessus le manteau de Noé, même s'il leur est arrivé de les condamner, après mûre réflexion. Anne Weber attribue ce sentiment de culpabilité au regard que les autres portent sur les Allemands depuis la Shoah, mais on ne voit guère les Turcs s'émouvoir du reproche d'avoir commis le premier génocide de l'histoire, dont on commémore le centenaire : ou plutôt si, cela les fâche !

Pourtant, la culpabilité n'est pas une invention chrétienne, sauf peut-être dans la version puritaine ou janséniste où le pécheur la retourne contre lui-même : depuis la peste de Thèbes et bien avant, toute calamité publique a toujours été attribuée à quelque faute humaine, et a donné l'occasion de désigner un ou des coupables, fût-il symbolique comme l'animal sacrificiel, *φάρμακός* grec ou bouc émissaire biblique. Moins sages, les hommes du Moyen Âge et des Temps modernes ont cherché les coupables parmi leurs semblables, sorciers et sorcières, juifs ou, désormais, immigrés. Le dessin d'*Amnesty International* est à coup sur une manière éloquente de dénoncer le scandale de la manière dont est traité – ou plutôt dont nous refusons de traiter – l'inévitable flux migratoire des pauvres vers les pays riches. Cette façon inhumaine de récupérer



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

et d'exploiter une main d'œuvre bon marché sans laquelle nos populations vieilles seraient incapables de subsister rappelle ce qu'ont représenté tout au long de l'histoire l'esclavage en général, et la traite négrière en particulier. Depuis 2001, la France dénonce l'esclavage comme crime contre l'humanité et lui dédie une journée tous les 10 mai, pourtant ni la France ni l'Europe ne se soucient vraiment de traiter de façon humaine le problème de l'immigration. Et quand la Grèce, l'Italie ou l'Espagne, qui sont aux avant-postes, tirent la sonnette d'alarme, elles se contentent de faire la sourde oreille, et peu de citoyens s'en émeuvent. D'où vient cette monstrueuse indifférence ?

La dissymétrie entre les deux situations, d'un point de vue émotionnel et donc médiatique, est évidente : la construction et la première croisière du Titanic avaient été des événements mondiaux, du fait de ses dimensions (« le plus grand paquebot du monde »), du luxe qui s'y déployait et de la sécurité qu'il était censé garantir. La catastrophe survenue dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 a donc eu d'autant plus de retentissement que toute la presse suivait son premier voyage. Enfin, parmi les passagers de 1^{ère} classe, se trouvaient des personnalités connues. Rien de tel dans les obscurs naufrages quasi quotidiens qui se produisent en Méditerranée : toutes les victimes sont des pauvres anonymes, embarqués clandestinement, qui savent évidemment quels risques ils prennent mais n'ont pas d'autre choix. Le caractère routinier de ces désastres alors que les médias ont tant d'événements plus spectaculaires à offrir conduit à les traiter comme des faits divers, et il faut qu'une catastrophe atteigne des proportions hors du commun pour qu'on s'y intéresse vraiment. Enfin et surtout, le fait que les victimes ne font pas partie de la Communauté européenne et que l'immigration est impopulaire achève de faire

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

un non-événement de cette hécatombe. En somme, l'accusation ou le sentiment de culpabilité ne touchent l'ensemble d'une société que dans la mesure où elle est scandalisée par l'immensité du crime, où elle ne se sent pas menacée par les victimes, et où l'on croit pouvoir désigner un seul coupable (or, dans cette affaire, il y a beaucoup d'autres responsables, outre nous-mêmes : gouvernements corrompus qui plongent les pays d'origine dans la misère, passeurs impitoyables et sans scrupules qui sont les négriers des temps modernes, organisations islamistes...)

Au moment de conclure, on annonce que divers responsables européens se sont émus des bilans des tout derniers naufrages (400, 40 et près de 700 morts), et que « *L'Union européenne est pointée du doigt pour sa passivité face à la multiplication des naufrages en Méditerranée. Les ministres européens de l'Intérieur et des Affaires étrangères vont se réunir lundi 20 avril après le nouveau naufrage d'un bateau de migrants en mer Méditerranée.* » (News, AFP) Que cette nouvelle, qu'on pourra qualifier de bonne si elle est suivie d'effet, nous serve de conclusion.

Lundi 20 avril 2015

Soumission

Longtemps rebuté par le battage médiatique qui entourait l'œuvre de Michel Houellebecq, Le Témoin gaulois a fait tardivement connaissance avec elle, mais la lecture de *La Carte et le Territoire* l'a tellement enchanté qu'il était persuadé lui avoir consacré un article séance tenante : pourtant, il n'en a pas retrouvé la moindre trace dans ce site. Raison de plus pour parler aujourd'hui de *Soumission** : si cette fiction n'ajoute rien à la gloire de l'un des très rares auteurs français vivants qui méritent quelque attention, il ne manque pas d'intérêt par ce qu'il révèle de l'état de notre société.

On se souvient sans doute du sujet de ce brûlot : le dimanche 15 mai 2022, l'élection présidentielle met fin à des lustres « d'alternance démocratique ». La candidate du Front National arrive largement en tête au premier tour (34,1%), la droite est envoyée dans les cordes (12,1% de voix sont recueillies par Jean-François Copé) et Mohammed Ben Abbas, le chef du premier parti musulman de France, la Fédération musulmane, lui reste opposé au second tour (22,3%), tandis que le PS représenté par Manuel Valls est éliminé (21,8%). Ainsi se trouvent réunies toutes les conditions d'une guerre civile, préparée dans l'ombre, de longue date, par les milices identitaires, d'une part, et les milices musulmanes d'autre part, que de brefs combats de rues commencent à opposer à Paris et dans plusieurs grandes villes, escarmouches que le silence des médias ne parvient pas à occulter complètement. On a immédiatement reproché à Houellebecq d'exploiter les peurs dont se nourrit l'extrême droite. Pourtant, sans dénier comme il le fait la responsabilité des intellectuels, dont le discours prépare et accompagne les événements, il semble

* *Soumission* (Michel Houellebecq, Flammarion, 2015)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

que cette critique tombe pour une fois à côté de la plaque, et que ce ne soit pas ici le problème.

La fiction, appliquée à la science ou à la politique, ne nous apprend évidemment rien sur l'avenir qui nous attend : les artistes ne sont pas des prophètes. Leur vertu, liée à une sensibilité exceptionnelle, est de révéler les grandes lignes de fracture d'une société, de dire quelles inquiétudes ou quelles angoisses la parcourent et de leur donner forme. Le problème qui est soulevé ici est celui du difficile accouchement d'une Europe nouvelle, alors que l'absurde construction qui prétend en faire une zone monétaire et économique sans la doter d'un vrai pouvoir politique lui ôte les moyens d'affronter les problèmes qui se posent à elle dans presque dans tous les domaines, en particulier celui de l'accueil, de la bonne gestion et de la régularisation du flot de l'immigration que sa population vieillissante appelle de toutes façons. Le détournement mondial des richesses au profit d'une toute petite minorité, générateur de chômage, génère des peurs et des réactions racistes et xénophobes classiques dans les situations de crise, et suscite la révolte ou la démission de nombreux jeunes privés de toute perspective. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire redouter le pire.

Qu'on se rassure : l'univers de Michel Houellebecq est rien moins qu'angoissant. La crise se résoudra « à la française », c'est-à-dire par la démission des élites, qui n'ont pas d'autre projet que leur propre conservation et le maintien de leurs privilèges. Concrètement, les « partis de gouvernement » traditionnels, après quelques jours de réflexion, capituleront devant le double défi qui leur est lancé, et accepteront les conditions léonines imposées par la Fraternité musulmane : le « Front républicain élargi », qui n'a

pas d'autres divergences sérieuses avec la Fraternité musulmane, consentira à passer d'une Éducation nationale mixte et laïque à une Éducation islamique qui séparera rigoureusement l'éducation des filles, soigneusement voilées et vouées aux tâches ménagères et à leur fonction de génitrices, de celle des garçons. Bien entendu, un enseignement islamiste ne pouvant être dispensé que par des musulmans, les enseignants du secteur public auront le choix entre conversion et démission (dans ce dernier cas, ils seront immédiatement mis à la retraite à l'indice qu'ils auraient pu espérer après le déroulement d'une carrière normale. Moyennant quoi les partis traditionnels pourront se partager les principaux portefeuilles.

On voit que Michel Houellebecq s'amuse, et de fait, le ton de son récit est toujours celui de l'humour. L'aventure est d'autant plus drôle que le narrateur qui la rapporte ressemble trait pour trait non pas à l'auteur – « *Lorsque mes doctorants me demandent dans quel ordre il convient d'aborder les œuvres d'un auteur [...], je leur réponds à chaque fois de privilégier l'ordre chronologique. Non que la vie de l'auteur ait une réelle importance, c'est plutôt la succession de ses livres qui trace une sorte de biographie intellectuelle, ayant sa logique propre.* » – mais au personnage que l'auteur (qui est aussi comédien, dans la vie réelle) campe soigneusement de lui-même pour le public. Cantonné comme le veulent ses fonctions dans le domaine très étroit d'un microcosme littéraire (Huysmans, Léon Bloy...) il tire quelque vanité de cette compétence mais promène sur toutes choses un regard désenchanté et foncièrement sceptique. Cynique, au sens étymologique du terme, il consacre beaucoup de temps à lécher son sexe, à la manière désinvolte d'un grand chien, et n'éprouve encore d'intérêt, d'ailleurs vacillant, que pour les femmes, ces étudiantes et collègues en qui il ne voit que des objets sexuels,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

détaillant complaisamment leurs ébats, et déplorant que la permissivité ambiante conduise bientôt hommes et femmes à la solitude. Pour le reste, saisi de panique comme en Quarante, il ne songe qu'à se mettre à l'abri et entame un exode solitaire sur les autoroutes désertes d'un jour d'élection. Bientôt rassuré par la tournure des événements, il finira par se laisser séduire par les conditions mirifiques qui lui sont faites par le nouveau responsable des universités, Roger Rediger, qui obtient sans grand effort la conversion à l'islam de ce prétendu athée, en lui servant les arguments les plus éculés de l'apologétique religieuse : beauté et ordre de l'univers suffisent, en apparence, à le convaincre de l'existence de Dieu (premier tour de passe-passe) et de la véracité de l'enseignement de Mahomet, ce qui est aller un peu vite en besogne !

On voit que le propos de *Soumission* n'a pas grand chose à voir avec les problèmes que pose l'adaptation de nos sociétés en crise. Le seul sujet de Houellebecq est lui-même : comme cette élite dont il fait des caricatures amusantes, il se sent bien à l'abri des problèmes qui agitent le monde : surpris d'apprendre qu'il fait partie des « mâles dominants », il découvre que le retour à la morale patriarcale a du bon. Dans un dernier clin d'œil, il envisage de se constituer un petit harem. Féministes s'abstenir.

Lundi 11 mai 2015

Le Fil des jours

Cette rubrique n'avance plus qu'à pas de tortue, comme son auteur. Ce n'est pas qu'il se sente vraiment au bout du rouleau, mais la force lui manque encore d'écrire régulièrement et surtout, ce qui n'est pas bon signe, il a du mal à s'intéresser à une actualité qui lui paraît sinistre à l'échelle internationale, et dérisoire au niveau des petits états d'une Europe toujours en chantier. Comme ancien enseignant, il devrait participer aux éternelles querelles franco-françaises sur l'école, mais tout a été dit à ce sujet, et il n'est plus dans la course. Voilà pourquoi mon fil paraît ne plus vouloir se dérouler. Ce qui me rappelle une vieille histoire.

Les manuels de lecture du « Primaire supérieur » de la Troisième République, établissements qui étaient l'équivalent de cette part plus ou moins cachée de notre « Collège unique » ou prétendu tel, réservée aux enfants des pauvres, offraient à ces derniers des textes substantiels, comme ce conte où un jeune prince, un jour d'ennui, trouve dans sa chambre une bobine entourée d'un fil de soie qui semble se dérouler de lui-même, très lentement. Intrigué, l'enfant tire légèrement sur le fil, et se retrouve au milieu des plaisirs qu'on lui avait promis pour le lendemain. Il prend l'habitude de tirer dessus, chaque fois qu'il désire vieillir de quelques heures ou de quelques jours. Ainsi ne garde-t-il de la vie que les bonheurs qu'elle peut offrir, et esquive-t-il les peines qu'elle apporte et les problèmes qu'il faut résoudre. On devine qu'à ce train le temps passe vite, et qu'il se retrouve bientôt dans la peau d'un vieillard. Une voix lui dit alors : « *Je suis le fil de ton destin, et par impatience, tu es passé à côté de la plupart de tes jours. À présent, il ne te reste que quelques heures à vivre.* » Et le vieux prince comprend qu'il a raté sa vie.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

On remarquera que ce conte n'est pas innocent, et que son auteur a sans doute voulu enseigner la résignation aux futurs paysans ou prolétaires à qui il était destiné : la vie qui les attendait serait faite de beaucoup de tâches pénibles et répétitives, de misère et de souffrances que ne viendraient éclairer que quelques rares instants de bonheur. Pourtant, comme dit l'*Ecclésiaste* (IX,4) : « *Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort* », et il faut accepter le lot qui nous est échu dans son entier. Mais si l'on ne fuit pas les difficultés de l'existence, il sera tout aussi logique de les affronter que de les accepter et, en particulier, de combattre l'injustice. De même que des collèges des jésuites sont issues des générations d'incroyants, il est sorti de cette école-là bien des militants des luttes ouvrières et du féminisme. On prête trop de pouvoirs à l'école : il y a ce qu'elle sème, et puis il y a le vent de l'histoire qui porte les graines où il veut. Il y a enfin le terrain qui les reçoit.

« Le niveau baisse », dit-on depuis toujours. Il faut se garder d'exagérer les vertus de l'école ancienne. Wikipedia rappelle utilement que « *Jusqu'en 1900, la proportion d'élèves sortant de l'école primaire avec le certificat d'études est d'environ 25 à 30 %. Cette proportion monte jusqu'à 35 % vers 1920 et atteint 50 % à la veille de la Seconde Guerre mondiale* ». À vrai dire, les Français, à l'abri de leurs frontières, ont longtemps pu se faire beaucoup d'illusions sur leurs performances et les supériorités que la Providence, le travail de nombreuses générations et « le génie de la race » leur auraient assurées. La mondialisation et la difficile gestation de l'Europe ont au moins le mérite de baser les comparaisons sur des mesures et non plus sur des préjugés. Il paraît qu'on fait mieux ailleurs : pourquoi ne pas s'inspirer des pays qui réussissent mieux, au lieu de ressasser inlassablement nos querelles de clocher ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Notre jeunesse souffre de maux – chômage et montée de l'inégalité sociale – que des générations précédentes ont connus. Mais ces conditions lui sont imposées par une société vieillissante et folle, où pour la première fois les jeunes sont minoritaires, et qui voudrait bien se passer d'eux, de même que nos entreprises voudraient se passer de travailleurs. La génération nouvelle est donc confrontée à des problèmes inédits, qu'elle devra résoudre elle-même.

Lundi 8 juin 2015

Le dur métier de gouverner

L'épreuve anticipée de français, que les candidats au bac s'apprêtent en ce moment à passer, comporte une épreuve orale où les élèves doivent expliquer un texte puisé dans une liste de 15 à 30 morceaux selon les sections, choisis par chaque professeur autour de quelques thèmes. On se propose à partir d'un exemple de montrer que le rattachement d'un texte à un thème peut conduire à désamorcer ce qui peut y être explosif, en l'arrachant au contexte dans lequel il a été produit et en esquivant le problème de son actualité.

Parmi ceux qui reviennent souvent (du moins sur Internet), on trouve la tirade suivante, où Créon, roi de Thèbes, admoneste sa nièce Antigone, qu'il veut sauver de la mort bien qu'elle ait bravé sa loi :

« CRÉON, *la secoue soudain, hors de lui.*

Mais, bon Dieu ! Essaie de comprendre une minute, toi aussi, petite idiote ! J'ai bien essayé de te comprendre, moi. Il faut pourtant qu'il y en ait qui disent oui. Il faut pourtant qu'il y en ait qui mènent la barque. Cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère... Et le gouvernail est là qui ballotte. L'équipage ne veut plus rien faire, il ne pense qu'à piller la cale et les officiers sont déjà en train de se construire un petit radeau confortable, rien que pour eux, avec toute la provision d'eau douce, pour tirer au moins leurs os de là. Et le mât craque, et le vent siffle, et les voiles vont se déchirer, et toutes ces brutes vont crever toutes ensemble, parce qu'elles ne pensent qu'à leur peau, à leur précieuse peau et à leurs petites affaires. Crois-tu, alors, qu'on a le temps de faire le raffiné, de savoir s'il faut dire « oui » ou « non », de se demander s'il ne faudra pas payer trop

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

cher un jour, et si on pourra encore être un homme après ? On prend le bout de bois, on redresse devant la montagne d'eau, on gueule un ordre et on tire dans le tas, sur le premier qui s'avance. Dans le tas ! Cela n'a pas de nom. C'est comme la vague qui vient de s'abattre sur le pont devant vous ; le vent qui vous gifle, et la chose qui tombe devant le groupe n'a pas de nom. C'était peut-être celui qui t'avait donné du feu en souriant la veille. Il n'a plus de nom. Et toi non plus tu n'as plus de nom, cramponné à la barre. Il n'y a plus que le bateau qui ait un nom et la tempête. Est-ce que tu le comprends, cela ? »

Anouilh (*Antigone*, 1944)

Il n'est pas question ici d'entreprendre un commentaire en règle de cet extrait, mais de s'interroger brièvement sur la signification et la portée du traitement que semble lui donner en majorité l'institution scolaire : car Jean Anouilh y expose une conception du pouvoir qui n'est pas sans intérêt dans le contexte où la pièce a été écrite et reçue pour la première fois. On pourrait aussi confronter cette conception à ce que l'actualité nous permet d'observer de l'exercice du pouvoir de par le monde, et des motivations de ses détenteurs. Les commentaires proposés rappellent plus ou moins que cette pièce a été écrite et représentée pour la première fois durant l'Occupation, quand ils ne datent pas le texte de 1946 ou affirment (il s'agit d'un élève qui sollicite un avis sur son travail) : « *Il a été écrit au 20 siècle, un an après la fin de la deuxième guerre mondiale, pendant l'occupation nazie* » (sic). Peu importe d'ailleurs, puisque l'on va s'attacher à montrer qu'il s'agit d'un texte argumentatif qui recourt à la persuasion, en analysant l'enchaînement des arguments et les procédés stylistiques mis en œuvre, pour conclure qu'il s'agit d'un texte « pédagogique » (on a déjà dénoncé dans ces pages l'impropriété de ce terme appliqué à la politique) des plus convaincants.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

La conclusion serait bien différente si l'on s'interrogeait sur ce que Jean Anouilh a pu vouloir signifier, et sur ce qu'a pu comprendre son premier public. Anouilh lui-même a raconté : « L'Antigone de Sophocle, lue et relue, et que je connaissais par cœur depuis toujours, a été un choc soudain pour moi pendant la guerre, le jour des petites affiches rouges. Je l'ai réécrite à ma façon, avec la résonance de la tragédie que nous étions alors en train de vivre ». S'il s'agit de la fameuse *Affiche rouge* (dénonçant les Résistants FTP-MOI fusillés par les nazis), il s'agit d'une grossière erreur, cette affiche n'étant apparue que début février 1944 au plus tôt, et l'attentat manqué de Paul Collette contre Laval et Déat (1941) ayant servi de déclencheur d'après d'autres sources, selon lesquelles la pièce était à peu près terminée dès 1942. On sait que la première fut donnée au théâtre de l'Atelier à Paris le 4 février 1944. On était en pleine guerre, dans l'attente d'un débarquement qui ne devait se produire que quatre mois plus tard mais dont la perspective exacerbait la lutte entre la résistance intérieure et la milice d'un régime de Vichy de plus en plus radicalisé dans sa politique de collaboration. Personne ne doute donc que la petite Antigone, « noiretaude », maigre (sans doute anorexique ?) et tellement moins belle que sa sœur la blonde Ismène qui, elle a le goût de la vie, représente la Résistance, et Créon, le brave maréchal Pétain qui « a fait don de sa personne à la France » : l'histoire du naufrage évité de justesse ne se comprend ici que si l'on se réfère au traumatisme de l'effondrement de 1940... mais on ne savait pas le Maréchal si désintéressé et si bouleversé d'avoir à envoyer à la mort ses ennemis, il a plutôt laissé le souvenir d'un ambitieux qui avait une revanche à prendre sur l'Affaire Dreyfus et d'un fusilleur dénué de scrupules (comme son filleul de Gaulle à qui on demandait la grâce de Brasillach et qui répondit : « Douze balles dans la peau » ou

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

le brave général Weygand qui réclamait le même châtiment pour de Gaulle en 1941 !). Anouilh, avec cette tirade, reprend l'image vichyste du bon vieillard qui se dévoue, reprise dramatisée du thème chrétien du bon pasteur, à laquelle continuaient à adhérer beaucoup de Français, et d'une façon générale donne une image d'Antigone, la Résistante, assez émouvante et compassionnelle pour flatter l'opinion qui la soutient, et assez négative pour satisfaire Vichy.

Si l'on compare maintenant l'image du chef qui se dégage de ce texte « persuasif », et qui est celle de la propagande vichyste avant d'être celle de Jean Anouilh, à ce que l'on voit dans le monde réel, force est de dire que Créon a tout faux : « *Il faut pourtant qu'il y en ait qui disent oui.* » : sans doute, mais on n'en manque jamais, il y a toujours beaucoup de candidats pour occuper la première place. À l'époque de Vichy, de Gaulle se prenait pour la France, l'entourage de Pétain était une petite cour où s'affrontaient de féroces ambitions, les querelles de chefs agitaient la Résistance, et l'on n'a jamais dû, depuis, renoncer à des élections nationales faute de candidats. « *Cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère...* » : toute société affronte de graves problèmes, mais la perspective du naufrage est exceptionnelle, et si les peuples recèlent une part « *de crimes, de bêtise, de misère* » ils sont également riches en courage, en solidarité et en créativité, et les puissants, qui ne sont exemptés que de la misère, sont fort capables de crimes, la répression brutale de toute agitation étant leur première tentation, quant à la bêtise certains de leurs choix, certaines de leurs conduites pourraient y faire croire.

On voit que de telles approches sont délicates en milieu scolaire, et on comprend qu'on s'en détourne en traitant ce texte du seul

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

point de vue de l'argumentation, ce qui permet d'esquiver le problème de son interprétation. Mais cette espèce de censure est-elle légitime ? Ne justifie-t-elle pas le sentiment si répandu parmi les élèves que l'enseignement n'a aucun contact avec la vie réelle ?

Lundi 15 juin 2015

Alma Zara

Le Témoin gaulois vient seulement de découvrir par la presse le nom d'Alain Fleischer, à l'occasion de la publication de son dernier roman, *Alma Zara* : il ne l'avoue pas sans honte, car Fleischer est un véritable écrivain. Ce livre l'atteste, même si, passé l'enchantement des tout premiers chapitres, on peut être conduit à nuancer son enthousiasme au fur et à mesure que se déroulent les 475 pages de cet « abécédaire ».

L'auteur n'est pas né de la dernière pluie, mais en 1944, à Paris, d'un père juif hongrois dont presque toute la famille a disparu dans la Shoah. Le jeune Alain fait des études de lettres, linguistique, sémiologie et anthropologie à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Cinéaste (240 films depuis 1968), écrivain (depuis *Là pour ça*, roman, 1986 qui ouvre une série d'une trentaine d'ouvrages, dont des romans, nouvelles et essais sur la photographie et sur le cinéma), photographe de renommée internationale, artiste enfin, il a enseigné à Paris III, à l'IDHEC/FEMIS à Paris, à l'École de la photographie d'Arles, à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), et dirige actuellement à Tourcoing une école d'art soutenue par le ministère de la culture, Le Fresnoy – Studio national des arts contemporains. Son dernier roman porte évidemment des traces de cette carrière peu banale et reflète les multiples facettes de son talent.

Alma Zara est, d'une certaine façon, une œuvre de commande, l'éditeur Grasset ayant demandé à Fleischer de lui écrire un texte – de n'importe quel genre – soumis à la seule contrainte de l'abécédaire, dans la tradition de l'Oulipo et de Georges Pérec : les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

titres des chapitres successifs ayant pour initiale une lettre de l'alphabet, dans l'ordre, de A à Z.

Le roman commence comme un conte, dans une atmosphère envoûtante : le jeune Damian, sept ans, a été confié par ses parents à une étrange « *institution à la campagne, quelque part au fin fond de la Transylvanie* ». Il y vit au milieu d'autres enfants, encadrés par quelques vieillards : la consigne est de passer inaperçus, on ne parle qu'à voix basse, on vit dans l'obscurité et l'on ne prend l'air dans le jardin que la nuit, toujours en silence. Damian, au cours de ce séjour, entreprend avec passion l'étude du français sous la direction d'une violoniste âgée de vingt ans et d'une beauté irrésistible, Alma, qui lui apprend la prononciation des mots « *avec son accent hongrois* » et du savant Abba, vieux sage qui lui en commente le sens avec ingéniosité et profondeur, des échantillons de ses leçons nous étant fournis dans l'ordre de l'abécédaire. Ces faits se situent « *au cours du dernier été dans l'ancien monde* », et le lecteur comprend vite que cette pension cache des enfants juifs menacés par la Shoah. Bientôt Alma, obligée de partir pour des raisons mystérieuses, révèle sa nudité à l'enfant, comme une promesse. De fait, entraîné après l'écrasement du nazisme à Paris par une tante, seule survivante de sa famille, qui s'efforce de lui faire oublier le passé, Damian retrouvera Alma inchangée, sept ans plus tard, et elle deviendra la maîtresse du jeune lycéen.

Le roman se déroule au rythme des éclipses volontaires de la jeune fille et des retrouvailles passionnées des deux amants, tous les sept ou quatorze ans, Alma changeant de nom à chaque rencontre mais gardant son corps de vingt ans intact, tandis que Damian vieillit suivant la loi ordinaire. Il est évidemment difficile de maintenir l'intérêt aussi longtemps que Fleischer l'a souhaité

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

sur une base aussi mince : les formules – « *avec son accent hongrois* », « *quelque part au fin fond de la Transylvanie* », « *au cours du dernier été dans l'ancien monde* », « *mon vieux maître Abba* » dont le retour rituel, donc attendu, produit d'abord un effet poétique, finissent par lasser, et il faut toute la science linguistique et l'imagination nourrie de l'expérience prodigieuse de l'auteur pour soutenir l'attention du lecteur. D'autant que si les lieux et les circonstances de leurs brèves rencontres varient, les sentiments qu'entretiennent les deux héros et leurs relations demeurent remarquablement stables, se réduisant à une fringale érotique agrémentée du côté de l'amant par un fantasme d'accouplement de la belle et d'une bête dont l'initiale obéit aux lois de l'abécédaire (de l'Âne au Zèbre en passant par le Bouc et vingt autres, et qui est avec le nom d'Alma devenue Clara, Diana, Felicia, Gabriella, etc. jusqu'à Zara, la seule variante de leurs amours frénétiques.

Tout au long du roman le narrateur parle toujours avec pudeur et sensibilité de l'horreur nazie. On est d'autant plus choqué, à la fin de ce long récit qui contient bien des beautés, d'apprendre la conclusion que le héros en tire, fût-ce « avec tremblement » et « avec effroi » : « *je choisirais que tout cela qui ne peut être effacé [c'est-à-dire la guerre et la Shoah] recommence pour que puisse recommencer l'histoire de mon amour avec Alma,* » Qu'en 2015 un descendant des victimes (même s'il ne s'agit que d'un personnage de fiction) se dise prêt à accepter que reviennent tant d'atrocités pour quelques séances de « baise » et qu'aucun critique, à ma connaissance, n'en ait été choqué, voilà de quoi désespérer de l'homme.

Lundi 22 juin 2015

Droit européen et droit français

Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, le droit européen protège beaucoup mieux les libertés publiques et individuelles que le droit français, aussi la France renâcle-t-elle à transposer les directives de Bruxelles dans ses lois, puis à les appliquer. Voici quelques jours, le Témoin gaulois, s'est donc fort étonné de l'inquiétude manifestée par les journalistes français au sujet d'une directive de Bruxelles visant à protéger le secret des affaires, au point, disaient-ils, de leur interdire toute enquête. C'était tellement contraire à l'esprit européen qu'il s'en est inquiété et a voulu en savoir davantage.

Les journalistes s'emballent un peu vite... Si l'on se reporte au projet de directive, on trouve notamment ce paragraphe (12) dans le préambule :

« Le bon fonctionnement du marché intérieur serait compromis si les mesures et réparations prévues étaient utilisées à des fins illégitimes incompatibles avec les objectifs de la présente directive. Il importe donc que les autorités judiciaires aient le pouvoir de sanctionner les comportements abusifs de plaignants qui agissent de mauvaise foi en présentant des demandes manifestement infondées. De même, les mesures et réparations prévues ne devraient pas restreindre la liberté d'expression et d'information (qui englobe la liberté des médias et leur pluralisme, comme inscrit à l'article 11 de la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne), ni entraver la dénonciation de dysfonctionnements. La protection des secrets d'affaires ne devrait donc pas s'étendre aux cas où la divulgation d'un tel secret profite à l'intérêt général dans la mesure où elle sert à révéler une faute ou malversation. »

Il existe quand même un risque lié à l'application que fera le juge français de la loi européenne, ou plus exactement de la directive

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

transposée. Dans la transposition, le préambule est purement et simplement éliminé – on oublie les « objectifs »...

Ce qui a permis à DANONE mais aussi ESSO, AREVA de plaider la contrefaçon de marques à l'occasion de détournement de leur logos par des associations (jeboycottedanone.com et Greenpeace pour les deux autres firmes). Il a fallu persuader la cour d'appel (sous menace d'un renvoi préjudiciel à la cour de justice de l'Union) de se pencher non seulement sur la lettre du texte transposé, mais sur les objectifs de la directive « marques ».

C'est tout le problème du juge français : ce n'est pas vraiment « le gardien des libertés individuelles » de notre constitution mais plutôt un fonctionnaire sensible aux directives... du Parquet ! C'est-à-dire du gouvernement, qui nomme les procureurs, raison pour laquelle les institutions européennes ne reconnaissent pas à ces derniers, en France, la qualité de magistrats : de fait, ce ne sont que les avocats du gouvernement.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la procédure inquisitoire en usage en France : quand un délit est signalé au procureur, celui-ci (c'est-à-dire le pouvoir) décide de donner suite ou non à l'affaire. L'enquête, dirigée par un juge, est protégée par le secret de l'instruction, c'est-à-dire que la personne mise en examen et son avocat n'ont pas accès au dossier avant qu'elle soit close. Il en résulte une grande inégalité entre l'accusation et la défense. Chez les anglo-saxons, au contraire, la procédure est accusatoire : le juge est réduit au rôle d'arbitre impartial, à charge pour les deux parties de conduire chacune leur enquête et de le convaincre. Dans cette procédure, l'accusation et la défense sont donc, au moins théoriquement, à égalité.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Bien entendu, aucune procédure n'est parfaite, et la justice européenne demeure une justice humaine, c'est-à-dire relative et faillible. Mais si l'on considère la sécurité des citoyens et la préservation des libertés publiques et privées, elle constitue indéniablement un progrès sur nos errements nationaux, et les manœuvres qui tendent à retarder ou ignorer la transposition et l'application des directives européennes recouvrent souvent des intérêts qui se plaisent dans l'ombre.

Mardi 23 juin 2015

Ombres

« *Le dur désir de durer* » (Paul Éluard)

Les Anciens imaginaient qu'il reste quelque chose de ce que nous avons été après l'arrêt des fonctions physiologiques et la dissolution du corps. L'expérience les y incitait, puisque les morts reviennent nous visiter dans des hallucinations (ma mère devenue veuve voyait mon père s'asseoir dans son fauteuil et lui tenir compagnie) et plus souvent dans nos rêves. L'expérience, et non le désir d'immortalité, car ils imaginaient les défunts réduits à des ombres et peuplant un sombre séjour souterrain, où le seul événement possible était la visite de quelque hardi voyageur, avec qui on pouvait parler du passé et recevoir des nouvelles du monde des vivants.

Cette image des ombres, elle-même, n'a rien d'arbitraire : ne dit-on pas d'un homme ou d'une femme très diminués par l'âge ou par quelque accident « qu'ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes » ? Et de fait, si la vieillesse vous fait atteindre une sorte d'ataraxie en soufflant successivement les bougies des désirs et des projets, l'aspect le plus pénible du grand âge, quand les besoins matériels sont satisfaits et la dégradation du corps maintenue dans les limites du supportable, est sans doute cette métamorphose insensible du vivant en ombre. Insensible en ce qui concerne chacun de nous : au mieux, et quand c'est le cas, nous ne prenons conscience que de loin en loin de notre effacement progressif ; mais tellement évidente quand il s'agit de certains de nos contemporains ! Car il y a ceux et celles qui s'en vont, et dont la disparition est vécue comme une amputation, surtout s'ils nous sont chers, et même si on ne les a pas aimés,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

parce qu'ils ont fait partie de notre vie. Et il y a ceux et celles dont on voit décliner les facultés, de plus en plus coupés du présent, de plus en plus réfugiés dans « *ce passé luisant* » dont parle Apollinaire, mais dont les couleurs semblent ternir dans leurs discours répétitifs – leurs radotages – qui n'en retiennent finalement que quelques clichés jaunissés, sans fin ressassés.

Et pourtant, par un instinct qui n'a rien d'humain mais qui nous vient de notre cerveau reptilien, quelle que soit notre déchéance, nous nous cramponnons pour la plupart à ce reste misérable de vie qui nous est accordé. Dans *Histoire de ma vie*, George Sand parle de ces égoïstes qui sont prêts à enterrer tous ceux qu'ils aiment pour leur survivre. Mais ceux-là aiment-ils encore ? Ont-ils jamais vraiment aimé ?

Lundi 29 juin 2015

La Vie des singes

La conjoncture mondiale est à coup sûr préoccupante : menacée de disparition par la surexploitation des ressources de la petite planète bleue où elle s'est développée, l'humanité se montre incapable de maîtriser le développement anarchique de ses technologies, de répartir ses richesses, accaparées par une minorité qui réduit la majorité à la portion congrue et des masses croissantes à une misère de plus en plus criante, et préfère se déchirer, inventant de nouvelles formes de guerre. Pourtant aucun de ces sujets ne retient durablement l'attention de nos braves Gaulois, du moins si l'on en croit leurs médias. Le sujet du jour varie : en ce moment on s'intéresse au référendum grec, hier c'était à quelque fait divers. Mais la grande préoccupation des Français à en croire nos politiciens et la presse serait l'immigration.

Comment un peuple qui, voici moins de deux siècles et demi, prétendait apporter à l'humanité, avec le règne des « Lumières », des lois universelles parce que conformes à la raison pourrait-il en être là ? Certes, l'universalité, telle qu'on la concevait alors dans ce qui n'était pas encore l'Hexagone offrait de curieuses limites. Quand la Révolution propose le nouveau calendrier républicain à l'univers, Messidor, le mois des moissons, se situe en notre été, qui est l'hiver de l'hémisphère sud, et Nivôse, le mois de la neige, en notre hiver, qui est l'été du monde austral. La contradiction entre l'ambition affichée d'universalité et l'esprit de clocher qui avait conduit le poète Fabre d'Églantine et le jardinier André Thouin au choix ingénu de ces noms qui convenaient au climat du jardin des Plantes était trop évidente pour que ce calendrier puisse s'exporter ou même survivre en France à la tourmente

révolutionnaire. Mais la Déclaration des Droits de l'Homme, autre modèle qui se voulait universel, échappe à cette faiblesse. Abstrait dans sa conception – il ne prend en compte que ce que les hommes ont en commun, ignorant volontairement les différences de classe, de culture, d'histoire, de « races » – le modèle français, vite adopté en Europe et hors d'Europe, fonctionne cependant comme s'il était bien mal dégagé de l'argile de nos terroirs, et loin de mettre fin aux conflits entre états et aux sentiments d'hostilité à ceux qui diffèrent, semble faire bon ménage avec racisme et nationalisme. Pourtant, la nation française, composée de multiples ethnies dont les territoires ont été rassemblés par la monarchie comme un paysan arrondit son domaine et dont l'État républicain a achevé de fondre les différences et les particularismes, aurait dû être préservée de ces maux.

Cette fois, la contradiction n'est pas dans le concept même, mais hors de lui, dans les cerveaux humains où subsiste l'opposition archaïque entre « nous, les hommes » et « eux, les autres », ces *aliens*, ces barbares qui appartiennent à d'autres clans, d'autres tribus, d'autres nations, d'autres civilisations. Et comme notre espèce, grâce au langage, est rationnelle (mais non raisonnable, hélas), il n'y a qu'une façon de résoudre la contradiction : considérer comme sauvages ou primitifs, en tous cas inférieurs ceux qui vivent sous d'autres lois. Il faudra les coloniser pour leur plus grand bien, c'est-à-dire les exclure plus ou moins (provisoirement ?) de l'humanité, le temps de leur apporter la civilisation. Seront également jugés inférieurs par chaque peuple européen tous les autres peuples, puisque « ils ne sont pas comme nous » et ce sentiment de supériorité se développe d'autant mieux qu'on ne sait d'eux que bien peu de choses et qu'il s'appuie sur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

cette ignorance réciproque. Dans le même temps, ceux qui refusent de se rallier aux Droits de l'Homme parce qu'ils profitent de l'injustice les rejettent comme un produit particulier de l'idéologie et de l'histoire, qui ne saurait jouer le moindre rôle hors des frontières du « monde occidental ». Ainsi se maintient une mentalité qui est celle de nos cousins chimpanzés, si proches et si lointains, et de l'ancêtre commun à partir duquel nos deux espèces sont censées s'être séparées il y a 8 à 10 millions de siècle, on ne sait trop...

Les partis d'extrême droite français et européens, récemment dopés par l'aide financière de M. Poutine, ne sont pas les inventeurs du rejet de l'immigration, il remonte à notre passé le plus lointain et correspond à l'une des parties les plus brutales et les moins reluisantes de notre animalité, cet instinct qui fait que les grands singes agressent les familles étrangères qui pénètrent sur leur territoire. Ceux d'entre nous qui s'efforcent d'exploiter à leur profit cette agressivité, qu'ils se nomment Le Pen, Sarkozy ou Valls, n'aspirent qu'à devenir les chefs de hordes simiesques.

Lundi 6 juillet 2015

Mémoire intacte

Le Témoin gaulois, parvenu au milieu (15 mai 1942, soit 370 pages sur 685) du copieux *Journal* des années 1939 à 1945 de M^e Maurice Garçon, se croit autorisé à en rendre compte avant d'en avoir terminé la lecture. Disons tout de suite qu'il éprouve un vif intérêt à revivre une époque, qu'il a connue et vue avec des yeux d'enfant, guidé par un adulte bien placé pour observer les événements, honnête et qui s'efforce d'être lucide en dépit de ses préjugés.

Né en 1889, fils de juriste – il a conservé une grande admiration pour la mémoire de son père – il s'est destiné tout naturellement au barreau, a été réformé à cause de sa trop grande taille (1,91 mètre) et de sa « poitrine étroite » : ce dernier trait, qui ne l'a pas empêché d'être vigoureux, a dû être déterminant, car de Gaulle, avec 1,93 mètre, avait été admis à Saint-Cyr huit ans plus tôt. Engagé volontaire, il est de nouveau refusé, et passe la guerre à défendre les victimes des tribunaux militaires dont il découvre l'arbitraire et l'iniquité. Grand travailleur et bon orateur, il se fait dans l'entre-deux guerres une réputation de grand avocat. De ses origines familiales, il a hérité un ferme attachement à la démocratie, bien qu'il méprise ce qu'elle est devenue en France à la fin de la Troisième République, aux droits de l'Homme et à la justice, bien qu'il n'ait aucune estime pour les magistrats chargés de l'appliquer et qui pour la plupart donneront toute la mesure de leur lâcheté et de leur servilité sous l'Occupation allemande. De son milieu, il a également hérité un antisémitisme « de bonne compagnie » dont il ne semble jamais s'être affranchi, du moins dans ces années noires, bien qu'il ait fait une réflexion consciencieuse sur cette prétendue « opinion » et qu'il condamne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

vigoureusement la persécution des juifs organisée conjointement par les nazis et « l'État français ».

Ce *Journal* est précieux dans la mesure où, écrit au jour le jour selon la loi du genre, il n'a volontairement jamais été retouché par son auteur qui a voulu lui conserver son caractère de document brut. Aussi suivons-nous de près les réactions immédiates de l'auteur, puis son évolution, à mesure qu'il réfléchit sur l'événement. Il s'ouvre à la date du 17 mars 1939, sur une affirmation de son mépris pour les politiciens et les magistrats : « *Les politiciens sont abjects. Leurs intérêts électoraux ou d'argent leur font commettre de ignominies. Pour les magistrats, c'est autre chose. La décoration ou l'avancement en font des valets. Ils sont lâches, trembleurs et pusillanimes. [...] Plus ils gravissent les échelons des honneurs, plus ils sont serviles.* » Maurice Garçon ne reviendra pas sur ce jugement sévère porté sur les magistrats dont il n'excepte que ceux qui « *ne nourrissent pas d'ambition* ». « *On en trouve dans les petites villes* » paraît-il. Cela donne le ton. Pour les politiciens, qu'il sera conduit à mieux connaître et parfois à défendre, il sera amené à nuancer et à distinguer le bon grain de l'ivraie. Le *Journal* permet ensuite de suivre la longue attente, marquée par les empiètements du Grand Reich, qui précède la déclaration de la guerre, et montre que dès cette époque on place de grands espoirs dans une intervention diplomatique de Roosevelt : c'est dire que les États-Unis ont déjà supplanté les nations européennes. Puis « la drôle de guerre » (Maurice Garçon relève que l'expression est courante) impose une nouvelle attente, non moins interminable, de septembre 1939 à mai 1940. Comme la plupart des Français, notre avocat pense que nous serons vainqueurs, « *Mais...* » dès le 3 septembre, il avoue son inquiétude.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

On a écrit qu'au début il était « maréchaliste ». Voire. Le discours du 20 juin 1940 est, dit-il, « *le plus émouvant que de ma vie j'ai entendu* ». Le vieux maréchal entonne un couplet qu'il ne cessera de reprendre tout au long des années de Vichy : la défaite est la juste punition de nos fautes. Maurice Garçon approuve : « *C'est la confession de la France* » mais nuance aussitôt : « *Confession sincère mais incomplète. Il ménage les états-majors et ne parle pas de son impéritie, de son insuffisance et de ses fautes.* » Et dès le 26 juin, il précise son accusation : Pétain et Weygand, nos généralissimes, « *n'ont rien compris à la tactique nouvelle exigée par l'emploi des avions et des chars blindés. [...] Pourquoi n'a-t-il pas exigé du matériel quand il était le chef ? On n'a jamais refusé de crédits, je présume.*

Lorsqu'on dressera le bilan, je crains que Pétain et Weygand aient aussi de fameux comptes à rendre. » Profondément humilié par la défaite et l'Occupation, révolté par la politique de collaboration et par le démantèlement de l'État de droit, il ne cessera d'aggraver ses accusations : « *Pétain a signé l'armistice. [...] Son point d'honneur est de faire honneur à sa signature qui déshonore la France, quoi qu'on dise. [...] Les vieillards qui nous gouvernent sont à tuer.* » (4 juillet 1940) Moins sévère, il déplore le 11 juillet : « *Nous donnons des pouvoirs dictatoriaux à un vieillard que je crois honnête mais que son âge empêche d'être fort, qui n'a jamais rien compris à la politique...* » et bientôt, il n'aura plus de mots assez durs pour cette « *ganache un peu fatiguée qui [...] entre là-dedans [la collaboration] la tête basse, en petit garçon sans fierté, content seulement qu'on veuille bien ne pas le fesser toutes les dix minutes.* » À Pétain sont adressés, en fin de compte, trois reproches majeurs : son incompétence comme militaire, sa trahison et sa façon de se cramponner au pouvoir en acceptant tous les faux-semblants et toutes les avanies de la collaboration. Enfin, le mépris du droit, la persécution des communistes et des juifs révoltent Maurice Garçon.

Si épris de justice qu'il soit, le grand avocat partage tous les préjugés de sa caste et de son temps : alors que dès la capitulation de Pétain, c'est en eux qu'il a placé toutes ses espérances, l'air du temps lui insuffle la haine des Anglais. Aussi ne leur pardonne-t-il aucun échec : « *Ils ne sont bons à rien* » (6 février 1942) « *Ces gens-là sont à vomir* » conclut-il de façon involontairement comique (11 février 1942) après la prise de Singapour par les Japonais, oubliant que nous venons de subir une défaite beaucoup plus radicale et honteuse. Il en va de même pour l'antisémitisme. Pourtant, chaque fois qu'il analyse le phénomène, il parvient à des conclusions parfaitement rationnelles : « *Mais lorsqu'on cherche les raisons qui emportent l'opinion de la plupart des antisémites, on s'aperçoit qu'elles se résument pour une grande partie à la jalousie de médiocres qui ne pardonnent pas aux israélites de réussir mieux qu'eux. Le palais est infesté, dit-on, d'avocats juifs. Il est vrai qu'il y en a beaucoup. Mais à la vérité ils ne m'ont jamais gêné parce que j'ai montré autant d'assiduité qu'eux et travaillé avec autant d'application. Dans presque toutes les professions, il en est, je crois, de même.* » Mais les préjugés reviennent au galop, et il enchaîne : « *N'empêche que leur caractère est déplaisant bien souvent.* » Ce qu'il attribue à leur « race », à leur qualité « d'étrangers » : « *Qu'on les traite donc comme tels peut se justifier* » (sans doute songe-t-il ici au *numerus closus* et aux interdictions d'exercer certaines professions) « *Mais que, pour être étrangers, on ne les persécute pas comme si par présomption ils étaient vils et méprisables. Ils appartiennent à une race pleine de qualités et dont les individus valent souvent mieux que les nôtres.* » (25 octobre 1940) Ces incertitudes, ces flottements, qui témoignent de la difficulté d'échapper à son temps, reviennent sans fin tout au long du journal. Mais si bien des jugements ou des expressions nous choquent – « *et je trouve là mon juif de client* » dit-il à propos de Mandel, qu'il défend courageusement, comme d'autres juifs et des communistes (qu'il n'aime pas non plus) tels que Gabriel Péri

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

pour qui il témoigne à l'occasion de l'admiration, en un temps où ses collègues laissent aux débutants ce genre d'affaires, de peur de se compromettre – il ne cesse de clamer son dégoût et son indignation face aux humiliations et aux persécutions dont ils sont victimes, et en un temps où chacun se défie même de ses amis, nombreux sont les persécutés qui se confient à lui et lui demandent conseil.

Enfin, le *Journal* nous donne à (re)voir le Paris de l'époque avec les queues interminables devant les boutiques d'alimentation, le couvre-feu dont l'heure est avancée à chaque attentat (l'auteur condamne ces actions toujours suivies de représailles féroces), les rues si sombres qu'on se heurte aux arbres, les foules silencieuses, les protestations individuelles aussitôt réprimées, les Parisiens méfiants et amaigris, la peur de la délation, la soldatesque nazie omniprésente, la collaboration des artistes et des intellectuels, les bobards que l'on ne cesse de diffuser, le pillage des campagnes et de la production industrielle. Oui, il faut lire Maurice Garçon si l'on veut se faire une idée de ce que fut cette époque.

Mardi 14 juillet 2015

Régression

Le traitement imposé en France aux travailleurs de la poste illustre à la perfection les méfaits de la contre-révolution qui s'est développée depuis la fin des années quatre-vingt après la victoire du capitalisme sur le pseudo-communisme des pays du « socialisme réel », et qui a consisté pour l'essentiel en l'accaparement de toutes les richesses par les plus riches suivant la loi de paupérisation énoncée par Karl Marx.

L'aspect des bureaux de poste parisiens, dans ma jeunesse lointaine, n'était pas très avenant. Un personnel nombreux vous y attendait, assis en embuscade derrière des guichets protégés par un épais grillage. Comme plusieurs guichets étaient dévolus aux mêmes tâches (dont la plupart se font aujourd'hui par Internet) et que chaque guichet avait sa file d'attente particulière, il suffisait qu'une opération un peu longue ou un client particulièrement obtus se présente devant vous pour que vous ayez le plaisir, sans avancer d'un pouce, de voir s'écouler rapidement les autres files, et ressortir des clients arrivés bien après vous. Ce mince détail et la disposition hostile des lieux généraient une mauvaise humeur permanente des usagers qui l'exprimaient souvent violemment, et des malheureux employés fréquemment pris à partie. Après la guerre, les guichets disparurent, les employés ne furent plus protégés que par un comptoir, puis il fallut bientôt, pour des raisons d'hygiène (« Parlez dans l'hygiaphone »), rétablir les guichets : comme c'étaient des vitres épaisses qui séparaient le personnel du public, l'effet était beaucoup plus convivial. Mais ce fut surtout l'idée géniale d'organiser l'attente aux guichets assurant les mêmes opérations en une seule file qui améliora définitivement les rapports entre usagers et employés. En ce

temps-là, tous les sondages désignaient la poste comme le service public qui fonctionnait le mieux. Tout ceci pour dire que le travail des postiers, au temps de la splendeur de leur administration et de la puissance des syndicats, n'a pas été toujours très agréable. Plus dure mais plus satisfaisante sur le plan humain était la tâche des facteurs. Les sacoches étaient lourdes, et longues les tournées, particulièrement en zone rurale, où elles se faisaient à bicyclette. Mais les facteurs étaient des fonctionnaires assurés du lendemain et attachés à un secteur où bientôt ils connaissaient tout le monde et où chacun les connaissait. En fin d'année, la coutume était d'offrir à chaque foyer un calendrier, en échange des étrennes : c'était souvent l'occasion de longues conversations familiales. Et puis le vent a tourné.

Suivez le Témoin gaulois dans le bureau de poste de son quartier par une belle journée de canicule (40° dehors comme à l'intérieur des bâtiments). Le local a été complètement redessiné et, ce qui frappe d'abord, c'est la diminution du nombre des employés, justifiée par la manière dont Internet a transféré aux clients les travaux d'écriture, qu'on leur fait paradoxalement payer : admirable effet de la privatisation qui permet d'augmenter les bénéfices, mais au profit de quelques-uns seulement et au détriment de presque tous. Le deuxième trait remarquable est l'agitation, au fond de la grande salle, de deux employés (un homme et une femme au bord de l'épuisement) chargés de remettre aux clients lettres et paquets recommandés. Devant eux, deux files d'attente assez réduites mais renouvelées sans cesse ; derrière eux un petit bureau et une chaise où ils ne pourront s'asseoir de la journée pour reprendre leur souffle. Quant aux facteurs rebaptisés « préposés », ils ne sont plus, en majorité, qu'un personnel précaire recruté pour des CCD que l'on

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

renouvelle ou non, donc taillable et corvéable à merci. La plupart font encore l'effort d'être aimables avec leurs clients, mais la rotation rapide des emplois fait qu'ils ne les connaissent pas et n'en sont plus connus, d'autant que le temps passé à chaque tournée est minuté, et qu'il leur est interdit de s'attarder auprès des usagers. Bien entendu, le service s'est dégradé : les distributions du courrier sont devenues irrégulières, et personne n'a plus le temps ni peut-être le goût de rechercher l'adresse exacte du destinataire si elle a été mal écrite.

La privatisation et la recherche d'une rentabilité dont les gains sont destinés à une petite minorité déjà privilégiée a profondément dégradé le service public (c'est aujourd'hui un gros mot) ainsi que, d'une façon générale, les conditions de travail et de vie, en même temps qu'elle a appauvri les travailleurs. Comment en est-on arrivé là ? Les riches et leurs serviteurs ont fait leur travail, les autres croient encore s'en tirer individuellement et se font les complices des premiers, comme on le voit avec UBER et ses semblables, qui parviennent à séduire les travailleurs en détruisant le salariat pour établir sournoisement un régime d'échanges qui ne leur laisse que des miettes. Après tout, tant pis pour les victimes consentantes, elles sont trop bêtes, mais quel avenir préparent-elles !

Lundi 27 juillet 2015

L'Afrique fantasmée par les Européens

S'il en avait le temps, le Témoin gaulois entreprendrait une vaste étude sur la façon dont l'Afrique, et en particulier l'Afrique Noire, fut présentée à sa génération, à l'apogée de la colonisation de ce continent par l'Europe, Angleterre et France en tête. Le grand public ne se souvient plus que de *Tintin au Congo* dont on a fait le symbole de la propagande coloniale, parce que le héros de Hergé a encore un public, mais c'était un modèle de respect et de fraternité en son temps. Qu'on en juge par quelques échantillons.

L'un des premiers médias capables de modeler les jeunes consciences était l'image publicitaire. Je n'en retiendrai que la plus



célèbre, parce qu'elle ornait une grande boîte en fer posée à demeure sur le buffet de notre cuisine, à côté d'une autre plus innocente : LSK CSKI, qui ne représentait qu'un clown et une fillette et d'une boîte de Frusco marronâtre dont j'ai oublié l'apparence exacte. On a fait de Banania une image sulfureuse. Pourtant, il est assez naturel qu'un produit d'Afrique soit associé à l'image d'un Africain. Celle d'un soldat « indigène » n'a rien de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

dévalorisant à l'époque, au contraire, le visage (couleur chocolat) est franc et souriant, et le message en « petit nègre » y'a bon... correspond bien au langage des colonisés non scolarisés de l'époque. Pas de quoi fouetter un chat ! Il en va autrement du *Savon Dirtoff* et de « *Javel CDC pour blanchir un nègre, on ne perd pas son savon* », mais elles doivent être antérieure à ma naissance : je n'ai aucun souvenir de tels slogans.

L'école laïque prêchait les Droits de l'Homme et enseignait la devise *Liberté Égalité Fraternité* mais, sans craindre la contradiction, présentait dans ses manuels de géographie « *les quatre races humaines* », que les élèves retrouvaient dans leurs livres de lecture comme *Le Tour de la France par deux enfants*, où ils apprenaient que « *La race blanche, [est] la plus parfaite des races humaines* » tandis que « *La race noire, qui occupe surtout l'Afrique et le sud de l'Océanie, a la peau très noire, les cheveux crépus, le nez écrasé, les lèvres épaisses, les bras très longs.* » L'illustrateur Pérot représente d'ailleurs chaque « race » avec dignité. En somme, l'idée qu'un bon écolier français, dans ma jeunesse, pouvait se faire de l'Africain, était qu'il appartenait à la moins « parfaite » des « races » : c'était un grand enfant, plutôt sympathique, mais comique, comme on le voit dans ce couplet, qui faisait également partie de notre bagage scolaire :



« *Le petit négriillon dans son grand bateau
Descendait à vau l'eau le fleuve Congo.
Aperçoit des reptiles
Et de gros crocodiles,*

Il se fait de la bile le p'tit négriillon. »

Caractéristique aussi est cet hebdomadaire qui parut de 1904 à 1920 offrant, outre des B.D. truculentes ou drôles et des romans

d'aventures dont les héros n'avaient pas quinze ans, des récits et B.D. exaltant le sentiment patriotique et la grandeur de l'Empire colonial dont les « sujets », qui viendraient bientôt défendre la Liberté, l'Égalité et la Fraternité dans nos tranchées, étaient traités avec un racisme paternaliste : les Africains étaient de bons bougres, à condition qu'on les tienne en respect, comme le montre l'histoire du roi Babaraboum, qui prit les ambassadeurs français pour des victuailles qu'on lui offrait en gage d'amitié... Notre exemplaire relié, d'où cette histoire est extraite (voir pages suivantes), allait de juin à décembre 1910. On remarquera en premier lieu le graphisme indigent et l'impression négligée de cette bande dessinée, caractéristiques que l'on retrouve le plus souvent dans ce magazine. Le roi africain, que la civilisation n'a pas encore touché, est nécessairement anthropophage et représenté, comme tous les cannibales des B.D. de l'époque, comme un personnage grassouillet, au ventre bien rond, et comme tous les « nègres » dans un accoutrement ridicule qui singe celui de nos monarques : il est coiffé d'un abat-jour orné d'une plume d'autruche, de même que son petit page est coiffé d'une casserole. Un manche à balai lui tient lieu de sceptre. Il est vrai que les civils européens ne sont guère mieux traités, seul le capitaine Noiraud, au nom prédestiné, a quelque prestance. Mais le roi, grotesque, ignore de surcroît les usages diplomatiques. L'avant-dernière vignette résume bien le rapport de forces. Le souverain africain est à genoux devant le capitaine méprisant. Décidément, « *Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire.* », selon la fameuse expression du discours de Dakar (27 juillet 2006) qui montre que le racisme ordinaire sévit toujours, et sous la présidence de Nicolas Sarkozy jusqu'au sommet de l'État. Il était temps que la France éternelle l'y fasse entrer.



EN MISSION CHEZ LE ROI BABARABOUM — Illustrations de JOHN DRAWER.



Lorsque le roi Babaraboum, un des meilleurs anthropophages du Congo, vit venir le capitaine Noiraud avec ses quatre cents soldats, il se montra très poli et ne songea pas du tout à le faire cuire. La vue de tous ces hommes ne l'effrayait pas, mais il crut nécessaire de montrer des dispositions très conciliantes, et il parut très flatté de recevoir toute cette troupe magnifique.



L'escorte du capitaine lui imposait trop de respect. Le Français signa même avec le monarque noir un traité d'alliance et, comme il restait à compléter encore certains détails, il lui dit : — Pour le reste, je vous enverrai une mission!



Le souverain africain se montra très flatté et vint lui-même en grande pompe, entouré de tous ses sauvages, reconduire l'officier jusqu'au delà de son territoire.



Retiré dans les possessions françaises, le capitaine Noiraud s'occupa aussitôt de choisir le personnel qu'il voulait envoyer au roi Babaraboum.

Il prit en premier lieu un savant, un petit botaniste maigrelet, vêtu d'un costume excentrique.

Puis un ancien lutteur devenu marin, aux formes athlétiques, au visage lourd et compassé, et enfin un chauffeur de bateau, encore tout noir de la fumée de sa machine.



Il leur expliqua ce qu'il attendait d'eux, et leur dit :

— A vous trois vous achèverez j'en ai déjà vu de ça. Vous direz au roi Babaraboum que vous faites partie de la mission que je lui ai adressée. Les trois ambassadeurs, inclinèrent et partirent tout fiers de leur importance.

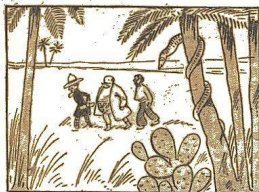
(Voir la suite au verso.)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

LE JEUDI DE LA JEUNESSE

114

EN MISSION CHEZ LE ROI BABARABOUM (Suite et fin.)



Leur voyage dura trois semaines à travers un pays extrêmement pittoresque, parmi les exubérances de la dure des forêts vierges et de stériles solitudes brûlées par le soleil tropical.



Ils arrivèrent enfin chez le souverain du Congo. Celui-ci les reçut du haut de son trône et leur fit très bon accueil. Puis il descendit et vint au vieux savant.



Il l'examina, le tâte, puis il fit une effroyable grimace et dit dans sa langue, que le botaniste ne comprenait pas heureusement : — Mémeeen ragouù, ce-là-là ne vaudrait rien !



Il passa à l'ancien lutteur. C'était un bel homme, bien en chair, mais il était toutou ! Il avait sur la peau des tas de choses bleues.



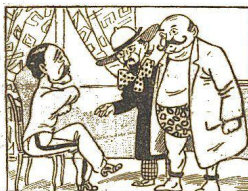
Le roi eut une grimace plus accentuée encore. — Celui-ci a une maladie de peau. Je n'en veux pas ! Et il le repoussa dédaigneusement. Quant au chauffeur, tout noir de charbon, le



roi l'embrassa d'abord avec effusion, le prenant pour un nègre, un frère ! Mais bientôt Babaraboum s'aperçut que le nègre désignait, devenait blanc.



La vue dont il était trempé lui mettait des rides blanches sur la peau. Le roi indigné s'écria : — Celui-ci n'est ni noir ni blanc ! Quelle plaisanterie nous fait là ce capitaine français ?



Il refusa d'entendre la mission et la chassa avec vigueur, aidé par ses sujets indignés. Les envoyés allèrent raconter au capitaine Noiraud comment ils avaient été reçus. Et celui-ci dut retourner vers le roi pour lui



faire des remontrances. A sa vue, ce dernier entra dans une furieuse colère : — Comment voulez-vous que nous nous entendions ? Vous m'envoyez trois hommes, et il n'y en a pas un de mangeable !



— L'offre est devenue un ridicule absurde, puis il ne put s'empêcher de rire : — Mais je ne les envoie pas pour votre table, mais pour signer le traité. Alors le monarque noir s'excusa de son



mieux. — Je vous demande pardon. J'avais pensé qu'il vous nous les envoyait en cadeau, pour nous régaler. Et le malentendu ainsi expliqué, le capitaine et le roi achevèrent le traité, sans qu'il fut



nécessaire pour cela d'envoyer une nouvelle mission. Mais, quand le botaniste, le marin et le chauffeur eurent quel danger ils avaient échappé, ils en eurent la chair de poule !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Il ne fait guère de doute que ce genre de représentations, imposées de façon obsessionnelle à plusieurs générations, laisse longtemps des traces : le racisme qui se déploie sur les sites sociaux – rarement naïf, souvent cynique, toujours abject, souvent anonyme dans un style et suivant un procédé qui rappellent les délateurs du temps de Vichy – en témoigne. Pourtant, le milieu familial nous a permis de les considérer comme une sorte de folklore malsain, et de n'être guère touchés par cette idéologie. Et il n'a fallu qu'une génération pour qu'elle devienne très minoritaire. Cela signifie que la propagande accompagne l'opinion dominante à la façon d'un tambour, et que son empreinte sur les esprits est éphémère. Mais l'opinion elle-même est capable de retournements, l'actualité nous le rappelle : rien n'est jamais acquis.

Lundi 3 août 2015

Un Fantasma théologique

Sous la plume ou plutôt sur le clavier d'un mécréant comme le Témoin gaulois, le titre qui précède fait évidemment pléonasme : car à ses yeux, l'objet même de la théologie et l'ensemble de ses discours ne sont que des fantasmes, et elle usurpe le titre de science. Mais l'idolâtrie – puisque c'est d'elle qu'il s'agit – pourrait être mise au rang des fantasmes. C'est du moins ce qu'on se propose de montrer ici.

Le point de départ de cette réflexion est la plainte déposée par les autorités chrétiennes en Israël contre le rabbin Bentzi Gopstein, chef du mouvement d'extrême droite Lehava, qui appelle à brûler les églises, afin de combattre l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte rendu aux images. Et certes, si l'on se fie aux apparences, le catholicisme tombe largement dans ce « péché » qu'il reproche lui-même aux religions « païennes ». Ses églises sont remplies d'images de Dieu sous les formes trinitaires que cette religion lui prête : Dieu le Père, représenté par un vieillard barbu, le Fils, ce rabbi qui aurait sans doute été bien étonné du sort que l'histoire a fait à sa prédication, représenté tantôt en majesté, tantôt dans la situation la plus misérable qu'un homme puisse connaître, celle du crucifié, tantôt dans l'un des épisodes de sa vie terrestre telle qu'elle est rapportée par les évangiles, enfin le Saint-Esprit, ordinairement figuré par une colombe. Elles sont en outre accompagnées de celles des saints. Passe encore si ces images étaient de simples décorations ou des moyens d'enseignement (on a dit que les cathédrales médiévales étaient « des livres de pierre »). Mais les fidèles s'agenouillent devant elles et leur adressent leurs prières. Aussi les chrétiens eux-mêmes se sont-ils depuis longtemps posé la question, et il n'est pas sans intérêt de revenir à ce que furent

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

les conclusions de la querelle des iconoclastes qui, au VIII^e siècle, à Byzance, voulurent réserver l'usage des icônes à l'empereur.

La réponse de l'Église tient dans le tableau suivant, repris de notre *Approches de l'image*, qui l'emprunte à *Au-delà de l'image - Une archéologie du visuel au Moyen Âge, Ve-XVI^e siècle* (Olivier Boulnois, Seuil, « Des travaux », 2008)

Image, icône, idole		
La théorie de l'image élaborée à Byzance par les iconophiles en réponse aux iconoclastes s'appuie sur le dogme chrétien de la Trinité et oppose :		
Image (<i>imagine</i>)	Ikône (<i>eikona</i>)	Idole (<i>eidôlon</i>)
invisible	visible	visible
éternelle	temporelle	temporelle
semblable (<i>homoousia</i>)	ressemblante (<i>mimésis</i> ou imitation)	imaginaire
ontologique	artificielle	artificielle
Ainsi Jésus (le Fils) est-il l'image du Dieu invisible (<i>Épître de Saint Paul aux Colossiens</i>) et Dieu a-t-il fait l'homme à son image (<i>Genèse</i>). Mais les icônes (tableaux, statues) ne sont que des moyens de nous y renvoyer, tandis que les idoles appartiennent au monde de la fiction ou de l'illusion.		

Il en ressort que la seule image dont l'adoration est permise est celle (invisible) de la seconde personne de la Trinité, c'est-à-dire

Dieu, tandis que parmi les produits de l'art humain, les icônes ne sont que des relais de la prière, des sortes de machines à prier, et que les idoles, qui renvoient à des êtres imaginaires (ou à des démons, de faux dieux) sont à bannir. On voit que la seule différence entre les deux dernières catégories ne relève que de la foi, et n'est nullement pertinente aux yeux de qui ne la partage pas. On se doute bien aussi que jamais personne n'a adoré des images, il s'agit chez les premiers chrétiens moins d'une accusation portée contre les païens que d'une manière d'insulter à leurs croyances, et l'idée d'une « mentalité magique » qui confondrait la chose et l'objet qui la représente prend source moins dans l'observation que dans le mépris des colonisateurs pour les colonisés. C'est bien là que réside le fantasme des religions du Livre : on n'adore pas les images, mais ce à quoi les images renvoient. Plus sages, les païens accueillaient en leurs panthéons toutes les images divines, c'est-à-dire tous les dieux.

On ne peut s'étonner de voir certains adeptes d'une religion si longtemps persécutée faire preuve à leur tour à l'égard des deux monothéismes issus du judaïsme – à son corps défendant, il est vrai – d'intolérance. Car dès lors qu'on détient la Vérité, réduite à quelques dogmes, il faut beaucoup de placidité pour tolérer l'erreur. On aimerait partager le bel optimisme de Lucien Lazare qui voit dans la recherche récente par l'Église catholique de liens fraternels avec le judaïsme, la preuve du Progrès. Mais c'est grâce au traitement de choc que les Lumières ont fait subir à l'Église romaine, griffes rognées, dents limées, comme *Le Lion amoureux* de la fable :

*Sans dents ni griffes l[a] voilà,
Comme place démantelée.*

Une telle médication vous rend modeste. Une nouvelle étape

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

serait qu'israélites et musulmans soumettent aussi leur deux religions à l'examen critique et imposent à leurs clergés respectifs le respect d'autrui. Il paraît que ce mouvement a commencé.

Lundi 10 août 2015

Privilèges

La Nuit du 4 août 1789, qui mit fin aux privilèges de la Noblesse et de l'Église, figure à juste titre parmi les événements fondateurs de la France moderne. Pourtant, il en est de beaucoup plus anciens, et significatifs. Par exemple, en 1170, cet édit de Louis VII accordant aux marchands d'eau de Paris le monopole du commerce sur la Seine de Mantes à Corbeil. Ce qui signifie que sans avoir à lever le petit doigt, les marchands de cette puissante corporation pouvaient prélever 50% du prix des marchandises importées à Paris par la Seine (principal moyen de transport à l'époque), gonflant leur prix à leur seul profit. « *Fluctuat nec mergitur* », « Il flotte mais ne sombre pas » : ce privilège a disparu, comme ceux des bouchers (confirmés en 1162 par le même roi), avec la loi Le Chapelier (1791) qui retirait du même coup toute protection aux ouvriers, mais la bourgeoisie triomphante a pris soin de les remplacer par d'autres.

Le Témoin gaulois se souvient d'avoir exploité pour ses élèves de Bourges, qui s'en souciaient comme d'une guigne, les résultats d'une belle enquête parus dans la presse sur la filière de la viande en France, d'où il résultait que le prix de cette marchandise était multiplié un certain nombre de fois par des intermédiaires pas tous utiles qui en tiraient des profits exorbitants. C'était dans les années soixante. Espérant rééditer cette opération au profit de ses lecteurs, qui se montreraient sans nul doute plus intéressés, à l'heure de la crise porcine, il a posé la question à Google, avec un résultat incroyablement décevant : « *Environ 24 résultats (0,35 secondes)* », aucun des articles cités n'abordant la question, à part la référence à un ouvrage portant ce titre et publié en 2003 par Max Jamnot, Observatoire des entreprises (France), COFACE SCRL.

En somme, le secret est bien gardé : des recherches à partir de mots clés comme « prix de la viande », « formation », etc. donnent plus de résultats mais pas davantage d'informations récentes sur la filière de la viande. Les citoyens, qui paient chez un boucher de quartier de 9 à 17 € le kilo de viande de porc (et bien plus quand il s'agit de produits travaillés comme le jambon et la charcuterie), achetée un peu plus de 1 € au producteur sont priés de ne pas (se) poser de questions, en toute démocratie.

Un grand économiste prénommé Adolf a naguère voulu forger une Europe dominée par l'Allemagne, sa race de seigneurs et sa puissante industrie, que la France asservie nourrirait grâce à la riche agriculture dont le Ciel l'a dotée. L'Histoire lui a donné tort comme (heureusement) dans d'autres domaines. L'industrie allemande a continué à se développer tandis que la France se désindustrialisait, comme il l'avait prévu, mais de surcroît l'agriculture germanique, intensive, fait une concurrence imprévue à la gauloise. On crie, de ce côté-ci du Rhin, à la concurrence déloyale, la réglementation allemande étant paraît-il plus laxiste que la nôtre : ce que les rappels à l'ordre de l'Europe sur la pollution de nos eaux, en particulier par le lisier breton, ne semble pas confirmer. Bien entendu, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher. Là aussi, rien n'a changé dans l'exception française depuis l'immédiat après-guerre : la FNSEA, dirigée par de gros exploitants, continue de se battre pour la survie, dans des conditions misérables, de nombreuses exploitations qui n'ont pas atteint la taille critique : les prix qui leur maintiennent à peine la tête hors de l'eau assurent des superbénéfices aux grandes entreprises mieux armées : pourquoi ne se trouve-t-il plus personne pour dénoncer ces pratiques ? Certes, l'opinion, qui n'a pas oublié nos racines paysannes, est favorable au maintien des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

petites entreprises agricoles, et toute disparition signifie en effet des emplois en moins, dans une période où le chômage atteint déjà un niveau insupportable. Pourtant il faut bien élaguer les branches mortes pour la santé de l'arbre, à condition de faire le ménage dans toute la filière, et on hésite moins à le faire dans le commerce et l'industrie.

Si l'on ajoute à ces manœuvres dignes de l'Ancien Régime et aux minables cafouillages de nos pseudo-gouvernements successifs qui, comme toujours, font semblant d'agir, les tripatouillages de Bruxelles, qui achève par ses interventions de brouiller les cartes, on se rend compte que nous ne sommes pas près d'y voir clair !

Lundi 17 août 2015

Provocation

« Provoquer 1. *Exciter quelqu'un, le pousser, par un défi lancé ou par des outrances d'attitude ou de langage, à une action souvent violente et appelant elle-même une riposte. Synon. Défier.* » (*Trésor de la Langue française*)

La provocation est une conduite aussi vieille que l'humanité, et sans doute plus encore. C'est un jeu auquel aiment se livrer les adolescents, souvent non sans humour, entre eux ou aux dépens d'adultes qui se prennent trop au sérieux. Plus proches de l'enfance qu'ils ne croient, ils éprouvent comme les enfants le besoin d'exercer leurs forces et de repérer les limites. Provoquer peut aussi être un moyen de faire bouger les choses dans une société figée, en l'habituant à des pensées ou des conduites qu'elle réprouve arbitrairement. C'est aussi, trop souvent, un acte de guerre.

Les sociétés occidentales sont, pourrait-on croire, si mouvantes et tolérantes, elles ont subi en quelques décennies de telles transformations, en particulier sur le plan de la religion et des mœurs, qu'il serait difficile de les provoquer. Quand elle subsiste, comme aux États-Unis, la pratique religieuse n'est plus guère qu'un signe de reconnaissance sociale, et la foi dans les dogmes n'est plus qu'une exception. La preuve en est que personne ou presque ne règle plus sa conduite sur les préceptes religieux. Le Pape fait encore beaucoup de bruit médiatique, mais son influence est nulle, ce n'est qu'un « *People* » particulièrement pittoresque. Quant aux mœurs, on sourit devant des publicités qui jouent sur le caractère prétendument provocateur de ce qu'elles veulent vendre. Le dernier exemple en est le film *La Belle Saison* de Catherine Corsini, vanté dans la presse comme « courageux »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

("La belle saison est avant tout un film d'amour vibrant et courageux. Comme toutes les révolutions." *Causette*) parce qu'il est féministe et montre des amours saphiques ! Ces thèmes sont aujourd'hui si bien admis et si conventionnels que toute la critique ne tarit pas d'éloges, ce qui est en soi un bien mauvais signe pour la qualité artistique de l'œuvre (peut-on citer un seul grand film qui aurait fait l'unanimité à sa sortie ?) et qui prouve au contraire à quel point son sujet est consensuel. Serions-nous donc affranchis de tous les tabous ? Pour le savoir, il suffit de regarder de quelle manière nos ennemis nous provoquent.

Si l'on en juge par les provocations de l'État islamique, notre premier tabou est attaché aux œuvres d'art, surtout anciennes et considérées par nous comme faisant partie du « patrimoine de l'humanité ». Non qu'il soit interdit de les tourner en dérision – la Joconde a fait l'objet de caricatures innombrables et jubilatoires, dont le film *La Joconde : Histoire d'une obsession* de Henri Gruel et Boris Vian, sans provoquer autre chose que des rires. Mais on imagine le sentiment de perte irrémédiable si l'œuvre de Léonard de Vinci venait à être détériorée par une main sacrilège ! Non qu'il s'agisse d'idolâtrie, comme des fanatiques ignares l'imaginent peut-être, mais enfin ce serait toucher à toute une conception de l'Histoire et de la spiritualité qui est aujourd'hui celle de l'Occident. En s'en prenant aux vestiges de l'antiquité gréco-romaine dans les régions qu'elles contrôlent, les brutes de Daech savent qu'elles frappent où ça fait mal. Mais l'autre provocation à laquelle nous sommes soumis révèle un second tabou qu'on n'attendait pas : l'Occident ne fait nullement exception au reste de l'humanité, toute son histoire est faite de sang versé, d'humiliations et de souffrances infligées par l'homme à d'autres hommes, bref de cruauté, et il s'est toujours complu dans

l'exercice et la représentation de la violence. Et pourtant, le pire défi auquel il est confronté est la mise à mort filmée de sang froid, et avec des raffinements de sadisme, de victimes désignées moins par les crimes qui leur seraient reprochés que par leur qualité de vaincus, et le récit de tortures et de viols infligés à des enfants. Il est peu probable, comme on l'écrit quelquefois, qu'il s'agisse de faire peur, d'inspirer la terreur, ce qui serait bien naïf de la part des criminels. Il s'agit bel et bien de nous provoquer, de nous pousser « *à une action souvent violente et appelant elle-même une riposte.* »¹ C'est le piège dans lequel tombent les partisans du « tout répression ». La réplique doit être sans faiblesse, mais emprunter d'autres voies que celle des bourreaux.

Paradoxalement, ce déchaînement de barbarie révèle que nous sommes sur la voie du Progrès, puisque pour la première fois dans son histoire une fraction importante de l'humanité considère que la personne humaine est taboue, c'est-à-dire sacrée.

Lundi 24 août 2015

1 L'Algérie qui tolère ces vidéos sur les écrans qu'elle contrôle connaîtrait actuellement, si l'on croit *Al Watan* une vague sans précédent de crimes atroces que ce journal attribue à la contagion de ces spectacles : en nous invitant au voyeurisme, Daech s'efforce aussi de nous faire complices de sa barbarie.

***Tsili*, film d'Amos Gitai**

Amos Gitai présentait dimanche au cinéma *Balzac* son adaptation du roman d'Aharon Appelfeld, devant un public tout acquis : de quoi donner du baume au cœur à ce grand cinéaste si mal aimé dans sa patrie (nul n'est prophète en son pays) où sa générosité et sa lucidité politique sont ardemment combattues par les obscurantistes qui s'y sont emparés du pouvoir, et dans le monde par les antisémites camouflés et les grands simplificateurs (façon Ubu) qui condamnent en bloc le sionisme et le refuge qu'il a cru pouvoir assurer à un peuple persécuté, et travaillent en toute bonne conscience à un nouveau génocide.

On pourrait résumer le film en disant qu'il reprend librement le sujet traité par Aharon Appelfeld, lequel a en quelque sorte transposé au féminin son expérience d'enfant juif caché dans la forêt où, fuyant le génocide, il a vécu seul, en « enfant sauvage », jusqu'à la défaite des nazis. Comme lui, son héroïne finira par trouver asile en Palestine, et contribuera sans doute à la naissance d'Israël. Suivant la pente naturelle du roman, Appelfeld, fidèlement suivi par le cinéaste, ajoute à ce schéma tiré de sa propre expérience l'inévitable ornement d'une histoire d'amour. Si l'on s'en tient à ces aspects du film, la déception sera complète, et ce contresens, qu'on peut pardonner à un spectateur occasionnel et peu averti, serait parfaitement ridicule de la part de gens qui prétendent au métier de critiques. Pourtant, c'est la mésaventure qui arrive au chroniqueur des *Inrocks*, qui ne comprend apparemment rien au cinéma, hors des codes les plus éculés de Hollywood : « *la seconde partie*, [celle qui relate l'épisode où Tisli se cache dans la forêt] *plus traditionnelle, peine à captiver*.

Réduit à sa plus simple expression, le montage se contente d'enchaîner des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

séquences séparées par des fondus au noir, amputant le film de toute continuité dramatique. » Le mot « *captiver* » est particulièrement révélateur. Qu'un artiste puisse se proposer au contraire de libérer son public ne vient pas à l'esprit de Léo Moser, qui n'a jamais entendu parler de catharsis et attend d'un film, comme un enfant d'un manège de chevaux de bois, qu'il l'entraîne et le grise, grâce à sa « *continuité dramatique* », lui évitant la rude tâche de réfléchir. Même analphabétisme navrant de la part de Thomas Sotinel, dans *Le Monde*, qui sachant comme on fait un film selon les meilleures recettes de cuisine, reproche à Amos Gitai de ne les avoir pas suivies par paresse : « *Fils d'architecte, architecte de formation, Amos Gitai en arrive avec Tsili à livrer l'ébauche des plans d'un film. Si l'on connaît l'auteur, si l'on est un peu familier de la façon dont le cinéma se fait, on devinera ce que ce film aurait pu être, au-delà des idées, des intentions. Ce n'est pas assez, surtout pour un matériau comme celui-là.* » Mais la palme du ridicule revient au très prétentieux Nicolas (dit) Le Grand, dans *Abus de Ciné*, qui n'a même pas compris le sujet : « *L'absence de musique, le caractère subjectif et répétitif de ce qui est proposé à l'écran permet dès lors de s'accorder une somnolence réparatrice, le film loupant complètement ce qui semblait être son projet, à savoir nous faire partager l'angoisse et le quotidien de survie de jeunes adultes de retour à la nature et à des comportements sinon animaux, du moins basiques et fondamentaux (se protéger, manger, s'aimer).* » Disons tout de même, pour l'honneur de la critique, qu'elle a généralement compris le film et en a fait l'éloge.

Car le sujet de *Tsili* n'est pas une robinsonnade mais, à partir d'une expérience cruelle et concrète, de revenir sur la Shoah, en se gardant de toute grandiloquence et de toute « *hystérie* », le mot est d'Amos Gitai, qui déclare dans *Libération* : « *Aharon Appelfeld est un auteur que je respecte infiniment, d'abord parce qu'il n'instrumentalise*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

pas la Shoah. Il n'utilise pas des choses extérieures à son expérience, il y a un minimalisme de son écriture que je trouve essentiel, juste et émouvant. » Ce mot de « minimalisme » revient dans toutes les critiques, il désigne à la fois la doctrine artistique issue du Bauhaus (Amos Gitai s'y retrouve en famille) qui exclut l'ornement inutile, prône le dépouillement et la neutralité, Walter Gropius ajoutant que « *tout travail artistique a pour but de donner forme à l'espace* » (*Le Bauhaus, Idée et Organisation*, 1923). C'est bien cette leçon que l'architecte Amos Gitai applique dans son film, caractérisé par une construction qu'il prend soin de souligner par ces fameux « fondus au noir » qui horripilent Léo Moser. La première partie, saisissante, aurait pour origine une improvisation de Meshi Olinski, l'une des trois interprètes de Tsili : la jeune femme danse sur un fond uni vert très sombre, ses pas construisent l'espace où ils s'inscrivent, ses figures racontent son histoire et évoquent, comme l'a fait observer un spectateur, les mouvements d'un oiseau blessé. Une magnifique partition de violon (d'Amit Poznansky, ou d'Alexej Kotchekov ?) dramatise l'action. Une seconde partie, la plus longue, composée de séquences toujours séparées par des fondus au noir, montre la vie de Tsili cachée dans les bois, sans autre explication. La caméra est généralement fixe, et le cadre souvent répété (en particulier l'espèce de nid qu'elle s'est construit au sol) à partir du moment où un juif inconnu, également en fuite, Marek (sobrement interprété par Adam Tsekman), la découvre. Le son est réduit à quelques dialogues très sommaires, en yiddish, et aux aboiements des chiens en chasse et aux bruits de guerre. Le troisième acte (beaucoup de critiques notent justement le caractère théâtral d'une grande partie de la mise en scène) nous conduit dans l'après-guerre : ayant perdu Marek, Tsili passe par un camp de transit avant de rejoindre un groupe de candidats à l'émigration,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

presque tous rescapés des camps. Alors que beaucoup de ses compagnons désespèrent (« *La mort nous suit* »), Tsili n'a pas perdu l'espoir. Mais de même que pour la mère d'Amos Gitaï, il y a pour elle un avant et un après, une coupure symbolisée par le fait que son rôle est confié, tout au long du film, à deux comédiennes, l'une, non professionnelle, Meshi Olinski, et l'autre, actrice confirmée, Sarah Adler, tandis que Lea Koenig lui prête sa voix à la fin du film. Aux antipodes de la représentation obscène du génocide et de la sensiblerie, le film sollicite constamment la réflexion du spectateur. Seule la musique déchirante, d'inspiration yiddish, sollicite à de rares moments l'émotion, le film nous maintenant dans une distance toute brechtienne des faits évoqués, et non représentés : nulle scène de violence dans cette évocation de l'épisode le plus cruel de l'histoire juive. Le quatrième acte est bouleversant, presque insoutenable : le violon crie encore la détresse d'un peuple sur des images d'archives, les dernières qui nous soient parvenues du shtetl, qui s'y trouve involontairement idéalisé parce que ce sont des images festives, la fête se réduisant sans doute au fait d'être filmés. Sous l'œil de la caméra se pressent et sourient ceux qui vont si tôt mourir et ne le savent pas, enfants innombrables envahissant les places et adultes en retrait, au seuil de leur maisonnette.

J'ai écrit ailleurs qu'il n'y avait pour un artiste que deux manières décentes de traiter de la Shoah : la poésie ou le documentaire. Le film est sans doute « *dispensable* » comme le pense Nicolas (dit) Le Grand, pour tous ceux qui comme lui, ne songent qu'à protéger leur sommeil complice. C'est en tous cas la grandeur d'Amos Gitaï d'avoir réuni de manière si originale les deux modes d'expression, dans une synthèse inoubliable.

Lundi 31 août 2015

***Miss Hokusai*, film de Keiichi Hara**

Les films se suivent et ne se ressemblent pas. Heureusement, direz-vous. Et c'est bien la raison qui nous a poussés après les émotions procurées par Amos Gitai à chercher d'autres sources d'émerveillement du côté du Japon, encouragés par la critique et les souvenirs tout frais de l'exposition du Grand Palais et de deux films d'animation mémorables, *Le Tombeau des lucioles* d'Isao Takahata et *Le vent se lève* de Hayao Miyazaki. Plus dure fut la chute ! Et pourtant, le sujet de *Miss Hokusai* ne manque pas d'intérêt, ni les artistes qui l'ont porté à l'écran de talent.

Le personnage de l'héroïne, O-Ei, troisième fille du peintre Hokusai, est fascinant, et on ne s'étonne pas d'apprendre qu'il a inspiré un manga, « *Sarusuberi* », à une autre dessinatrice, Hinako Sugiura (1958-2005), mangaka et historienne spécialiste de l'époque Edo – l'action est située en 1814 – qui marque la fin de l'ancien Japon (1600-1868). C'est ce manga qui aurait inspiré au producteur et au réalisateur le désir de raconter cette histoire par le truchement d'un film d'animation. Il n'est donc pas étonnant que le Témoin gaulois, qui ignorait ces circonstances avant de voir le film, ait été frappé par sa qualité documentaire : alors qu'il s'attendait à retrouver le sentiment de la nature, si fortement exprimé par l'art japonais, il a découvert une magnifique reconstitution du décor urbain et de la vie quotidienne au XIX^e siècle à Edo, qui deviendra Tokyo à partir de l'ère Meiji où l'Empire du Soleil levant assimile la civilisation occidentale de la meilleure façon qui soit, « par innutrition » aurait dit Du Bellay. On sait peu de choses de la pauvre O-Ei, sinon qu'elle fut la disciple de son père, qu'elle n'était ni jolie ni aimable (son père l'appelait galamment « Mâchoires »), le premier défaut étant

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

corrigé dans le film pour des raisons commerciales), qu'elle ne l'a pas quitté jusqu'à sa mort (il avait quatre-vingt-dix ans), et qu'elle a signé peu d'œuvres, mais de première qualité, et surtout que son père a signé beaucoup de ses estampes, surtout à la fin de sa vie, ce qui explique en partie sa prodigieuse fécondité à cet âge avancé. C'est la rareté des informations qui nous sont parvenues sur cette artiste qui aurait conduit les auteurs à concentrer leur récit sur une année de la période la mieux connue de sa vie, alors qu'elle a un peu plus de vingt ans. L'historienne se dispensait ainsi de tomber dans la fiction pour boucher les trous, et le réalisateur a ratifié ce choix...

C'est pourtant, pour le spectateur, une première raison de frustration : à la fin d'un film de longueur classique (93 minutes), une voix off lui apprend que O-Ei disparaîtra, âgée de plus de soixante ans, en 1857, dix ans après son père qu'elle n'a jamais quitté, malgré l'expérience d'un mariage vite interrompue par un divorce : ces informations sont en trop, elles donnent l'impression d'un film bâclé. Mais ce n'est pas la principale. Esthétiquement, les images sont belles, sans évoquer l'univers de Hokusai (à l'exception du court épisode de la vague et de celui des dragons), mais l'animation n'a pas la fluidité à laquelle le cinéma japonais nous a habitués, et les personnages manquent de grâce. Surtout, le récit est éclaté et discontinu, non pour des raisons artistiques, mais comme si la scénariste hésitait entre plusieurs sujets : la peinture, la vie intime de la jeune femme et sa difficile relation aux hommes, les relations père-fille, le drame de la petite sœur infirme négligée par son père et qui meurt cette année-là, terrorisée par la peur de l'Enfer shinto (si étrangement semblable à celui des chrétiens), sans que naisse des fragments qui lui sont consacrés la moindre émotion. Faut-il l'avouer ? Le Témoin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

gaulois s'est surpris plusieurs fois à sombrer dans un léger somme : « Évidemment, y-a l'âge ! » comme disait Céline, mais cela ne lui arrive jamais en visionnant un bon film, même à la télévision.

Reste l'impression d'un de ces produits réalisés un peu à la hâte à destination du public occidental, cette fois dans la foulée de l'exposition du Grand Palais. La fidélité à une construction qui pouvait convenir à une bande dessinée mais déroute sans profit dans un film pourrait en être un indice. Reste aussi que ce film laisse une trace dans l'esprit de ceux qui l'ont vu, même s'ils ont été déçus.

Lundi 7 septembre 2015

De ma fenêtre

Longtemps, je me suis couché tard et levé tôt. Rassurez-vous, je ne songe pas à me lancer dans une *Recherche du temps perdu*, bien que ce soit l'occupation principale de la plupart des octogénaires, du moins quand le souci de leur chère santé les laisse en repos. Mais en général nous ne tentons pas d'en fixer par écrit les résultats : le modèle existe, mais est inégalable. Cette première phrase était destinée à vous introduire à quelques confidences de haute importance sur ce que je vois de ma fenêtre.

Non pas de la fenêtre qui éclaire mon bureau : on n'y voit guère que le ciel, et le profil d'un immeuble sur cour. C'est que je travaille dans notre entrée. Je n'ai eu de bureau, c'est-à-dire non seulement un meuble conçu pour les travaux d'écriture, mais une pièce qui lui soit entièrement dédiée, qu'en notre demi-pavillon de Bourges, au temps de mes lointains et tâtonnants débuts. De Bourges, ou plutôt du quartier nouveau de La Chancellerie (on était au début des années 1960), ce qui me valait de voir par ma fenêtre un paysage agreste de prés peuplés de vaches, quand je levais les yeux des abondants paquets de copies que je devais corriger. Aujourd'hui, la seule vache visible de mon bureau (une table de travail en faux Louis XV, années 1970) orne le tapis sur lequel s'ébat ma souris : c'est une Normande (la vache, bien sûr) qui paraît obèse parce qu'elle est prête à vêler, et qui m'exhorte sans succès : « *Ne ruminez plus derrière votre écran* ». L'adresse électronique qui figure sous elle dans l'herbe drue révèle l'origine du message : www.calvados-tourisme.com, publicité gratuite. Mais s'il reste des vaches en Normandie, il n'en est plus sous ce qui fut ma fenêtre de Bourges : elles ont été chassées depuis longtemps par de petites usines propres qui se donnent des airs

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

de ne pas polluer et y sont peut-être enfin parvenues en ces temps de désindustrialisation. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à ce que je vois de ma fenêtre.

Comprenez-moi bien, je ne vois par nos fenêtres pas plus de moutons que de vaches, à moins d'interpréter la forme des nuages qui se promènent parfois dans le ciel nuancé de l'Île de France. Celle de la salle de séjour offre un beau morceau de ciel, les toits de Paris et des immeubles de bonne apparence. Jadis, notre voisine rêvait d'y habiter : je l'ai guérie du péché d'envie en lui faisant remarquer que si elle vivait en face, elle aurait pour vis-à-vis notre immeuble minable, alors que, de chez nous, nous jouissions d'un assez beau décor. C'est en vertu de pareilles considérations que les inégalités sociales, quand elles ne sont pas trop écrasantes, sont si aisément tolérées : la richesse de quelques-uns améliore l'aspect de la ville, et permet de rêver. L'égalité à la Ceaucescu, avec ses immeubles uniformes et ses palais officiels sans âme et sans style, ne peut engendrer que le désespoir et la révolte. Nous disposons aussi d'un petit nombre d'autres fenêtres sur deux cours : l'une d'elles, à l'arrière de notre maison, a aussi pour décor de fond un honnête immeuble moderne, qui a fait l'effort de décorer la parcelle qui lui revient d'un petit mais très beau jardin. Nous en récompensons nos vis-à-vis en leur présentant un lugubre derrière (d'immeuble) percé de loggias ; chaque copropriétaire a fermé la sienne selon sa fantaisie, et la plupart servent de débarras où mes voisins entassent vieux meubles cassés, chiffons, cartons et cadeaux de mariage mal aimés. Heureusement, ce spectacle est réservé aux voisins d'en face, suivant le principe énoncé ci-dessus, et nous est épargné.

Ce qui me frappe, ces dernières années, c'est le rythme de vie de

nos contemporains, si différent de ce qui fut naguère le nôtre. Non que je sois du genre à les épier avec ou sans jumelles : la vue globale de leurs fenêtres, inévitable, me suffit. Il y a vingt ans, à minuit, j'étais le dernier à me coucher, et le matin, à cinq ou six heures, j'apercevais déjà en ouvrant les volets bien des fenêtres éclairées. Aujourd'hui les gens veillent tard et se lèvent tard : à sept heures, la plupart des fenêtres sont encore éteintes. Intrigué par ce phénomène, je me suis demandé si la droite n'avait pas raison, et si les Français étaient devenus fainéants et ne travaillaient plus, ce qu'un retraité est naturellement disposé à croire. Heureusement, je suis entouré de jeunes qui m'ont expliqué que la plupart des travailleurs ne pouvant vivre qu'en banlieue, les entreprises ouvraient plus tard parce que les transports en commun ne fonctionnent pas de nuit, même mal, et qu'en retour elles obligeaient les bobos des centres villes à rester très tard, souvent à faire seulement semblant de travailler, s'ils voulaient garder l'estime de leur patron, et surtout leur emploi.

Une autre chose m'intrigue, dont personne ne m'a donné l'explication. Le XIX^e siècle, qui découvrit l'hygiène et en fit l'une de ses religions de rechange (avec la Science, le Progrès et l'Art à majuscules), plaçait la circulation de l'air parmi ses commandements, ce qui me valut, sur cette lancée, une enfance très aérée, sauf pendant mes séjours dans nos campagnes arriérées du Morvan où les fenêtres, d'ailleurs étroites en raison du fameux impôt sur les portes et fenêtres, restaient soigneusement closes pour éviter l'invasion de bestioles diverses. Cette première éducation nous conduit encore à dormir la fenêtre ouverte ou au moins entrouverte au plus fort de l'hiver (ce à quoi n'auraient jamais consenti mes parents), ainsi qu'à aérer à toute heure de la journée, d'autant qu'en parfaits dinosaures, nous

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

fumons du tabac (exclusivement) et faisons de la cuisine. Le XXI^e siècle à peine engagé a oublié ces préceptes, si j'en crois les fenêtres perpétuellement fermées de presque tout mon voisinage. Je veux bien croire que la jeune génération ne fume plus de tabac, mais peut-on vivre en permanence dans la fumée des pétards ? J'admets que les plats surgelés et le micro-onde ont remplacé la cuisine de grand-mère, mais il s'en échappe un minimum de fragrances et l'espèce humaine elle-même n'est pas inodore. Recommence-t-on à cuire dans son jus comme au bon vieux temps ? Est-ce un aspect inattendu du fameux cocooning, pris au pied de la lettre ?

En tous cas, la jeune génération me paraît bien plus aimable et gracieuse que toutes celles que j'ai connues, même celle de nos enfants, déjà fort émancipés ; les jeunes filles, en particulier, sont épanouies comme jamais. Et pourtant, à quelles difficultés doivent-elles faire face, ne serait-ce que pour trouver du travail, et à quelles incertitudes pour l'avenir, dans un monde sinistre dont il n'est même plus possible d'ignorer les horreurs et la fragilité ? Décidément le siècle nouveau, vu de ma fenêtre, est bien difficile à comprendre...

Lundi 14 septembre 2015

Front National et culture

Voici quelques jours, comme on interrogeait à la radio un spécialiste autoproclamé du Front National sur son rapport à la culture, celui-ci, visiblement embarrassé, fit une réponse singulièrement floue. Le Témoin gaulois, également surpris par cette question qui paraît insolite, tant le premier est étranger à la seconde, s'est à son tour penché sur la question pour savoir où l'on en est après l'éviction du fondateur et l'éclatement en deux autres tendances (fille et petite-fille) qui ne tiennent comme toujours, dans ce singulier parti, qu'à des questions de personnes.

Il faut dire que le futur Témoin fut longtemps renseigné de première main (hélas !) sur la question par un vieux compagnon de Jean-Marie Le Pen. Or en ce temps-là, la culture était le moindre souci du F.N. et de son chef. La culture de Le Pen serait due aux jésuites : ceux qui sévissaient dans les lycées n'étaient pas les mêmes, apparemment, que ceux qu'on rencontrait dans l'enseignement supérieur. Le fondateur du F.N. croit dur comme (Croix de) fer au roman national, de Clovis à nos jours et, d'une façon générale, s'en tient aux conceptions les plus réactionnaires de la fin du XIX^e siècle : « *Je crois à l'inégalité des races, oui bien sûr, toute l'histoire le démontre, elles n'ont pas la même capacité ni le même niveau d'évolution historique...* » (30 août 1996, Université d'été) et les chants nazis suffisent à combler ses besoins musicaux. Mais on ne saurait négliger le côté ludique de ce reître : « *C'est marrant : Le Pen, c'était un fout-la-merde magnifique !* » disait Claude Chabrol, rappelant leur amitié des années 1949-52. En un sens, il ne s'est jamais pris au sérieux, et en toutes circonstances il a fait passer le plaisir de la provocation avant sa carrière politique et le succès de son parti, ce en quoi il diffère profondément des dictateurs qu'il

admire et de ses deux héritières. Satisfait d'éblouir son public avec une langue archaïsante mêlant préciosité et brutalité, il n'a parlé de culture que parce que les représentants officiels de celle-ci l'y ont contraint, inquiets à juste titre de ses progrès électoraux, dans un pays où la culture est financée et pilotée par l'État. À leur question, il a répondu sans fard, et sans s'attarder : « *La conception que j'ai de la culture est une conception restreinte, et par là-même élitiste [...]. Rap, tag sont des modes passagères, des excroissances pathogènes [...]. J'ai plus confiance dans les beautés de ceux qui nous ont précédés que dans celles de ceux qui vont nous suivre.* » (Jean-Marie Le Pen, 1^{er} juin 1996) Moins soucieux de gouverner que de plastronner sur le devant de la scène, ce bateleur n'en a pas moins transmis certaines orientations à celles et ceux qui tiennent aujourd'hui, bien malgré lui, sa boutique.

Pour connaître les positions de l'actuel Front National sur la culture, on dispose de deux sources principales : l'une est le discours officiel tenu par le « collectif » *Culture, libertés et création* (Clic) créé en juin dernier par Marine Le Pen en vue de conquérir le petit monde de la culture. L'événement de sa fondation a été marqué par la mise en ligne de trois vidéos, dont la première, consacrée au discours de Marine Le Pen, annonçant son texte d'un air mortellement ennuyé, montre comiquement que, digne fille de son père, elle n'attache aucune importance à la culture. Seulement voilà, elle ne se contente pas comme lui de vivre sans rien faire de son fonds de commerce et de s'amuser, elle veut le pouvoir, et a compris que pour l'obtenir, aucune voix ne saurait être négligée. Le programme du F.N. le confirme : pour ses électeurs traditionnels, Sébastien Chenu, transfuge de l'U.M.P. et président de ce « collectif » dénonce la « *fascination navrante pour les cultures du*

bout du monde », le clientélisme¹, la censure et le politiquement correct. Aux intellectuels, il promet de mieux répartir les faveurs de l'État entre Paris et province, et surtout de renouveler la liste des bénéficiaires de ses aides au profit de ceux qui défendent « l'identité nationale ». Toute ouverture sur le monde est refusée, et le regard reste fixé sur un passé mythique : « *L'Académie française deviendra l'autorité de référence de la langue, aidée des commissions de terminologie.* » comme si la langue obéissait à une autorité quelconque et comme si une assemblée de vieux messieurs cooptés et parfaitement ignorants de la linguistique était plus qualifiée que les linguistes pour la décrire ! Pourtant les navrantes prouesses de son *Dictionnaire* en disent long sur la compétence de l'Académie. Mais pour le F.N. le maintien des institutions les plus délabrées des « rois qui ont fait la France » et la restauration des églises sont les meilleures garantes de notre avenir. Bien entendu, quelques propositions sont de nature à séduire les naïfs, comme la « *défense de la liberté d'expression* », en particulier sur Internet (il s'agit évidemment de celle des négationnistes, pour les autres, on verra au cas par cas, mais ce n'est pas dit), surtout quand elle sont assorties de la promesse de liquider des instances coûteuses, inefficaces et parasites comme HADOPI. On notera avec intérêt que les positions très libérales du père fondateur – exempter l'État du financement de la culture, encourager le mécénat – sont complètement évacuées : électoralement trop improductives, bien sûr ! On n'attachera pas plus d'importance à la déclaration de Marion Maréchal (cela ne s'invente pas) Le Pen, qui se dit fan de

1 Ce reproche a été retourné au Front National depuis qu'il a pris pied dans quelques municipalités. De fait, clientélisme (et académisme) sont les conséquences inévitables d'une intervention du pouvoir politique dans le domaine de la culture. Mais l'extrême droite, parce qu'elle est tournée vers le passé et hait d'instinct « le mouvement qui déplace les lignes » et le grand large, est condamnée aux plus mauvais choix.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

rap, histoire de se montrer moderne, et plus moderne encore que sa tante !

L'action culturelle des représentants du F.N., quand ils ont une parcelle de pouvoir, est la seconde source qui puisse nous renseigner sur ses positions culturelles. MEDIAPART, le 18/09/2012, analyse *Le FN en ses mairies : la démolition de la culture* et cite Gilles Ivaldi qui relève des points communs dans la gestion de Nice, d'Orange et de Marignane « *une volonté d'affaiblir les milieux culturels et alternatifs, une gestion clientéliste, un pouvoir touché par les affaires et des condamnations, une politique sociale marquée par la préférence nationale, une gestion financière calamiteuse* » [L'article](#), auquel on se référera, note justement que Marine Le Pen se garde bien de citer en exemples ces expériences. Il note aussi l'attaque systématique des festivals : Mezzo retransmettait récemment le spectacle affligeant des arènes d'Orange présentant un échantillonnage de morceaux d'opéras uniquement français, assaisonnés d'un hommage à Luis Mariano, de folklore et de plaisanteries lourdingues. Taillant dans les subventions, punissant les mal pensants en leur coupant les crédits, les édiles n'hésitent pas à humilier les artistes comme à Fréjus, dont le maire a demandé à ceux dont la ville héberge les activités de participer en échange à l'accueil d'enfants dans le cadre de l'aménagement des rythmes scolaires. Ce qui lui a valu ce tweet fameux de Fleur Pellerin, ministre de la culture : « *La culture pour le FN : un coût, une nuisance, une affaire de fainéants. Et surtout pas une lumière ou une émotion qui peut changer la vie* ».

Laissons à chacun le soin de tirer ses conclusions de ce rapide tour d'horizon. Pour le Témoin gaulois, il est bien évident qu'un parti qui n'a été créé que pour l'amusement d'un homme tourné

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

vers un passé dont il ne perçoit qu'une image mythique, et qui ne subsiste que comme gagne-pain et, si possible, instrument de conquête du pouvoir de sa famille, ne peut avoir aucun rapport avec la culture vivante dont il est coupé, parce qu'elle est tournée vers l'avenir et la créativité, et qu'une relation de mépris et de violence avec les artistes qui la font vivre.

Lundi 21 septembre 2015

Pipi peoplisation

Les bonnes gens se demandent (et vous demandent) souvent si tel candidat ou telle candidate à tel poste, ou titulaire de celui-ci, est « quelqu'un de bien, à qui on peut faire confiance », et tels sont les pièges de la peoplisation qu'on en vient à élire des milliardaires parce qu'ils ont fait fortune, et qu'on s'imagine qu'ils feront aussi celle du pays. À la question : « Votre maire est-elle quelqu'un de bien ? » Je réponds : « C'est sans importance ! »

Certes, il vaut mieux confier les affaires publiques à quelqu'un de sympathique, affichant de bons sentiments, et de plus honnête comme ce fut le cas des deux derniers maires de Paris, du moins ne piquera-t-il pas dans la caisse. Mais dès qu'on entre dans ce système, et même si on rêve de le réformer, on administre grosso modo de la même façon, qu'on soit de droite ou qu'on se prétende de gauche, parce qu'on est soumis aux mêmes contraintes. La gestion de Chirac et de Tiberi avait des aspects positifs : ils ont largement contribué à embellir Paris pour en faire la ville-musée que nous connaissons. Bertrand Delanoë et Anne Hidalgo ont poursuivi leur œuvre. Leur discours que l'on veut bien croire accordé à leurs convictions ne les a pas empêchés, à seule fin de ne pas mécontenter leurs électeurs, de s'interdire d'entreprendre les grandes constructions en hauteur, seules capables de régler le problème du logement. Il ne faut surtout pas que les Parisiens, souvent propriétaires de leur logement, voient la valeur très excessive de celui-ci baisser. Je suis de ceux qui ont consenti de lourds sacrifices pendant les plus belles années de leur vie pour être logés décentement dans leur ville. Décentement selon les normes parisiennes, c'est-à-dire fort à l'étroit aux yeux des habitants de bien d'autres lieux : ce problème étant résolu, je

ne me sentirais pas plus pauvre si les prix de l'immobilier parisien étaient divisés par deux, trois ou quatre : seuls seraient lésés les spéculateurs qui achètent pour louer ou revendre, et je serais au contraire heureux de voir la population de Paris se diversifier et les plus pauvres trouver un toit. Mais le règne de l'argent, fondé sur la bêtise, fait que la plupart des propriétaires se croiraient lésés si la valeur nominale d'un bien qu'ils n'auront jamais l'occasion de revendre venait à baisser. On ne peut être réélu qu'en défendant becs et ongles celle-ci. Et comme la femme ou l'homme politique doit s'appuyer sur un vaste et puissant réseau, aucun n'est jamais en mesure de corriger l'abus hallucinant qui fait que le parc parisien de H.L.M. est en grande partie composé d'appartements de luxe loués à prix d'ami (toutefois inaccessibles pour les catégories populaires)... aux amis.

Tout cela est si banal qu'on ne se donnerait pas la peine de le rappeler si l'affaire de celles qu'on appelle avec mépris les « dames pipi » de notre glorieuse capitale ne venait montrer par quel engrenage une élue apparemment pleine de bonne volonté peut être amenée à jeter sur le pavé des travailleuses modestes. La presse suit en ce moment le combat que onze salariées chargées de l'entretien des toilettes publiques des monuments de Paris (Notre-Dame, Sacré-Cœur, place de l'Étoile, etc.) livrent pour garder leur emploi. Il ne s'agit ici ni de compression de personnel destinée à augmenter les profits des actionnaires, ni de quelque révolution technologique qui rendrait caducs des savoir faire et superflus des emplois. Simplement, la municipalité a entrepris de rentabiliser les toilettes publiques non en les administrant mieux, mais en remplaçant la société Stem, chargée du nettoyage, par la néerlandaise 2theloo, qui veut installer sur ces lieux des boutiques de luxe offrant aux touristes des « souvenirs », ce qui exigerait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

selon elle un renouvellement complet du personnel, les futures « dames pipi » devant être caissières et polyglottes (et sans doute jeunes et jolies) pour s'acquitter de leurs nouvelles tâches. Le contrat de Stem a pris fin le 30 juin, cette société a cessé de payer ses employées le 10 juillet. Il faudra encore douze jours pour que la presse s'intéresse à l'affaire (22 juillet). Dans un premier temps, la mairie (de gauche ?) s'est alignée sur la position du repreneur, ignorant spontanément la loi et abandonnant ses employées (quinze à trente ans de service) à leur sort : « *"Nous avons soumis la liste du personnel à la nouvelle société, mais 2theloo n'est pas obligée de suivre nos recommandations", explique une responsable de la Ville de Paris. Avec la reprise du marché par les prestataires néerlandais, le mode d'exploitation des toilettes publiques est modifié.* » (*Le Figaro*) Il a fallu la résistance acharnée des intéressées et le suivi de la presse pour qu'enfin l'on envisage un traitement plus humain du problème : « *Dans quelques semaines, nous pourrions proposer à celles qui le désirent une intégration pérenne dans nos effectifs.* » « *Ce n'est pas notre rôle, ajoute-t-on à la Ville. Pour autant, notre geste est légitime envers ces femmes qui travaillent depuis des années dans ces espaces qui restent des toilettes publiques.* » (*Le Monde* daté du 30/09).

Tout est bien qui finit bien, direz-vous. Sans doute, mais il est bien évident qu'une municipalité de droite n'aurait pas suivi un autre parcours, du mépris spontané à la reddition, devant la honte d'un scandale mis en lumière par la presse.

Jeudi 1^{er} octobre 2015

Respect

De son dernier séjour dans la bonne ville de Mgr Muriel, cette créature jaillie du cerveau impie de Victor Hugo et qui se mêlait d'enseigner la charité aux chrétiens et la fraternité à tous, le Témoin gaulois revient de nouveau avec le souvenir de l'hospitalité corse, qui ne perd rien à la transplantation, et pour cette fois, à défaut d'une nouvelle comme *Les Trous de Mme Milacassi*, quelques propos de table dont il se fait un plaisir de vous rapporter, pour votre édification, la partie pédagogique, qui ne fut heureusement pas la principale.

Comme nous évoquions le jargon administratif qui a ridiculisé le Ministère de l'Éducation Nationale, qui y aurait renoncé – qu'on me pardonne, mais j'ai jadis pris bien du plaisir à utiliser celui que le structuralisme en sa première fleur introduisit dans la linguistique et l'analyse littéraire – notre hôte nous rapporta l'anecdote suivante :

« J'étais alors proviseur d'un lycée professionnel de la banlieue de Marseille, et nous avions une formation en menuiserie que l'administration avait pompeusement nommée « Bois et autres matériaux ». Un jour une dame accompagnée de son grand fils se présente, et avant de l'inscrire me déclare :

"Nous avons choisi cette formation parce que mon fils adore se promener en forêt..."

– Mais, Madame, c'est une section de menuiserie !

– On y travaille quand même en forêt ?

– Pas du tout, Madame, mais en atelier !"

Sur quoi ma visiteuse s'est retirée, fort déçue. »

Cette histoire de mère en entraîna une autre, et notre ami

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

enchâna : « Déjà, les élèves devenaient difficiles. J'ai moi-même été élevé dans un quartier populaire de Marseille. Entre nous, nous n'étions pas des anges, mais nous respections nos professeurs. Les temps ont bien changé. Un jour, une dame à qui nous avions signalé que son fils était absent depuis plusieurs jours, vient me voir. Elle m'explique qu'elle habite de l'autre côté de Marseille, qu'elle met son fils dans le bus chaque matin en allant elle-même à son travail, mais qu'il doit prendre notre ligne au terminus. Il lui a avoué qu'il passait ses journées à traîner dans les rues de Marseille, elle ne sait que faire et me demande de le raisonner. Je fais venir le gamin et improvise un petit sermon, lui représentant les dangers qu'il y avait pour un garçon de son âge à traîner dans un grand port où il pouvait faire de mauvaises rencontres, et l'intérêt qu'il avait à profiter de sa jeunesse pour apprendre un bon métier. Comme je le congédie, l'élève me dit : "Je vous remercie, Monsieur. Vous avez parlé comme un curé !" et prend la porte, me laissant pantois.

Mais il y a mieux. Une autre année, je faisais partie du conseil de discipline d'un lycée où l'on avait nommé comme proviseure une espèce de dragon redoutable pour reprendre en main l'établissement, qui en avait grand besoin. La déléguée des élèves avait la langue bien pendue, et quand l'affaire fut réglée, la proviseure se tourna vers elle et lui dit : "Ma fille, je te préviens : tu ne reviendras pas l'an prochain, je serai débarrassée de toi à la rentrée !

– Et moi, je t'emmerde !" repartit la fillette.

Un silence profond accueillit cette réplique, nous étions médusés. Enfin la proviseure demanda : "Qu'a-t-elle dit ?

– Elle vous promet de faire de son mieux" répondit la surveillante générale.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Certains enseignants, poursuivait-il, montrent du génie pour se tirer de situations difficiles. Un jour, un conseiller pédagogique [c'est le nouveau titre du surveillant général] faisait l'appel :

"Mireille G.

– ...

– Mireille G. ? Du groupe des garçons, une voix s'élève :

– Mireille G. est une pute !"

Le conseiller pédagogique avait le choix entre deux solutions : punir le grossier personnage, et pour cela ouvrir une enquête pour l'identifier, ce qui n'était pas sans risques, ou feindre de ne pas l'avoir entendu, ce qui passerait pour de la faiblesse. Il en trouva une troisième, et répliqua :

"Quoi qu'il en soit, qu'on me trouve Mireille G. !" »

Mis en verve, l'orateur revint à sa jeunesse, et nous fit le portrait de Mlle Rey, qui fut son professeur d'italien 2^{ème} langue au cours complémentaire, ancêtre du collège. C'était apparemment une vieille fille caricaturale qui se laissait parfois aller à des confidences singulières : « J'adore, disait-elle rêveusement, cette expression italienne : *il radiatore del riscaldamento centralizzato* » (le radiateur du chauffage central) et assez méchante. Elle avait pris pour souffre-douleur un élève du fond de la classe, et l'appelait au début de chaque cours pour l'interroger. L'élève restait muet, soit qu'il n'ait pas appris sa leçon, soit pour affirmer son opposition irréductible. Alors Mlle Rey le renvoyait à sa place, attendait qu'il soit assis et, dessinant le chiffre avec le pouce et l'index, disait sadiquement : « Zero ! » Mais comme le proviseur connaissait cette dame, cette cascade de zéros n'a jamais nui à son élève. La première année, ces manières impressionnaient beaucoup les petits garçons, mais la suivante, ils ont pris leur revanche en composant une chanson sur un air et des paroles que les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

contemporains et les nostalgiques de notre glorieux empire (ce ne sont pas nécessairement les mêmes) reconnaîtront sans peine :

*« Rey du cul, tabatière,
Rey du cul, bono
Trempe ton cul dans la soupière
Tu verras si c'est chaud »*

« Quand elle entrait en classe, les quinze élèves se levaient poliment suivant le rituel de l'époque, et fredonnaient en chœur la chanson, bouche fermée. Elle faisait semblant de ne pas nous entendre. »

Je fis observer à l'ex-proviseur qu'il avait dit que de son temps on respectait les professeurs : « Mais elle était folle, d'ailleurs elle n'a jamais puni personne ! » me répondit-il, écartant les bras avec un bon sourire pour souligner l'évidence de sa justification.

Lundi 5 octobre 2015

Des Nouvelles de l'Église

De quoi, direz-vous, se mêle aujourd'hui ce mécréant de Témoin gaulois ? Il vous répondra que sans se prendre pour un sage, il a choisi pour devise, entre autres, le mot de Térencia : « *Rien de ce qui est humain [sauf le sport spectacle] ne m'est étranger.* » En foi de quoi (si j'ose dire) il a mis son nez dans les bénitiers et s'est interrogé sur le bien fondé de certain nouveau rite introduit dans une messe qui n'a plus rien à voir avec celle qu'il a connue dans une autre vie...

Il s'agit encore d'une retombée de notre séjour dans le fief de Mgr Muriel. Au contact de nos pieux amis, nous avons appris avec stupeur qu'on avait asséché les bénitiers pour éviter qu'ils ne favorisent les contagions. Fini donc, le geste galant du fidèle se précipitant pour tremper ses doigts le premier dans l'eau bénite afin d'offrir leur humidité à la dame belle et néanmoins pieuse qu'il voudrait infidèle, et d'obtenir ainsi un premier contact de leurs épidermes ! Renseignements pris, cela remonte à l'épidémie de grippe de 2009 et l'initiative de cette surprenante opération proviendrait d'un évêque anglican. Les Gaulois bon teint ne s'étonneront pas que ce mauvais coup ait été porté aux grenouilles par la perfide Albion : ses tabloïds témoignent chaque jour de sa haine pour cette espèce sympathique et appétissante, du moins pour les nations qui savent cuisiner. Ce qui surprend, c'est que cette mesure programmée visiblement afin de provoquer la disparition de l'intéressante variété des grenouilles de bénitier n'ait pas été dénoncée par les médias. Où est passée la défense de la diversité biologique ? Nos églises ne seront-elles plus peuplées que de punaises de sacristie et de rats d'autel ? Mais Dieu n'est pas moins grand qu'Allah, et dans sa prévoyance, il a institué, avec la

collaboration de Bernardin de Saint-Pierre, Lamarck, Darwin et quelques autres, l'adaptation au climat et à l'environnement. C'est ainsi que les grenouilles de bénitiers se sont aujourd'hui réfugiées dans les marécages des beaux pays de Féminisme, d'Écologie et de la PDA (Protection des animaux) où règne Bébête. Chose curieuse, et qui reste à ce jour inexpliquée, le Témoin gaulois a remarqué cette migration depuis plusieurs décennies : Dieu aurait-il envoyé aux grenouilles un prophète ? Il est plus probable que la baisse de la consommation d'eau bénite les a alertées.

Venons-en au second point. Mme Marie-Geneviève Missègue, Docteur en théologie et docteur en histoire des religions, théologienne catholique, auteur de *L'a-venir de l'Homme, homme et femme* (éd. DDB), nous apprend, dans un passionnant article de la revue *Droit et Religions* (CNRS Éditions), qu'elle traite « *de l'Église, figure d'une Humanité pleine et entière, dans le Tome III de [s]a trilogie "des maux de l'Église à ses mots d'espérance"* ». Parmi les maux de l'Église qui sont aussi ceux de l'Humanité, il y a le penchant à prendre des décisions inconséquentes, voire contradictoires. De même que l'Humanité, ou du moins cette part que représentent nos sociétés, a décidé de renoncer au tabac et à ses méfaits et, dans la foulée, d'adopter en remplacement des drogues plus dures (cannabis, cocaïne, héroïne...), de même « *l'Église, figure d'une Humanité pleine et entière* », ayant chassé de ses édifices sacrés les grenouilles de bénitier par mesure d'hygiène a introduit (ou réintroduit) dans le déroulement de la messe, comme nous le rappelait notre dévot ami, « le baiser de paix » ou « geste de paix » qui peut se réduire au simple échange d'une poignée de mains avec ses voisins immédiats, avant la communion. On serait tenté (par le Diable, sans doute) d'applaudir à une mesure qui restitue à notre galant homme les moyens d'approche dont on l'avait privé. C'est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

justement la raison pour laquelle l'épiscopat réfléchit aux moyens d' « y substituer d'autres gestes » que « les gestes familiers et profanes du salut » (*La Croix*, 1^{er} août 2014) C'est que « *Les plaintes des fidèles au sujet des "baisers de paix" qu'ils subissent dans les églises sont nombreuses et constantes.* » si l'on en croit l'*Apostolat Sainte-Thérèse*. Hélas, les raisons invoquées pour justifier ces plaintes, que le Témoin gaulois s'est donné la peine d'examiner, sont soit frivoles (mon voisin pue de la gueule) soit impies (il y a des gens que mes convictions morales et politiques m'interdisent d'embrasser), et toutes deux contraires à la charité. Ayant subi, à l'occasion des obsèques d'un proche, ce genre d'agression pacifique, je proteste aussi au nom de l'hygiène : car notre prochain ne se lave pas toujours les mains, et son baiser peut se révéler hautement contagieux. Ne pourrait-on se contenter d'agiter la main en direction de ses voisins, ou mieux, de leur envoyer un baiser du bout des doigts, ce qui cumulerait galanterie (éventuellement), chasteté et hygiène ?

N'allez pas vous imaginer que sur ses vieux jours le Témoin gaulois, nouveau Jean Barois, s'apprête à virer discrètement sa cuti : il est immunisé contre les maux et les mots (pour reprendre la belle formule de Mme Marie-Geneviève Missègue, Docteur en théologie etc.) de la foi religieuse. C'est « *pour l'amour de l'humanité* », comme disait un autre libertin, qu'il se penche sur les souffrances des grenouilles de bénitier et de leurs frères et sœurs en Jésus-Christ, et qu'il apporte à leurs évêques sa modeste contribution.

Lundi 12 octobre 2015

Des Bons Remèdes

S'il est un sujet qu'on a toujours écarté ici, c'est bien celui de la santé, parce que, si l'on n'est pas médecin ou malade et que pourtant on y trouve quelque intérêt, c'est que l'on est très vieux, non seulement de corps mais surtout d'esprit : dans ce cas, mieux vaut se taire et ne pas importuner ses lecteurs. Pourtant, ce sujet s'est introduit ici par surprise, et voici comment.

Le Témoin gaulois, tenu à la discrétion, se bornera ici à vous confier qu'une méchante bronchite l'ayant déconnecté du monde, il allait renoncer à écrire ce billet, faute d'inspiration, quand un vieil ami lui a fourni un sujet qu'il n'espérait plus en prenant en main avec l'autorité que lui confère sa carrière de grand « chymiste », sa précieuse santé. Voici donc, d'abord le texte providentiel qui sert ici de prétexte :

« Pour toi : Je prends en main mon "cours de chymie" de Nicolas Hemery de 1687 "hérité" [...] du maréchal félon [...]

Page 644 : contre les maladies du poumon et de la poitrine:

Soufre tiré du cinable d'antimoine

Huile de brique appliquée extérieurement

Fleur de soufre

Magistère de soufre

Baume de soufre

Sucre candy

Laudanum

Fleur de benjoin

Hydromel »

Ayant d'abord ressenti une pointe de jalousie du fait que je n'ai rien reçu de tel en héritage – bien que la liste des maréchaux félons soit de bonne dimension, dans notre longue et glorieuse

histoire, je n'ai reçu de cadeaux que du dernier d'entre eux, à savoir un paquebot Normandie en celluloid et une voiture de course en fer blanc pour Noël 1941, et les nombreux deuils qui ont décimé ma belle-famille à partir de 1942 du fait de ses crimes – j'ai bien vite chassé ce vilain sentiment. Puis je me suis demandé s'il fallait transmettre la commande à mon apothicaire habituel – mais hélas, nos prétendus pharmaciens ne sont plus que des marchands de médicaments, bien incapables de se lancer dans une préparation, et à qui c'est peut-être même interdit. J'ai donc examiné les ingrédients, qui m'ont paru en somme assez prévisibles, mise à part leur orthographe. Seule l'huile de brique ne doit plus figurer dans nos sirops, et je craignais que la recette s'en soit perdue, supposant qu'il s'agissait d'huile dans laquelle on avait fait mijoter une brique, et que cette curieuse opération était destinée à extraire de la brique quelque « vertu édificatrice ou consolidatrice ». Internet n'étant pas fait pour les chiens, j'entrepris une enquête qui s'est révélée fructueuse.

Première surprise : notre « physicien » (1645-1715) y apparaît plutôt sous le nom de **Nicolas Lémery** ; *Le Journal de pharmacie et des sciences accessoires*, Volume 25, 1839, note : « (Hémery ou Lhémery, car, à cette époque, on tenait peu à l'orthographe des noms propres) ». Ni des autres, à vrai dire. Je vous ferai grâce des pompes et des œuvres de ce personnage : vous trouverez sur lui tout ce que vous voulez savoir (ou presque) sur *Wikipedia*. Il me suffit de noter que son livre, paru en 1675, a connu maintes rééditions, et a fait autorité pendant un siècle. Et son premier succès fut tel, au dire de Fontenelle, « *qu'il se vendit comme un Ouvrage de Galanterie ou de Satyre* » ; il faut, je crois, lire entre les lignes : mon correspondant ne signale-t-il pas dans son édition : « *Pour faire venir leur mois aux femmes* – une page entière ! »

Deuxième surprise : l'*apothicaire du roi* (tel est son titre) a prévenu la supposition qu'un ignorant de mon genre pourrait faire trois bons siècles plus tard au sujet de l'huile de briques : « *Les plongemens de la brique rougie au feu diffipent une partie de la subftance acide de l'huile, & en absorbent une autre d'ailleurs, on ne fait dans cette opération qu'exalter l'huile d'olive afin qu'étant plus ouverte par le feu elle raréfie & réfolve plus facilement les tumeurs car il ne faut pas croire que la brique lui communique une grande vertu c'eft un corps fec & dépourvu de tous principes actifs.* » (C'est moi qui souligne). Petite consolation : le principe de l'huile de brique est bien ce que j'avais imaginé, mais la réalisation est autrement complexe :

« CHAPITRE XIII.

Huile de Briques.

Cette préparation eft une huile d'olive dont on empreintles briques & qu'on fait enfuite diftiller. Faites rougir des morceaux de .briques entre les charbons ardens, .& les éteignez en les jettant dans un pot que vous aurez rempli à demi d'huile d'olive mais ayez foin de le couvrir auffi-tôt car l'huile s'enflammeroit laiffèz-les en infufion pendant dix ou douze heures, ou jufqu'à ce que l'huile ait bien pénétré la brique après quoi fèparez-les & ayant pulvérife groffièrement la brique imbuë d'huile ; mettez-la dans une cornue de grais ou de verre lutée qui foit grande, en forte qu'un tiers en demeure vuide : placez-la dans .un fourneau de réverbère & adaptez-y un grand balon ou récipient de verre lutez exactement les jointures, adonnez au commencement un petit feu mmt échauffer, la cornuë, puis l'augmentez peu à peu vous verrez fortir def vapeurs continuez-le alors en cet état jufqu'à ce qu'il ne forte plus rien dé lutez les jointures & retirez votre récipient, il fera demeuré dans la cornuë toutr la brique qu'il faudra rejeter comme inutile.[...] »

Troisième surprise : la recette que voici remplace dans beaucoup d'éditions celle qui m'a été communiquée :

DECRITS DANS CE LIVRE.

747

*Contre l'Asthme, la Phtisie & les autres Maladies du P^{ou}mon,
& de la Poitrine.*

SOUFRE tiré du cinnabre d'antimoine, la dose en est depuis deux grains jusqu'à huit.

Huile de brique appliquée extérieurement.

Fleur de soufre, la dose en est depuis dix grains jusqu'à trente.

Cinnabres, la dose en est depuis deux grains jusqu'à douze.

Teinture de Mars tirée par le sel ammoniac, la dose en est depuis quatre gouttes jusqu'à vingt.

Ethiops minéral, la dose en est depuis deux grains jusqu'à douze.

Magistère de soufre, la dose en est depuis six grains jusqu'à seize.

Baume de soufre, la dose en est depuis une goutte jusqu'à six.

Sucre candi.

Laudanum, la dose en est depuis

demi-grain jusqu'à 2. grains.

Huile d'aveline, la dose en est depuis deux dragmes jusqu'à une once.

Bugle en tisane.

Veronique en tisane.

Syrop de Nicotiane.

Hydromel vineux, la dose en est demi-verre.

Hydromel commun, la dose en est une verrée.

Hydromel vulnéraire, la dose en est un petit verre.

Elixir anti-épileptique, la dose en est depuis quatre gouttes jusqu'à vingt.

Eau de rose, la dose en est depuis une once jusqu'à six.

Fleurs de benjoin, la dose en est depuis 2. grains jusqu'à 5.

Oliban, la dose en est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Il faut avouer qu'elle en impose davantage !

Quoi qu'il en soit, je m'en tiendrai aux antibiotiques en capsules prêtes à consommer qu'on m'a prescrites, mais comme on sait que leur abus les rend de plus en plus inefficaces, je garde cette recette sous le coude : on ne sait jamais !

Lundi 19 octobre 2015

Les Folles Espérances : de l'ennui au dégoût

Alléché par une critique très favorable qui en faisait un chef-d'œuvre ayant trouvé un vaste public dans son pays natal, je me suis attelé à la lecture des mille pages du roman historique *Les Folles Espérances* d'Alessandro Mari, traduit de l'Italien *Troppo Umana Speranza*. J'irai probablement au bout de ce gros pavé, qui ne manque pas de beautés. Pourtant, faut-il l'avouer : je m'y ennuie et voudrais déjà l'avoir terminé.

C'est, à vrai dire, à en juger par la traduction d'Anna Colao, un livre probablement bien écrit ; en tous cas l'auteur est doué d'imagination et s'est donné la peine, comme on le faisait au XIX^e siècle, de bien se documenter¹. La diversité des personnages et des lieux, admirablement décrits, l'incertitude qui pèse sur la plupart des destins, la variété des tons, les surprises du récit, tout semble devoir susciter et entretenir l'intérêt du lecteur, piquer sa curiosité et l'engager à poursuivre. On s'attache suffisamment à Colombino, « *le trimballe merde* », à ses amours ingénues et sa quête burlesque, à Lisander, le peintre ambitieux et picaresque séduit par la photographie naissante dont il espère gloire et fortune sans trop regarder aux moyens qu'il emploie, à Ledia, la fille perdue entraînée malgré elle dans une conspiration qui la dépasse, au personnage historique de Garibaldi qui ne fait son apparition qu'au bout de cinquante pages, engagé dans les révolutions du Brésil et à sa compagne, la belle Aninha, dont il n'a d'abord remarqué que les formes callipyges, et dont le caractère héroïque finit par lui en imposer, bref à tout ce petit monde qui se démène

1 Toutefois, j'observe que le temps d'exposition du calotype (sous un soleil brillant) étant d'une à deux minutes, il paraît largement sous-estimé par l'auteur, qui prête à Lisandre des performances improbables.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

dans un passé soigneusement reconstitué pour se sentir obligé de les accompagner jusqu'au bout de leurs aventures. Alors, où est la faille ?

Peut-être faut-il la chercher dans le sacrifice à un procédé qui n'est pas nouveau, tant s'en faut, puisqu'on le trouve de façon ininterrompue de *La Chanson de Roland* (au moins) à Dickens et Faulkner, et qui est celui que le cinéma a usé jusqu'à la corde sous le nom de montage parallèle : comme chez Griffith, quatre récits sont fragmentés en séquences de longueur inégale et d'inégal intérêt qui se succèdent de manière apparemment aléatoire, et qui n'ont en commun, dans ce roman, que l'époque dans laquelle elles s'inscrivent et le thème très lâche des vaines espérances. Ce qui est acceptable au cinéma et dans des romans brefs au rythme rapide est beaucoup moins heureux ici : d'abord, cette lourde machine démarre lentement, il lui faut plus de soixante pages pour s'ébranler ; ensuite, chaque interruption d'un récit laisse le lecteur frustré et impatient de retrouver le fil qui vient de se dérober ; enfin l'ampleur des descriptions, qui enracinent fortement chaque récit en un lieu et un temps, a ici pour effet de briser le rythme, parce que le montage parallèle ne fonctionne bien que s'il ne laisse pas le temps de souffler. On a donc dans ce cas la matière de quatre bons romans de longueur moyenne, et la forte tentation de les reconstituer successivement en sautant les pages qui les interrompent sans raison.

Opération menée à bien des pages 328 à 530 : le hasard a voulu que je commence l'opération avec le peintre Lisandre. Premier constat : il occupe dans cette partie du livre une place secondaire, tandis que certains récits (Leda, Colombino) semblent hypertrophiés. Deuxième constat : ce procédé de lecture déflore

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

au passage les récits éliminés, puisqu'il faut bien en retrouver les limites, l'auteur et l'éditeur n'ayant pas eu, et pour cause, l'idée d'employer une typographie différente pour chaque récit ! Troisième constat : j'avais relevé déjà, au cours de ma lecture « normale » des 328 premières pages, un goût prononcé pour le sordide et la cruauté, goût d'autant plus insupportable qu'il me paraît gratuit, ou plutôt guidé par la mode et le désir de plaire au public afin de vendre beaucoup de papier. Or il se trouve qu'avec l'histoire de Lisandre, qui veut rentabiliser ses calotypes en privilégiant la photo pornographique et qui va chercher ses modèles dans un asile d'aliénés dont le fonctionnement ignoble, courant en ce milieu du XIX^e siècle, est décrit avec complaisance, on ne cesse de plonger plus profondément dans l'horreur ou, si je puis dire, « la dégueulasserie ». Cette fois, on ne s'ennuie plus, on gerbe ! Et c'est à se demander si la construction du roman ne répond pas simplement à la nécessité de faire passer, en les fractionnant, ces infamies.

On pourra reprocher au Témoin gaulois une délicatesse excessive, voire une pudibonderie sénile : peut-être cette réaction est-elle à mettre au compte de la différence de générations, et à ranger dans le lot des condamnations jadis prononcées contre Flaubert, Baudelaire et Zola ? Il est prêt à l'admettre. Mais le réalisme de ces auteurs répondait à l'hypocrisie universelle de leur temps. Et, submergé par le flot de violence et de boue sanglante déversé chaque jour par les médias, il demande s'il est bien nécessaire que la fiction puise dans le passé pour en rajouter une louche.

Lundi 26 octobre 2015

[À suivre...](#)

Que philosopher c'est apprendre à dormir

Saisi au vol, hier, à la radio, ce jugement remarquable à propos de l'introduction, dans la Chine du XIX^e siècle, de la philosophie à la mode occidentale : « *La philosophie n'est pas un concept, mais une institution* ». On sait que cette institution, composée d'un certain nombre de chaires dans les universités, est particulièrement florissante en France, où elle s'est imposée dans les classes terminales du second degré et, plus récemment, dans certains bistrots. Le Témoin gaulois se demande bien pourquoi ?

Et pourquoi se le demande-t-il ? Parce qu'il n'a pas, lui-même, la tête philosophique, c'est évident ! Ce n'est pourtant pas la faute de ses deux maîtres à philosopher. Le premier, M. Lefèbvre, qui enseignait à Chaptal, parcourait méthodiquement chaque partie de son programme – psychologie, logique, morale, métaphysique – à l'exception de la dernière, qu'il méprisait trop pour vouloir l'aborder, nous renvoyant à notre manuel, opinion qu'il me fit partager sans peine. Il nous dictait soigneusement les articulations de son discours ex-cathedra : I, A, 1. , a). Je crois qu'il eût adoré la mode ultérieure des 1., 1.1., 1.1.1., 1.1.1.1., etc. qui ouvre à l'analyste des perspectives infinies... Mais il prenait également soin de susciter nos questions et de déclencher périodiquement de grandes discussions. Entre deux cours, il courait s'humecter la gorge au bistrot voisin, « l'annexe ». C'était un homme affable, d'une tolérance exemplaire, rationaliste pur sucre qui a profondément marqué mon esprit terre à terre qui s'y prêtait parfaitement : peut-être à cause du signe du Taureau ? Le second, M. Leroy, sévissait (entre autres) à Lakanal dans notre classe de préparation à l'ENSET (pardon, à l'école nationale supérieure de Cachan). C'était un beau petit vieillard d'humeur riante et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

bienveillante et d'allure florissante, qui dirigeait à ses heures perdues la *Revue de Philosophie*, qu'aucun de ses élèves de Lakanal, je crois, n'a jamais ouverte. Je n'ai presque aucun souvenir de ses cours, sinon qu'il avait une préférence marquée pour la philosophie anglaise, et qu'il s'agissait de soliloques brillants, point ennuyeux et « *de sel attique assaisonnés partout* ».

Mais alors, maudit Témoin, que reproches-tu à la philosophie ? Car enfin, tu es brouillé avec la géographie, mais n'en conteste pas l'utilité ? C'est que tous ceux qui ont bénéficié de cet enseignement vous diront que tout l'intérêt de cette matière dépend du professeur qui l'enseigne, et que parmi mes proches, la plupart déclarent que leur prof ne valant rien, ils n'ont strictement rien tiré de cette discipline et n'en ont même aucun souvenir. Je n'insinue pas que les « philosophes » sont plus médiocres que leurs collègues, je dis qu'ils ne peuvent s'appuyer sur un socle de connaissances utilisables avec de jeunes élèves. Qu'est-ce donc que cet enseignement qui ressemble fort, comme la géographie dans son canton, à un résidu de ce que la science n'a pas encore abordé, et dont l'intérêt ne réside pas dans ce qu'il traite mais dans la manière et les propos de celui qui la professe ? Sûrement pas une réflexion interdisciplinaire sur les sciences, qui ne peut être entreprise qu'entre scientifiques. À la rigueur, une histoire de la pensée, qui ne peut être abordée que si l'on possède une vaste culture incluant l'histoire des religions (comment comprendre Kant si l'on ne connaît pas le christianisme ?), ce qui n'est pas le cas des potaches. Mais plutôt un art de salon, une espèce de rhétorique qui n'a d'autre objet qu'elle-même, à moins que ce soit de mettre en valeur ceux qui s'y consacrent, et dont l'appétit est tel qu'ils revendiquent depuis longtemps le public scolaire de toutes les classes, du collège au lycée et à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

l'enseignement professionnel. Nos chères petites têtes blondes et brunes, rousses et châtain, auxquelles on impose déjà un gavage extravagant et qui n'y résisteraient pas si elles ne faisaient spontanément un tri dans le fatras qui meuble les heures de cours et ne consacraient quelques-unes de ces dernières à se défouler ou à dormir, ont-elles vraiment besoin qu'on charge encore la barque ?

La philosophie est décidément une institution envahissante, très coûteuse et d'une utilité douteuse. Puisqu'elle s'est répandue dans les cafés et les médias, il serait opportun, en ces temps d'inflation des programmes scolaires et d'économies tous azimuts, de la laisser s'éteindre au lycée et prendre à l'université la place plus modeste qui lui revient par non renouvellement de ses prêtres.

Lundi 2 novembre 2015

Philo, philo, quand tu nous tiens...

Voici huit jours, le Témoin gaulois mettait la philosophie à la porte de son site, elle revient par la fenêtre ! Il est vrai qu'il ne s'agit pas du même objet : on s'en prenait à une institution, il s'agit cette fois d'un débat sur le Pouvoir, avec un grand pet, s'il vous plaît, qui réunit un petit nombre de « philosophes » professionnels, des sociologues, des écrivain(e)s, deux journalistes et même une politologue : ça existe ! Curieusement, aucun historien n'est invité. Il s'agit en somme d'une de ces « disputations » entre honnêtes gens qui vous remplissent les pages d'un journal, mais où tout ce qui est dit n'est pas forcément insignifiant. On aura reconnu le « Forum philo » du Mans, organisé par le journal *Le Monde* du 13 au 15 de ce mois.

Mais il me faut d'abord revenir en deux mots à ce journal, dont j'ai dénoncé à maintes reprises la prétention et les insuffisances, avant de reconnaître depuis un peu plus d'un an certains progrès. Passons sur sa version en ligne, dont notre grand quotidien du soir (nous n'en avons pas d'autre), contrairement aux grands journaux étrangers, n'a visiblement pas compris l'intérêt stratégique, au point qu'elle est apparemment confiée à des apprentis ou à des amateurs qui ne prennent même pas la peine de vérifier les informations pêchées au hasard de leur navigation virtuelle et agissent comme le premier venu des internautes improvisant un « site d'informations » ou de désinformation. Il est vrai que la version papier, après une longue période d'indigence, offre aujourd'hui souvent de quoi lire et s'informer. Mais elle reste sujette à d'incroyables dérapages ou négligences. Comme lorsque notre « journal de référence », rapporte sans les commenter les propos d'un brave homme qui, sous le coup de

l'émotion, et peut-être ignorant le sens des mots, déclare à propos de l'accident d'autocar qui a emporté toute une classe d'âge du village de Petit-Palais : « *C'est notre patrimoine qui est parti aujourd'hui. Toute une génération.* » Bien sûr, le Témoin gaulois éprouve quelque fierté d'appartenir désormais au « patrimoine » de la France éternelle, avec toute sa génération, mais il lui semble qu'un journal devrait donner à ses lecteurs un modèle de langage et non lui faire avaler, presque sans précaution¹, des impropriétés. Et que dire de ces gros titres consacrés au bruit médiatique émis par le clan Le Pen (avec un pet majuscule), et traité comme s'il s'agissait d'un discours politique, et non d'un brouillage destiné à polluer les ondes et à rendre incompréhensible le débat pour la grande masse des citoyens ?

Quoi qu'il en soit, la brillante présentation de Bruno Latour en première page du *Monde des livres* et les sujets des différentes tables rondes ne manquent pas d'intérêt. On accordera au présentateur qu'on fait l'expérience du pouvoir, ou plutôt de son existence, chaque fois « *qu'une force [humaine] quelconque a détourné ce qui, sans elle, aurait pu réussir* », mais on ajoutera : et chaque fois que l'on est obligé de faire ce qu'on refuserait sans la contrainte qui nous est imposée : pour le Témoin gaulois, par exemple, participer à une guerre post-coloniale, puis en financer d'autres de ses deniers, sa vie durant. On peut en revanche s'étonner que Jean Birnbaum reprenne l'idée selon laquelle « *le propre de la démocratie, c'est de faire que le pouvoir soit à la fois partout et nulle part, qu'il n'appartienne à personne, et surtout pas à ceux qui l'exercent, bref qu'il soit [...] un "lieu*

1 Le seul commentaire proposé est : « *Il cherche un mot, ne trouve que "patrimoine"* » Mais je crois bien qu'il a été ajouté dans la deuxième édition, et de toutes façons le lecteur pressé n'aura retenu que le gros sous-titre et l'ignorant n'aura pas corrigé.

vide" ». Le propre de la démocratie, c'est de séparer les pouvoirs afin de les limiter en les opposant les uns aux autres, et d'éviter les abus. À propos d'un régime où le législatif et le judiciaire sont à la botte d'un roitelet élu, on ne peut parler de démocratie. De surcroît, si le citoyen ne peut identifier les détenteurs réels du pouvoir, ce n'est certes pas faute de voir les gens qui se bousculent dans les lieux de pouvoir et en tirent insolemment et aux yeux de tous un profit éhonté. C'est parce que la complexité des institutions, surtout en Europe, et plus encore les manipulations des médias, largement soumis aux puissances d'argent, l'étourdissent et l'aveuglent. C'est enfin, et tout particulièrement en France, parce qu'il est largement complice du pouvoir par peur de perdre le peu qu'il possède et parce qu'il se dit qu'à la place des gouvernants, il s'enrichirait aussi de son mieux. La rue peut bien, en France, chasser du pouvoir (à tort ou à raison) un réformateur (Savary, Juppé), on n' imagine pas qu'elle s'en prenne, comme en Roumanie ces jours-ci, à un dirigeant pour la seule raison qu'il est corrompu. Dans notre pays, la soumission est de règle, la contestation est toujours très minoritaire, sauf dans de brefs accès de fièvre – 1789-1794, 1830 (quelques jours), 1848 (quelques mois), 1871 (quelques semaines), 1936 (quelques mois) – qui affectent principalement la capitale et dont l'échec nous ramène toujours à la case départ.

Que la démocratie reste une utopie, que le pouvoir soit toujours aux mains des plus habiles qui l'exercent à leur profit exclusif et écrasent les plus faibles, est dans l'ordre des choses. Dans ce domaine, « l'exception française » réside, sur fond de peur malade de tout changement, en un mélange paradoxal d'indiscipline et d'esprit de cour.

Lundi 9 novembre 2015

Les Folles Espérances (suite et fin)

« *Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain* » (Proverbe)

Finalement, le Témoin gaulois, ayant bu jusqu'à la lie la coupe fétide de l'épisode Lisander, a repris la lecture du roman transalpin¹ ainsi expurgé, en sautant allègrement les pages déjà lues, et ne le regrette pas. Si ce n'est pas le grand roman que la renommée lui faisait espérer, ce n'est pas non plus un de ces livres que l'on oublie, sitôt refermés.

En premier lieu, il faut le prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire un roman historique. Si la même violence qui m'a indisposé dans l'épisode Lisander se retrouve dans les trois autres épisodes c'est, il faut bien le reconnaître, que l'histoire des hommes en est tissée, et que le public en est friand. Dans une autre vie, je me souviens d'avoir reçu les félicitations de mon conseiller pédagogique pour avoir introduit dans mon premier cours d'histoire (une leçon sur la Hollande au XVII^e siècle) un bref récit inspiré de *La Tulipe noire* du lynchage du stathouder Jean de Witt par les partisans de Guillaume d'Orange : ç'avait été, disait-il, un temps fort de ce cours, les élèves étant fascinés par la violence, ce qui n'est pas une raison, me dis-je aujourd'hui, pour flatter ce goût, mais enfin, le premier éditeur venu vous dira qu'il faut bien vendre... Comme je l'avais signalé, l'auteur a le mérite, en ces temps où fleurit le genre facile de la *fantasy*, de se documenter sérieusement, et Garibaldi qui n'est qu'une silhouette dans nos livres d'histoire et souvent au cinéma prend grâce à lui une véritable épaisseur. Je ne puis garantir l'exactitude historique des faits rapportés, ni la fidélité au modèle : l'auteur en sait plus que moi sur ce chapitre !

1 Voir ci-dessus : [*Les Folles Espérances : de l'ennui au dégoût* \(p.176\)](#)

La construction du roman est ingénieuse, les aventures des quatre personnages principaux alternent sans trop de monotonie, les épisodes étant de taille très irrégulière, de quelques vers à dix ou douze pages, et apparaissant dans un ordre apparemment aléatoire. Par le plus grand des hasards, les protagonistes tombent nez à nez, à tour de rôles, soit fugitivement (Léda et Colombino), soit pour partager une partie de leurs aventures (Colombino et Garibaldi) : pourquoi pas ? Comme chacun sait, « Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ». Souvent, un épisode commence par quelques considérations poético-philosophiques assez obscures pour que le sens m'en soit quelquefois demeuré incertain : sans vouloir me défausser sur elle, je crois bien qu'il a largement échappé à la traductrice aussi et, pour l'excuser, qu'à certains moments l'auteur n'écrit plus, mais vaticine. S'il fallait enfin classer les récits par ordre de mérite, je placerais en tête la partie qui doit le plus à l'histoire, celle consacrée à Garibaldi, chargée de bruit et de fureur ; seul reproche, au risque de passer pour prude, mais je n'ai jamais aimé les ornements inutiles ni (par métier) les hors sujet : pourquoi faire tant de place aux scènes érotiques dans une belle histoire d'amour conjugal ? Non que l'érotisme n'y ait sa place, mais ce n'est plus l'essentiel. En tous cas, le grand soldat Garibaldi y apparaît maintes fois pour ce qu'il est : un ignoble boucher ! Puis viendrait l'histoire de Colombino, malgré Astolfo, son sympathique mulet tout droit sorti d'un dessin animé, et aussi déplacé dans ce contexte que Guerello, le chien surdoué de Garibaldi. L'histoire de Léda est bien ennuyeuse au début, et truffée d'invéraisemblances, mais c'est l'occasion de mieux faire connaissance avec un autre personnage historique, Mazzini, le conspirateur obsessionnel. Inutile, je crois, de revenir sur Lisandre, dont l'histoire fangeuse se termine en eau de boudin, j'ai déjà dit tout le mal que j'en pense. Curieux ouvrage

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

qui mêle le meilleur et le pire, et dont les personnages tournent en rond, comme des écureuils dans leur cage, à la poursuite de leurs chimères, enfermés dans les contraintes de leur époque. Comme eux, ils n'en sortiront pas, et aucune histoire ne trouve son épilogue, à moins qu'on ne limite celle de Garibaldi à l'épisode de son premier mariage, la fin reste toujours ouverte.

On quitte toujours à regret, me semble-t-il, un grand livre, désolé d'être arrivé au mot « fin ». J'ai éprouvé le sentiment exactement contraire avec celui-ci, que je n'ai parcouru jusqu'au bout que par acquis de conscience, en comptant les pages, impatient de passer au suivant. Ce sera *Boussole*, de Mathias Enard.

Lundi 16 novembre 2015

Il n'y a pas de guerre juste

Ayant à peu près terminé cet article hier soir, le Témoin gaulois a entendu par hasard ce matin dans une émission de radio non identifiée un court extrait de propos très proches des siens. Internet lui a permis de découvrir Jean-Pierre Lutzard, auteur du livre : Le piège Daech, l'État islamique ou le retour de l'histoire, La Découverte, 190 p. 13,50 €), qui développe avec toute la science et la précision de l'historien les idées qu'il venait d'exposer dans un flou artistique. Il a songé à se contenter de publier cette publicité gratuite, mais après tout, ce qui est écrit est écrit.

Il n'y a pas de guerre juste, mais il en est de nécessaires ou, pour mieux dire, d'inévitables. C'est la situation à laquelle, une fois de plus dans notre histoire, nous sommes confrontés au lendemain de la nuit parisienne du 13 au 14 novembre, par l'imprévoyance, l'aveuglement et la vanité de nos gouvernants.

Il n'y a pas de guerre juste, parce que la guerre est « la mère de toutes les horreurs et de tous les crimes » pour pasticher Saddam Hussein, parce qu'elle ne connaît pas d'autre issue que l'écrasement du plus faible par le plus fort. La guerre, qui nous vient de la nuit des temps, n'est pas plus légitime que le « jugement de Dieu », ce duel judiciaire qui mettait aux prises l'accusateur et l'accusé (ou leurs champions). Nous avons aboli de longue date cette institution, parce que Dieu n'existe pas ou parce que, s'il existe, il laisse de toute évidence ses créatures se débrouiller : cela s'appelle la liberté. Il paraît qu'il se réserve de rétablir la justice dans l'autre monde, pour des raisons qui nous échappent, car il a bridé la capacité de comprendre qu'il nous a donnée comme les constructeurs de voitures sans chauffeur

brident la vitesse de leurs prototypes, c'est du moins ce que les religions monothéistes prétendent. Or la guerre est un jugement de Dieu, à l'échelle des nations. A fortiori, une guerre ne saurait être juste quand aucune des deux parties n'est innocente, ce qui est presque toujours le cas.

Sans remonter aux causes de la première guerre mondiale, « celle que je préfère », qui mit aux prises des empires aussi féroces que voraces, les Alliés ont si bien écrasé les vaincus après leur victoire sur les Empires centraux, ils ont si bien réduit à la misère le plus puissant d'entre eux (« *L'Allemagne paiera* »), si bien abusé du droit du plus fort, qu'ils ont favorisé l'essor du nazisme dans un peuple plongé dans la misère et le désespoir. Puis leur faiblesse face aux exigences de Hitler au cours de sa « résistible ascension » n'ayant fait qu'encourager le dictateur, il est venu un moment où on ne pouvait que s'opposer à sa démente, sous peine de voir le monde livré à la barbarie. La guerre était devenue inévitable. On ne peut pour autant dire qu'elle était juste, ne serait-ce que du fait de ses origines et des moyens employés, en particulier la destruction de trois villes : Dresde avec des moyens « classiques » (13 au 15 février 1945, près de 25 000 morts), et à seule fin d'expérimenter la bombe atomique, Hiroshima (6 août 1945, 68 000 ? 90 000 ? 237 000 morts ?) et Nagasaki (9 août 1945, 38 000 ? 68 000 ? morts). L'énormité des chiffres choque moins que l'incertitude des évaluations, qui atteste à quel prix a été acquise la victoire, et combien la « civilisation » a été contaminée par la barbarie. Non que l'on prétende ici renvoyer les belligérants dos à dos : encore une fois, il fallait livrer cette guerre, mais on ne fait pas la guerre sans plonger dans l'engrenage des crimes, et ni la nécessité de s'y engager, ni la victoire, ne peuvent innocenter l'un des belligérants. Mais venons-en à la genèse de la situation actuelle

La carte politique du Proche-Orient a été dessinée assez arbitrairement par les vainqueurs de l'Empire ottoman après 1918 et celle de l'Afrique subsaharienne plus arbitrairement encore par ses colonisateurs, c'est-à-dire les mêmes, plus l'Allemagne. On les a déclarées intangibles après la dernière guerre mondiale, au moment de la décolonisation, ce qui était complètement irréaliste. On les a maintenues en tolérant ou suscitant ou soutenant des régimes dictatoriaux, sanguinaires et corrompus, ce qui a bloqué le processus de réorganisation des ex-colonies qui aurait dû suivre. Puis on s'est avisé d'imposer la démocratie à ces pseudo états (l'Afghanistan, d'abord occupé par les soviétiques, étant un cas à part) en éliminant leurs dictateurs, en accumulant ainsi trois fois la rancœur de leurs populations et en mettant en évidence leurs divisions : les anciens morceaux de l'Empire turc, comme nos Balkans, n'ont jamais été que des agrégats hétéroclites de peuples et de religions maintenus par la force dans une paix relative par des poignes de fer qui ne se sont pas souvent embarrassées de gants de velours. On a ainsi encouragé puis développé l'islamisme politique préexistant (Frères musulmans, nés en 1928 pour combattre l'influence idéologique et morale de l'Occident) et ses formes nouvelles toujours plus réactionnaires et violentes (Al-Qaïda, Daech), soutenues en sous-main par des alliés douteux comme l'Arabie saoudite. Les Américains sont les grands responsables de cette politique de Gribouille (soutien des talibans contre les Russes en Afghanistan pendant la guerre de 1992-1996, avant de les combattre à partir de 2001, interventions de Bush père et fils en Irak), mais les Français ont joué sans moyens réels le rôle du roquet aboyant dans leurs jambes pour se donner une importance qu'ils n'ont plus depuis cent ans. Ils ont ainsi contribué, par simple gloriole, à mettre toute cette région à feu et à sang. Aujourd'hui, la guerre, sous ses formes les plus

ignobles, est portée à l'intérieur de ce que nos grands chefs « imbéciles » prenaient pour une « forteresse », comme le dit justement Daech dans son communiqué de revendication du massacre de Paris, dont les termes sont par ailleurs grotesques et odieux, et le monde entier est menacé par ces forcenés aussi anachroniques et cruels qu'ignorants.

J'ai répété dans ma dernière notule que j'en voulais aux dirigeants français (dont Sarkozy et Hollande) qui ont prétendu mener une grande politique arabe dont ils n'avaient pas les moyens, et qui n'a fait que du mal. Nous n'avons plus le choix, il faut en effet combattre et écraser Daech, sans confondre islam et islamisme, arabes (ou réfugiés) et « terroristes »¹. Comment y parvenir ? Les interventions militaires des Occidentaux au Proche et Moyen-Orient (instructeurs, frappes aériennes et opérations ponctuelles) sont inefficaces et la guerre d'Algérie nous a montré qu'on peut gagner toutes les batailles contre une guérilla et contrôler un pays si « on y met le paquet », mais qu'on est certain de perdre la guerre contre elle, sauf à maintenir en permanence une armée d'occupation de plusieurs centaines de milliers d'hommes sur le terrain. Si guerre il y a, il ne faut donc pas se tromper sur sa nature, qui est d'abord idéologique : c'est chez nous qu'il faut combattre, en utilisant tous les moyens policiers et militaires contre les sectateurs de Daech, bien sûr, mais en restant fidèles à ce qui fait notre identité : liberté, égalité et beaucoup plus de fraternité vis-à-vis des personnes que nous accueillons. On n'en prend malheureusement pas le chemin !

Mardi 17 novembre 2015

1 Je n'aime guère ce mot : la terreur est l'arme des faibles, ce sont leurs buts monstrueux qui disqualifient nos ennemis, plus que leurs moyens.

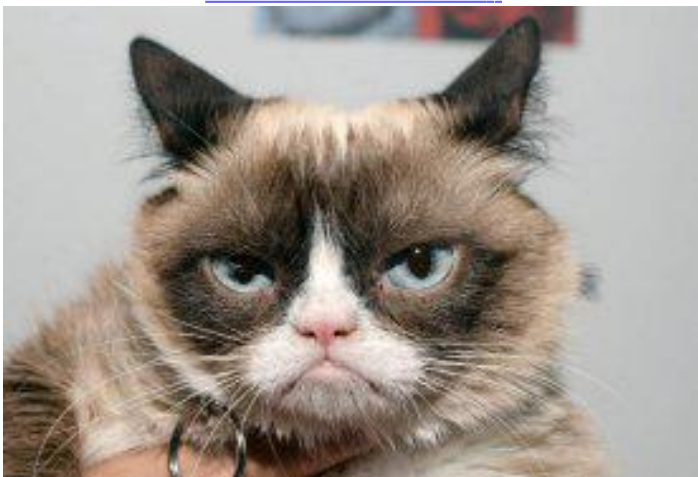
Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

À la manière belge

Notre redoutable chef de guerre en pleine action :



Son conseiller militaire :



Tremblez-ez-zennemis de la France !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Cette fois, Témoin gaulois, tu t'en tires à bon compte ! Vingt minutes pour concevoir et réaliser ton article, c'est-à-dire un titre, deux photos piquées sur Internet, leurs légendes et les quatre liens correspondants. Oui mais ! les photos étant peut-être protégées, tu te tiens prêt à les retirer (avec plates excuses) à la première demande des ayants droit, et certains liens étant encore plus éphémères que toi et ton site, il pourrait ne rester demain de ta page qu'un titre et deux phrases incompréhensibles. Alors, on paraphrase.

Le titre

Il faut savoir que nos voisins et néanmoins amis Belges ont fini par se donner un gouvernement, après avoir démontré en 541 jours de crise que les vieilles nations d'Europe pouvaient désormais parfaitement s'en passer, et qu'ils ne servent qu'à pomper à leur profit une part notable des impôts qui serait plus utile si on la consacrait à des postes budgétaires aussi frivoles que l'habitat social, la justice, l'éducation, etc. Et que ce gouvernement ayant décrété l'alerte maximum au terrorisme et appelé tous « *les citoyens et les médias à ne rien divulguer sur les opérations en cours* »¹ une opération très drôle, « lolcat », à base de chats, s'est répandue sur Internet.

Première légende

M. Hollande est vraiment terrible depuis qu'il a endossé les habits, tout de même un peu longuets pour lui, du brav'général de Gaulle : à l'instant, une information vient d'être censurée sur Google News : « *Hollande : Nous allons tout casser* » ! Qu'on se le

1 Vérification faite, c'est la police qui a lancé cet appel, mais par les temps qui courent, c'est la même chose...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

dise !²

Première photo

Deux minets s'aimaient d'amour tendre... au dodo, à la manière des humains.

Deuxième légende

Entendu ce matin une courte chronique sur France-Inter, à peu près ou exactement la même que celle publiée sur Europe 1 sous le titre : « *Le faucon de Hollande* ». Il s'agit d'un de ses conseillers, Benoît Puga, son « *chef d'Etat-major particulier* » qui a pour tâche de l'informer « *en temps réel* » des choses militaires. C'est lui qui l'aurait transformé « *en un chef de guerre, sans états d'âme, prêt à frapper...* » Ancien para, ce vieux courtisan par qui notre roitelet serait « *fasciné [...] proche des milieux traditionalistes catholiques [...] a été nommé à ce poste par Nicolas Sarkozy* » « Bref, au sommet de l'Etat, nous fait savoir cet article, *on trouve aujourd'hui deux anciens responsables de l'époque Sarkozy* » : n°1 : Jean-Pierre Jouyet, n°2, ce brave soldat ! Et l'auteur de l'article, Marcelo Wesfreid, de conclure : « *Avec François Hollande, on n'est jamais au bout de nos surprises.* » Vraiment ?

Troisième photo

Il me fallait un chat « *élégant* », selon l'article, je l'ai également choisi pour son air méchant, afin de préparer la citation du *Chant du départ*. Mais sur ses photos, Benoît Puga a l'air bien gentil, parbleu !

Lundi 23 novembre 2015

2 Ce n'est pas une information, mais un bobard : Ségolène et non son ex aurait dit en créole à la Guadeloupe : "*nou ké cassé ça*" = "nous allons changer ça" qui aurait été mal traduit ! Que de pièges sur Internet !

Conte d'avant hiver

En ce milieu du XXI^e siècle, chacun goûtait les bienfaits du règne de François le Regretté. Daech, qu'il avait écrasé d'un revers de main et d'un coup de menton au but, n'était plus qu'un très mauvais souvenir que racontaient les vieux à leurs petits-enfants incrédules. La température mondiale avait baissé de 1°5 (les mauvais esprits – il en est toujours – disaient 1°45) et la planète guérissait lentement de ses maux grâce à la forte impulsion que ce grand prince avait su donner lors de la COP21, relayée par la conférence de Pékin de 2018 où, fraîchement réélu, il avait pu achever son œuvre. Ce deuxième mandat obtenu pourtant de justesse face à la redoutable Marraine Lapine et à l'incohérent Sarcopain, lui avait permis de ramener le chômage, dans toute l'Europe qui lui avait emboîté le pas, au seuil incompressible de 3% où il s'était maintenu depuis, à la grande surprise de nos partenaires des autres continents. On venait de faire à l'ancien monarque électif que le monde nous envoyait des funérailles nationales. Pourtant, il faut reconnaître que son action avait buté sur deux obstacles : le lobby nucléaire et les élus locaux.

La France éternelle avait cru sa dernière heure venue, sous le second règne du successeur de François le Regretté, quand la centrale de Fessenheim, vermoulue, s'était affaissée sur elle-même et quand, selon la loi des séries, la chute d'un aéronef sur celle de Blayais, également hors d'âge, et les fissures et pannes diverses de celles du Tricastin avaient causé quelque émoi. Mais l'état d'urgence, adapté à la hâte par nos législateurs à cette situation prévue de longue date, avait fait cesser les bruits alarmistes et taire les écologistes, habitués de longue date à prendre quelque repos en leurs résidences chaque fois qu'ils s'énervaient. On avait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

expliqué au Peuple souverain que ces incidents avaient eu des conséquences minimales, mise à part la chute accidentelle (et déplorable) d'un pompier dans un bassin peuplé de crocodiles et chauffé par l'eau d'une centrale ; que des vents salutaires avaient évacué les nuages radioactifs vers le large ; et qu'on en serait quitte pour se passer pendant un an de vin de Bordeaux et de nougat. Si le nombre de cancers s'était envolé, cela avait donné du grain à moudre aux hôpitaux et contribué à maintenir le chômage dans des limites raisonnables. Aussi notre cher et vieux pays, avec une part du nucléaire de 40% dans sa production d'électricité, restait-il fort à la traîne sur le reste du monde qui y avait renoncé.

L'autre problème resté en suspens était la prolifération des élus locaux, conséquence de la création de 35 sous-régions et de trois super-régions, qui ajoutaient quelques couches au fameux mille-feuilles administratif dont se régalaient la classe politique, car on avait gardé intercommunalités, communes, cantons, départements et régions. Aussi un quart des Français exerçaient-ils désormais un mandat électif, ce qui rapprochait incontestablement les élus de leurs mandants et nos institutions républicaines et monarchiques à la fois (grâce à la synthèse très cartésienne voulue jadis par un général illuminé et bien oublié), de la démocratie directe. Le reste de nos concitoyens avaient enfin obtenu l'égalité : les professions indépendantes avaient disparu et les salaires ne dépassaient plus ce qui avait été le SMIC. À ce prix, personne ne voulait s'abaisser à certains travaux que l'école maintenait dans un profond mépris, et on avait dû faire venir des immigrés de Barbarie – à prix d'or, car la paix ramenée parmi eux grâce à la coalition conduite par feu notre grand chef de guerre et la période de prospérité qui s'en était suivie leur avait fait passer le goût de l'expatriation – tandis que les Gaulois de souche ou

d'adoption occupaient les postes de travail libérés par les nouveaux élus. On racontait dans les chaumières comment Marraine Lapine avait crevé de rage le soir du vote unanime de cette mesure de salut public. En fait, l'âge avait eu raison de sa forte constitution, et si elle était morte de chagrin, c'est d'avoir dû céder les fonctions de Ministre de la Culture qu'elle exerçait depuis que François le Regretté, dans un élan d'œcuménisme, lui avait jadis confiées, à sa nièce, Marion Lapine-Connestable. Toutefois, ces réformes n'allaient pas sans inconvénients, surtout en région parisienne, plus morcelée que jamais. Paris restait une grande ville... du XIX^e siècle : ville-musée, la petite capitale, isolée par ses périphériques de la conurbation, gardait pieusement ses maisons basses qui faisaient l'admiration des touristes dont le flot mouvant avait fini par remplacer la population locale, et continuait de lever chaque soir ses ponts-levis, arrêtant dès minuit toute liaison avec ses banlieues, pour préserver ses riches visiteurs des « classes dangereuses ». Aussi les sans-logis y étaient-ils plus nombreux que jamais : ce n'étaient plus des chômeurs, mais de ces travailleurs indispensables au fonctionnement de la cité entre le soir et le petit matin. Trop peu payés pour s'y loger et bloqués dans ses murs faute de transports, ils couchaient dans les rues. Cela durait depuis trois quarts de siècle au moins, mais le phénomène n'avait fait qu'empirer avec l'augmentation des prix de l'immobilier, et la baisse continue des salaires.

Que faire ? C'est alors que le Ciel envoya aux Gaulois, qui ne s'en lassent jamais, bien qu'il les ait accoutumés à ce genre de faveur, une Femme Providentielle, inspirée comme Jeanne, éloquente comme Charles et avisée comme François...

Mardi 1er décembre 2015

*Boussole*¹

J'ai terminé hier soir *Boussole*, le dernier Goncourt : je ne lis jamais de livres pour la raison qu'ils ont reçu un prix, parce qu'ils sont d'ordinaire très médiocres, du moins en France où les éditeurs font la loi et se les partagent, mais celui-ci, que j'avais acheté d'après l'analyse de certains critiques et qui attendait son tour sur mon bureau un mois avant que les Goncourt le distinguent, est une extraordinaire exception.

Depuis bien des années je n'ai rien trouvé dans la littérature française qui mérite d'être lu, peut-être parce que je suis mal informé. Je me suis donc rabattu sur les romans étrangers, source inépuisable. Enfin Houellebecq vint... J'eus la chance de ne pas l'aborder par *Les Particules élémentaires*, ouvrage méprisable où il obtint la renommée à son premier essai, pour n'avoir pas craint de

« *Battre l'tambour avec [s]es parties génitales* »

Il y avait déjà, comme le montre la chanson de Brassens, et il y a toujours, certes, beaucoup de monde sur ce créneau, un autre étant occupé par de petit(e)s bourgeois(e)s qui se contentent plus modestement de contempler leur nombril. Mais ce qu'apportait en plus Houellebecq – une forte personnalité, de l'humour et un grand style – faisait toute la différence. J'ai donc eu le bonheur de commencer par *La Carte et le territoire* et de continuer avec *Soumission*, et il m'a semblé que quelque chose se produisait enfin dans notre désert littéraire. La découverte de Mathias Enard, si différent du précédent, me confirme dans ce sentiment et cet espoir : c'est peut-être que l'Histoire, « *avec sa grande hache* », est en train de réveiller ce vieux pays, longtemps endormi dans sa sécurité, sa douceur de vivre et le bien-être de sa classe moyenne

1 *Boussole* (Mathias Enard, Actes Sud, 2015)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

devenue obèse mais à qui l'on fait désormais subir une cure d'amaigrissement qui pourrait bien lui être fatale, le gros de la population étant d'ores et déjà paupérisé.

Boussole se présente d'abord comme le récit d'une longue nuit d'angoisse, et chaque chapitre du roman porte pour titre les étapes de cette nuit, de « 23 H 10 » à « 6 H 00 ». Le prologue nous fournit une date approximative – il y est question d'un article de Sarah, « *posté le 17 novembre, c'est-à-dire il y a deux semaines* » et le texte nous apprendra que la Syrie est en proie aux « égorgeurs » de Daech : nous sommes probablement en 2014, le livre ayant été publié cette année. Le narrateur, Frantz Ritter, est un musicologue viennois d'une cinquantaine d'années en proie à une mystérieuse maladie qu'il croit mortelle, mais qui n'est peut-être que son mal d'amour pour Sarah. Dans son insomnie l'assaillent les souvenirs de la très belle (et déjà moins jeune) femme, une universitaire française. Tous deux sont passionnés par l'Orient, qu'une boussole truquée dont elle lui a fait cadeau indique obstinément et symboliquement : tous trois, la boussole et les deux savants, semblent avoir perdu le nord ! Ou plutôt ils sont fascinés par les rapports entre Orient et Occident, l'histoire de l'invention (dans tous les sens du mot) du premier par le second à travers l'orientalisme, et les rapports dialectiques qui se sont établis entre les deux cultures. À partir de cette fiction se développe une magnifique réflexion où se mêlent des souvenirs de voyages – d'où l'on a rapporté les images d'admirables sites et les portraits de personnes réelles et fictives, orientalistes, musiciens, diplomates, aussi vraies et attachantes les unes que les autres – l'histoire et l'actualité, la culture et la musique sur la chaîne d'une belle histoire d'amour incroyablement romantique, même si la mystérieuse, la parfaite et improbable Sarah,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Parisienne convertie au bouddhisme, est trop compliquée à mon goût. Mais comme tout cela repose des minables polissonneries dont les écrivains français nous régaleront depuis trop longtemps ! Le tout emporté par un style superbe et envoûtant, capable de rendre poétique une *turista* ! Je ne ferai à l'auteur qu'un seul reproche : *Boussole* serait vraiment un chef-d'œuvre si le narrateur, Frantz, censé être autrichien, qui utilise sans cesse des expressions et proverbes français (sans invraisemblance puisque sa mère, une tourangelles mariée à un Autrichien, s'exprime habituellement dans sa langue maternelle) ne se croyait obligé d'ajouter à chaque fois « *comme disent les Français* » ou s'il s'adresse à Sarah « *comme vous dites* », ce qui est du dernier ridicule et que les amis de l'auteur auraient dû lui signaler : il serait si facile de gommer ces bavures !

Mais je plaisante. Mon savant neveu, qui a lu au fur et à mesure de leur parution les précédents romans de Mathieu Enard et qui redoute bizarrement que le Goncourt ne le gâte, m'assure qu'ils sont tous très beaux : voilà donc de belles heures de lecture en perspective. Je commencerai par *Zone*, et remercie l'auteur de nous avoir donné une œuvre qu'on ne quitte qu'à regret, comme un ami très cher.

Lundi 7 décembre 2015

Le capital au XXI^e siècle¹

Avez-vous lu Piketty ? Moi pas. Ce qui m'autorise (?) à en parler, c'est que des amis m'ont prêté son gros bouquin et que j'ai tout de même pris connaissance très attentivement de l'introduction et de la conclusion : le reste, qui est de l'économie, me dépasse et m'ennuie. Malgré tout, je crois bien avoir enfin trouvé un économiste selon mon cœur.

« Qu'entends-tu par là, Témoin gaulois ?

– Hélas, oublieux lecteur, je m'en suis naguère expliqué dans l'article *Économie* d'*Au Fil des jours* 2004-2011, du dimanche 28 mars 2010, page 83. Le rappel de l'avant-dernier paragraphe devrait suffire : [...] *je prendrai au sérieux les prétendues « sciences économiques » le jour où elles se donneront pour première tâche de calculer quelles ressources sont nécessaires à une femme, un enfant, un homme, non pour survivre mais pour vivre dignement, ce qui suppose un habitat adapté au climat, une nourriture saine et suffisante, de l'eau potable, l'accès aux soins médicaux et une éducation qui ne vise pas seulement à les rendre utilisables par la machine de production, mais qui leur permette d'épanouir ce qu'il peut y avoir en eux de potentialités créatives ; le jour où elles s'assigneront pour seconde tâche de proposer les mesures qui permettent à tous d'accéder à ces ressources ! »*

Bien entendu, Thomas Piketty n'a pas répondu à ces injonctions qui n'ont d'ailleurs aucune chance de lui parvenir, mais enfin il pose, comme il dit, « *la bonne question* », que les économistes ont oubliée depuis la fin du XIX^e siècle, à savoir celle des inégalités insupportables générées par le capitalisme sauvage. L'ouvrage se présente en effet comme une enquête sur « *l'évolution de la répartition des revenus et des patrimoines depuis le XVIII^e siècle, et quelles*

¹*Le capital au XXI^e siècle*, Thomas Piketty, Seuil, 2013

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

leçons en tirer pour le XXI^e ? » (p. 15). Bref, il s'agit de « *reprendre le contrôle du capitalisme et des intérêts privés, tout en repoussant les replis protectionnistes et nationalistes.* » (p. 16), autrement dit, de mettre l'économie au service de tous les hommes, et non plus de quelques-uns.

Un autre aspect très positif de sa pensée est une modestie tout à fait inhabituelle dans sa tribu : répudiant les prétentions d'une « science économique » hautement mathématisée qui prétend pouvoir ignorer la réalité concrète et le vécu des hommes pour ne se préoccuper que de chiffres, il dénonce ce qu'elle cache d'idéologie (ce qui est inévitable dans les sciences humaines) et d'impuissance, et souhaite revenir à une « économie politique » dont le nom annonce la couleur, et qui se situe parmi les autres sciences humaines – sociologie, histoire, géographie, etc. – dialoguant avec elles et n'ignorant pas les témoignages du commun des mortels et des romanciers, qui sont souvent d'excellents observateurs. J'y retrouve la même préoccupation que celle que j'exprimais dans l'article précité : « *Mais pourquoi faudrait-il s'en remettre à des spécialistes autoproclamés ? Ces tâches reviennent évidemment à tous ceux qui refusent d'être des sujets, des serfs ou des esclaves. Ils n'y parviendront pas en jouant le jeu truqué de nos prétendues démocraties, mais en trouvant et en imposant de nouvelles formes d'organisation. Je veux voir dans la vitalité du monde associatif les prémices de cette révolution.* » Dans son introduction brillante, je ne relève qu'une incohérence, à propos, p. 28, de « *l'issue apocalyptique prévue par Marx : soit l'on assiste à une baisse tendancielle du taux de rendement du capital (ce qui tue le moteur d'accroissement du capital et peut conduire les capitalistes à s'entre-déchirer), soit la part du capital dans le revenu national s'accroît indéfiniment (ce qui conduit à plus ou moins brève échéance les travailleurs à se révolter [...]) noir destin* » qui ne se serait pas réalisé. Il

est bien vrai que la grande Révolution annoncée n'a été tentée que « *dans le pays le plus attardé de l'Europe* », d'où son échec sanglant, tandis que le prolétariat des pays les plus avancés dans lequel Marx plaçait tout son espoir a préféré la voie réformiste de la social-démocratie. Mais Piketty reconnaît lui-même que le rapport de forces ne s'est réellement inversé – très provisoirement – qu'à deux reprises, au lendemain de chacune des deux guerres mondiales : de quoi s'agissait-il, si ce ne furent pas des luttes « *apocalyptiques* » entre capitalistes qui se sont « *entre-déchirés* » ?

Sautant hardiment quelques centaines de pages, sûrement très éclairantes et passionnantes pour des spécialistes, je suis allé tout droit au problème de la dette : sacrifier à son remboursement les investissements indispensables et urgents dans la recherche, la formation et les technologies de pointe comme on prétend le faire en Europe, c'est compromettre l'avenir des nouvelles générations. Et des trois manières de la rembourser – l'impôt sur le capital, l'inflation et l'austérité – la première est la meilleure car plus efficace et plus juste, et la troisième la pire, parce qu'elle ne touche jamais que les plus faibles et prolonge indéfiniment la crise. Bien entendu, une telle politique ne peut être engagée que dans un cadre beaucoup plus large que celui de nos minuscules états-nations. La conclusion revient sur le fait que si la diffusion des connaissances et des qualifications favorise une augmentation des revenus du travail par rapport à ceux du capital, « *la principale force déstabilisatrice est liée au fait que le taux de rendement privé du capital r peut être fortement et durablement plus élevé que le taux du rendement et de la production g . [...] L'entrepreneur tend inévitablement à se transformer en rentier [...] Le passé dévore l'avenir.* » et le capital la part des salaires. Pour y remédier, Thomas Piketty préconise l'impôt progressif sur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

le capital et appelle chercheurs en sciences sociales, journalistes, etc. « *et surtout tous les citoyens [à] s'intéresser sérieusement à l'argent [car] Le refus de compter fait rarement le jeu des plus pauvres.* »

Nul n'est prophète en son pays : pourtant, si Thomas Piketty est très écouté aux États-Unis, c'est bien l'Europe qui, comme le chien des *Écritures*², retourne à son vomissement nationaliste pour s'en nourrir, qui a le plus besoin de l'entendre.

Lundi 14 décembre 2015

² *Comme le chien retourne à ce qu'il a vomi, le fou revient à sa folie. (Proverbes, 26,11)*

Adieu à la République

« Pourquoi voulez-vous qu'à 67 ans, je commence une carrière de dictateur ? » (Charles de Gaulle, 19 mai 1958)

De Gaulle est passé par réalisme et sincèrement, des opinions monarchistes de sa jeunesse au projet d'une république musclée. En lui confiant toute l'autorité qu'il souhaitait, les rédacteurs de la constitution de la V^e République lui ont remis un pouvoir dont on n'avait pas eu d'exemple depuis l'Empire. Son élection au suffrage universel a bientôt accentué le caractère monarchique du régime qui, depuis, et sous des princes venus d'horizons opposés, n'a cessé d'éliminer tout vestige républicain.

La première preuve, paradoxalement, est que tout le monde en France se dit républicain. Le Front National ne détonne pas dans ce concert, c'est même lui qui maintenant donne le ton. Il n'a pas besoin, comme jadis Pétain, l'un de ses modèles, de forger une nouvelle devise ; la républicaine lui convient à merveille, il ne s'agit que de changer la signification de chaque mot :

- Liberté : de discriminer en fonction de l'origine nationale, de la « race » et de la religion, et de prêcher la haine de tout ce qui n'est pas chrétien et « gaulois ». ;
- Égalité : entre Français « de souche » ;
- Fraternité : celle, très étroite, qui unit les membres de la meute contre toute proie qui lui est désignée.

La République avait jadis inventé une façon de vivre ensemble, en reléguant les religions dans la sphère du privé ; cela s'appelait la laïcité. Là encore, il suffit d'en détourner le sens. « Religion civique », elle tolère les croix et les crèches de Noël dans les mairies (pourquoi pas, en effet ?) mais interdit les signes d'appartenance à d'autres religions, dicte la façon de se vêtir. Être

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

laïque, c'est avoir le droit de manger des cochonnailles, boire de l'alcool, écouter et faire de la musique, danser, faire des dessins satiriques (bien sûr !) mais c'est aussi le choix imposé aux écoliers entre manger du porc ou se passer de viande... La blonde matrone qui préside aux destinées de ce parti est reçue à l'Élysée comme le fut son père par le président précédent, avec tous les égards qui sont dus aux membres de la classe politique, dont beaucoup adoptent ses « idées » par intérêt ou lâcheté, tandis que d'autres les encouragent par calcul politique

La deuxième preuve que, de la République autoritaire voulue par son fondateur, il ne reste que l'autoritarisme, est le mépris où sont tenus les droits de l'homme. Cela se traduit par les empiètements de ces tribunaux d'exception que sont le Conseil d'État et les tribunaux administratifs dont les « juges » ne sont pas des magistrats, et l'existence de cette Cour de Justice de la République qui assure l'impunité des politiciens en les faisant juger par leurs pairs. Comme il est naturel dans un système autoritaire, on voit aussi des taches de pourriture affecter la police¹ dont les agents, tenus à un « chiffre » d'interventions (depuis Sarkozy, pratique maintenue par Hollande), le réalisent non pas en s'attaquant aux criminels, tâche longue, dangereuse et peu propice au rendement, ou en relevant des infractions, mais en arrêtant arbitrairement des jeunes, suivant les critères du faciès et du vêtement : on ne « contrôle » jamais une jeune fille vêtue de façon classique, mais la même y aura droit souvent, en région parisienne, si elle s'habille « jeune » pour sortir. Ces contrôles, agrémentés parfois de coups, d'injures racistes, d'agressions sexuelles sont aujourd'hui dénoncés par un groupe courageux de jeunes de 14 à 18 ans du XII^e

1 C'est le fils d'un gardien de la paix républicain qui écrit et il sait, bien évidemment, que la police est une institution indispensable.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

arrondissement de Paris, alors que d'autres exactions sont signalées contre des immigrés de Calais. Chose incroyable, comme dans les dictatures exotiques, ce sont des O.N.G. anglo-saxonnes, *Human Rights Watch* à Calais et *Open Society Justice Initiative* à Paris, qui doivent intervenir, parce que nul, pas même la victime ou un témoin, ne peut mettre en cause des policiers sans risquer l'accusation de dénonciation calomnieuse. Notons que les attentats du 13 novembre ne sont pour rien dans ces dérives, puisqu'elles leur sont bien antérieures. En revanche ils servent de prétexte au pouvoir pour renforcer l'arbitraire policier : qu reste-t-il de l'esprit républicain ?

Devant l'abandon des idéaux de la République et de ses pratiques, on ne s'étonnera pas de voir les électeurs se détourner de ce régime à bout d'imagination et de souffle. Les dernières élections régionales confirment la résistible ascension du Front National, résistible parce que le second tour montre que la grande majorité refuse un parti sans programme ni horizon. Elle est due au désarroi et au désespoir de citoyens qui se sentent délaissés et à leur désaffection à l'égard d'institutions inefficaces et dévoyées. Du communiqué du Ministère de l'Intérieur et des calculs publiés par le journal *Le Monde* le soir du 14/11 on peut tirer ce tableau :

	% des votants	% des inscrits
Droite	40,24%	23,55%
Gauche	32,12%	18,79%
FN	27,10%	15,86%
Totaux	99,46%	58,20%

Il met en évidence la faible représentativité des partis qui nous gouvernent et de celui qui y prétend. Oui, la République n'est plus qu'un simulacre, ou un souvenir.

Lundi 21 décembre 2015

Des Armes

« Tant qu'il y aura des militaires

Soit ton fils, soit le mien, on n'verra, par tout'la terre

Jamais rien de bien ! »

(Giroflé, Girofla)

« Aujourd'hui, les armes ne suffisent plus pour assurer la protection des populations » Ces propos, entendus l'autre jour à la radio, laissent rêveur. Depuis quand les armes servent-elles à cela ?

Il est évidemment impossible de dire aujourd'hui si la première arme, gourdin ou pierre, a été utilisée par le premier meurtrier contre quelque animal, prédateur ou proie, ou contre l'un de ses proches, mais il ne serait pas absurde de parier que l'affaire se déroula entre hommes ou hominidés, comme le raconte la *Bible*, nos semblables étant souvent nos pires ennemis. Depuis ces temps mythiques, nous avons fait bien du chemin, de l'instrument placé par le hasard sous notre main à l'outil de bois ou de silex façonné intentionnellement, en passant par les trouvailles des âges de bronze et de fer, la poudre à canon et les gaz de combat pour en arriver aux merveilles de notre époque : bombes atomiques, missiles, drones, armes chimiques et bactériologiques... Dans le même temps, on est passé de l'artisanat à l'industrie et les « grandes démocraties » (80% des ventes, en recul de 3,2% à 401 milliards de dollars ou 365 milliards d'euros en 2014) en tirent d'immenses profits : avec 54,5 % du chiffre d'affaires mondial, les U.S.A. dominant ce marché, suivis par la Grande-Bretagne (10,4%) et la Russie (10,2%, en progrès de 48% sur l'année précédente), tandis que la France (5,6%) s'est classée au quatrième rang. Mais l'on attend beaucoup mieux de cette année. Cette

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

industrie a néanmoins un rendement dérisoire : au cours des guerres d'Irak et de Syrie, de mars 2011 à octobre 2015, on n'a pas tué plus de 300 000 personnes, dont sans doute autant de civils que de militaires ! Il est vrai que le nombre impressionnant de blessés, dont beaucoup de mutilés à vie, améliore ce score un peu décevant.

Jadis, on nous expliquait naïvement la féodalité par le besoin qu'auraient éprouvé les populations de trouver refuge dans les châteaux forts bâtis par les grands propriétaires terriens, en cette période troublée des « grandes invasions » qui ont marqué la fin de l'Empire romain, et qu'on se représentait alors comme des guerres européennes, de même que les historiens actuels tendent à nous les dépeindre comme une lente immigration plutôt pacifique que guerrière, comme celles que nous connaissons de nos jours, tant il est vrai que l'Histoire est un roman sans fin recommencé, dans lequel chaque époque se projette sur le passé. Pourtant, on sait que les guerres féodales, qui ravageaient les récoltes et les villages, épargnaient le plus possible les vaillants chevaliers qui se protégeaient des coups par de belles cuirasses devenues avec le temps ces armures presque invalidantes qui les faisaient ressembler à des robots, et qu'ils visaient moins à occire leurs pairs qu'à les capturer pour en tirer belles et bonnes rançons. Pendant ce temps, la piétaille des pauvres « s'égorgetait », comme dit Rabelais, et les civils des provinces envahies payaient un lourd tribut. Plus tard, les pays rhénans garderont longtemps un souvenir cuisant des massacres, viols et ravages que la guerre de Trente Ans y a causé. Quant à « la guerre en dentelles » qui a suivi, les horreurs perpétrées par la soldatesque dégoûtèrent Saint-Simon de la noble carrière des armes. Nos guerres sont revenues à de tels schémas. Il suffit que l'on s'en tienne aux quatre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

chiffres « glaçants », pour reprendre un mot à la mode, des pertes lors des grandes guerres au XX^e siècle :

1^{ère} guerre mondiale : Militaires : 9 700 000. Civiles : 8 900 000

2^{nde} guerre mondiale : Militaires : 16 000 000. Civiles : 45 000 000

Or, les dépenses annuelles des principaux belligérants pendant la période qui a précédé la première guerre mondiale, dans ce qu'on appelle « la course aux armements » ne semblent pas avoir excédé 7,2 milliards de Goldenmark¹ soit moins de 75 milliards d'euros, à comparer aux 365 milliards investis chaque année un siècle plus tard. Cela représente un bien meilleur rendement que celui de nos minables conflits post-coloniaux à 1 milliard d'euros par jour. En ce temps-là, Messieurs-Dames, on savait tuer !

Si le XXI^e siècle nous réserve d'autres guerres mondiales, nul doute que c'est encore au moins par plus de cinq qu'il faudra multiplier les pertes civiles, c'est-à-dire qu'elles se compteront par centaines de millions, si l'humanité y survit ! Où et quand a-t-on vu que les armes protégeaient les populations ?

Lundi 28 décembre 2015

1 Référence : [Course aux armements](#), Wikipedia

INDEX

Noms cités

Thèmes

Oeuvres et publications citées

INDEX DES NOMS CITÉS

Abecassis Yaël 70
Aigueperse Henri 27
Alexandre le Grand 84
Anouilh Jean 107
Assad Bachar el- 65
Aubrac Lucie et Raymond 52
Aymé Marcel 54
Bajali Marlene 70
Barhom Tawfeek 70
Baudelaire Charles 178
Baumard Maryline 48
Ben Gourion David 18
Bieri Peter (Pascal Mercier) 69,77
Birnbaum Jean 182
Blondin Antoine 53
Bouteiller Henri 27
Brasillach Robert 10
Brassens Georges 16,24,198
Cartiaux Michel 48
Céline (Louis-Ferdinand Destouches, dit) 10,150
Chabrol Claude 157
Chardonne Jacques 53
Charlemagne 48
Chenu Sébastien 158
Chirac Jacques 162
Clovis 157
Colao Anna 176
Collette Paul 108
Constant Benjamin 21

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Copé Jean-François 99
Dacier Michel alias Maillavin René 53
Darwin Charles 170
De Gaulle Charles 6,30,52,108,122
Déat Marcel 108
Delanoë Bertrand 162
Delaunay Sonia 67
Déon Michel 53
Desgranges Jean-Marie 53
Dickens Charles 177
Dieudonné 59
Dumas Roland 60
Enard Mathias 187,198
Érostrate 82
Fabre d'Églantine (Philippe-François-Nazaire Fabre, dit) 119
Faulkner William 177
Ferry Jules 26
Flaubert 178
Fleischer Alain 111
Foy Claire 17
Garçon Maurice 122
Garibaldi Giuseppe 176,185
Giscard Valéry 12
Gitai Amos 146,150
Grataloup Christian 90
Griffith D. W; 177
Gruel Henri 143
Guingouin Georges 27
Hayao Miyazaki 150
Hergé 130
Hidalgo Anne 162

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Himmler Heinrich 17
Hitler 59,141,189
Hokuzaï O-Ei 150
Hollande François 49,191,194,206
Houellebecq Michel 99,198
Hugo Victor 23,165
Hussein Saddam 188
Ichbiah Léon 66
Ivaldi Gilles 159
Ivens Joris 66
Jésus 45
Jouyet Jean-Pierre 194
Juppé Alain 184
Kant 180
Kashua Sayed 70
Keiichi Hara, 150
Klimt Gustav 57
Kosminski Peter 17
Laborie Pierre 50,66
Lacaze 80
Lamarck Jean-Baptiste (de) 170
Langlois Henri 88
Lapierre Georges 27
Latour Bruno 182
Laurent Jacques 53
Laval Pierre 108
Lefèbvre Francis 179
Le Grand Nicolas 147
Lémery Nicolas 172
Le Pen Jean-Marie, Marine, Marion 53,88,90,121,157,182
Leroy Jean-Louis 179

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Loridan-Ivens Marceline 66
Louis-Philippe 23
Lubitz Andreas 83
Luizard Jean-Pierre 188
Luther Martin 96
Maillavin René alias Dacier Michel 53
Mandel Georges 12
Mari Alessandro 176
Mariano Luis 159
Marx Karl 87,127,201
Maupas Théophile 25
Mazzini Giuseppe 186
Mercier Pascal (Peter Bieri) 69,77
Missègue Marie-Geneviève 170
Molière (Poquelin Jean-Baptiste, dit) 23
Montaigne Michel (de) 89
Morand Paul 53
Moser Léo 147
Moshonov Michael 70
Müller Gérard 21
Murakami Haruki 83
Nimier Roger 53
Ophuls Marcel 50
Orange Guillaume (d') 185
Padura Fuentes Leonardo 66
Pellerin Fleur 159
Pérec Georges 111
Pérez-Reverte Arturo 65
Péri Gabriel 125
Pagnol Marcel 26
Paxton Robert 50,63

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Pergaud Louis 25
Pérochon Ernest 26
Pérot 131
Pétain Philippe 52,108,122
Picasso Pablo 67
Piketty Thomas 201
Poutine Vladimir 121
Proust Edmond 27
Puga Benoît 194
Rabelais François 209
Riklis Eran 70
Rollo Jacques 27
Roulin Jean-Marie 22
Roosevelt Franklin D. 123
Rousso Henry 54
Saint-Pierre Bernardin (de) 170
Saint-Simon Louis (duc de) 209
Sand George 118
Sanguinetti Alexandre 12
Sarkozy Nicolas 88,121,191,206
Sartre Jean-Paul 53
Sautet Marc 79
Savary Alain 184
Sémelin Jacques 63
Simon Patrick 48
Sotinel Thomas 147
Staël (Germaine de) 23
Staline Joseph 85
Sugiura Hinako 150
Suliman Ali 70
Térence 169

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Thouin André 119
Tiberi Jean 162
Trotsky Léon 66
Truffaut François 88
Valls Manuel 99,121
Vian Boris 144
Vinci Léonard (de) 144
Weber Anne 94
Weil Simone 66
Weygand Maxime 109,122
Wesfreid Marcelo 194
Witt Jean (de) 185
Zola Émile 178



INDEX THÉMATIQUE

Cinéma 17,69,146,150
Culture 157,179
Daech 190
École 6,26,33,103,106,165
Église 169
Histoire 50,90,94,122,131,208
Gouvernance 140,162,192,201,206
Intolérance 10,12,15,45,58,119,136,143,182
Justice 114
Littérature 21,77,99,111,176,185,198
Mort 117
Science 172
Société 73,82,85,127,153,195



INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

- Adolphe* (Benjamin Constant) 21
Alma Zara (Alain Fleischer, Grasset, vingt-six, 2015) 111
Amélie et Germaine (Benjamin Constant) 22
Ancien Testament 45,60,95
Antigone (Sophocle, Jean Anouilh) 106
Au-delà de l'image - Une archéologie du visuel au Moyen Âge, Ve-XVIe siècle (Olivier Boulnois, Seuil, « Des travaux », 2008) 137
Boussole (Mathias Enard, Acte Sud, 2015) 198
Cécile (Benjamin Constant) 21
Coran 45,95
Cours de Chymie (Nicolas Lémery, 1675) 172
Dictionnaire de l'ATILF 94
Dictionnaire Littré 23
Ecclésiaste (IX,4) 104
Electre à La Havane (Leonardo Padura Fuentes, Métailié, 1997) 66
Évangile (Luc, 11) 6
Géobistoire de la mondialisation - Le temps long du monde », Christian Grataloup, 2010, Coll. U, Armand Colin) 90
Histoire de ma vie (George Sand) 118
Introduction à la géobistoire, (Christian Grataloup, 2015, Collection *Cursus*, Armand Colin) 90
Journal (1939-1945) (Maurice Garçon, Collection *Les Belles-lettres*, Fayard, 2015) 122
La Carte et le territoire (Michel Houellebecq, Flammarion, 2010) 99,198
La Chanson de Roland 176
La Deuxième Personne (Sayed Kashua, 2012, Jean-Luc Allouche,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

- éditions de l'Olivier) 70
- La Filière de la viande* (Max Jammot, Observatoire des entreprises, France, COFACE SCRL) 141
- La Fin des temps* (Haruki Murakami) 83
- La Gloire de mon père* (Marcel Pagnol) 26
- La Montagne magique* (Thomas Mann, traduit par Maurice Betz, Le Livre de Poche, 1991)) 80
- Là pour ça* (Alain Fleischer, Flammarion, 1986)
- Le capital au XXI^e siècle* (Thomas Piketty, Seuil, 2013)
- Le Chagrin et le venin – Occupation, Résistance, Idées reçues* (Pierre Laborie, Gallimard, coll. « folio histoire », édition remaniée et mise à jour en 2014) 50,66
- Le Grand Meaulnes* (Alain Fournier, Livre de Poche) 80
- Le Paris du Moyen Âge* (Boris Bove et Claude Gauvard, collectif, Belin, 2015)
- Le Peintre de batailles* (Arturo Pérez-Reverte, Seuil, 2013) 66
- Le piège Daech, l'État islamique ou le retour de l'histoire* (Jean-Pierre Luizard, La Découverte, 190 p. 13,50 €) 190
- Le Syndrome de Vichy : 1944-198...*, (Henry Rousso, Le Seuil, collection « XX^e siècle ») et *Vichy, un passé qui ne passe pas*, (Henry Rousso et Éric Conan, Fayard, collection « Pour une histoire du XX^e siècle », 1994) 54
- Le Tableau du maître flamand* (Arturo Pérez-Reverte, Seuil, 1993) 65
- Le Tour de la France par deux enfants* (G. Bruno, Éditions Eugène Belin, 1877) 131
- Les Arabes dansent aussi* (Sayed Kashua, 2003, Traduction Katherine Werchowski, 10/18, domaine étranger) 70
- Les Femmes savantes* (Molière) 82
- Les Folles Espérances* (Alssandro Mari, Albin Michel) 176
- Les Hérétiques* (Leonardo Padura Fuentes, Métailié, 2013) 66
- L'homme qui aimait les chiens* (Leonardo Padura Fuentes, Métailié,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

- 2011) 66
Odyssée (Homère, traduction de Victor Bérard, Gallimard-Folio classique) 80
Ma vie (Benjamin Constant) 22
Soumission (Michel Houellebecq, Flammarion, 2015) 99,198
Train de nuit pour Lisbonne (Pascal Mercier, 10/18, domaine étranger) 69,77
Un jour de colère (Arturo Pérez-Reverte, Seuil, 2007) 66
Vaterland (Anne Weber, Seuil, 2015) 94
Vichy France: Old Guard and New Order, 1940-1944 (Robert Paxton, 1972), traduction par Claude Bertrand : *La France de Vichy* (Le Seuil, collection L'Univers historique, 1973) 51



Presse

Charlie Hebdo 10,12

Europe 1 192

France-Culture 13,66

La Croix 19,171

Le Figaro 77,162

Le Monde 26,42,85,147,164

Le Monde.fr 48,162

Le Parisien 6



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

Films et vidéos

Baisers volés (François Truffaut) 88
La Fiancée syrienne (Eran Riklis) 70
Le Chagrin et la Pitié (Marcel Ophüls, 1971) 50
Les Citronniers (Eran Riklis) 70
Le Serment (Peter Kosminsky, 2011) 17
Mon Fils (*Dancing Arabs*, Eran Riklis) 70

Musique

Arts plastiques

Cubisme 67



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT

ANNÉE 2015

<u>Les Masques de l'égoïsme</u> (Lundi 5 janvier 2015)	6
<u>Le Témoin gaulois n'est pas <i>Charlie Hebdo</i></u> (Jeudi 8 janv. 2015)	10
<u>Raison garder</u>	12
<u>Pour en finir ici avec Charlie</u> (Dimanche 11 janvier 2015)	15
<u>Le Serment</u> (Lundi 12 janvier 2015)	19
<u>Benjamin Constant</u> (Lundi 19 janvier 2015)	23
<u>École et société</u> (Lundi 26 janvier 2015)	26
<u>L'École est-elle responsable ?</u> (Lundi 2 février 2015)	33
<u>Faut-il craindre l'islam ?</u> (Lundi 9 février 2015)	45
<u>Le Chagrin et le venin</u> (Lundi 16 février 2015)	50
<u>Vieux démons</u> (Lundi 23 février 2015)	58
<u>De tout et de riens</u> (Lundi 2 mars 2015)	65
<u>De la vraisemblance</u> (Lundi 9 mars 2015)	69
<u>Médecins</u> (Lundi 16 mars 2015)	73
<u>Train de nuit pour Lisbonne</u> (Mardi 24 mars 2015)	77
<u>Érostrate</u> (Lundi 30 mars 2015)	80
<u>Lutte des classes</u> (Lundi 6 avril 2015)	85
<u>Géohistoire</u> (Lundi 13 avril 2015)	89
<u>Culpabilité</u> (Lundi 20 avril 2015)	94
<u>Soumission</u> (Lundi 11 mai 2015)	99
<u>Le Fil des jours</u> (Lundi 8 juin 2015)	103
<u>Le dur métier de gouverner</u> (Lundi 15 juin 2015)	106
<u>Alma Zara</u> (Lundi 22 juin 2015)	111
<u>Droit européen et droit français</u> (Mardi 23 juin 2015)	114
<u>Ombres</u> (Lundi 29 juin 2015)	117
<u>La Vie des singes</u> (Lundi 6 juillet 2015)	119
<u>Mémoire intacte</u> (Mardi 14 juillet 2015)	122

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours V

<u>Régression</u> (Lundi 27 juillet 2015)	127
<u>L'Afrique fantasmée par les Européens</u> (Lundi 3 août 2015)	130
<u>Un Fantôme théologique</u> (Lundi 10 août 2015)	136
<u>Privilèges</u> (Lundi 17 août 2015)	140
<u>Provocation</u> (Lundi 24 août 2015)	143
<u>Tsili, film d'Amos Gitai</u> (Lundi 31 août 2015)	146
<u>Miss Hokusai, film de Keiichi Hara</u> (Lundi 7 septembre 2015)	150
<u>De ma fenêtre</u> (Lundi 14 septembre 2015)	153
<u>Front National et culture</u> (Lundi 21 septembre 2015)	157
<u>Pipi peoplisation</u> (Jeudi 1 ^{er} octobre 2015)	162
<u>Respect</u> (Lundi 5 octobre 2015)	165
<u>Des Nouvelles de l'Église</u> (Lundi 12 octobre 2015)	169
<u>Des Bons Remèdes</u> (Lundi 19 octobre 2015)	172
<u>De Folles Espérances : de l'ennui au...</u> (Lundi 26 octobre 2015)	176
<u>Que philosopher c'est apprendre...</u> (Lundi 2 novembre 2015)	179
<u>Philo, philo, quand tu nous ...</u> (Lundi 9 novembre 2015)	182
<u>De Folles Espérances (suite et fin)</u> (Lundi 16 novembre 2015)	187
<u>Il n'y a pas de guerre juste</u> (Mardi 17 novembre 2015)	190
<u>À la manière belge</u> (Lundi 23 novembre 2015)	192
<u>Conte d'avant hiver</u> (Mardi 1 ^{er} décembre 2015)	195
<u>Boussole</u> (Lundi 7 décembre 2015)	198
<u>Le capital au XXI^e siècle</u> (Lundi 14 décembre 2015)	201
<u>Adieu à la République</u> (Lundi 21 décembre 2015)	205
<u>Des Armes</u> (Lundi 28 décembre 2015)	208



FIN